



LÉON DE ROSNY

TAUREAUX

ET

MANTILLES

SOUVENIRS D'UN VOYAGE

EN ESPAGNE ET EN PORTUGAL

PARIS

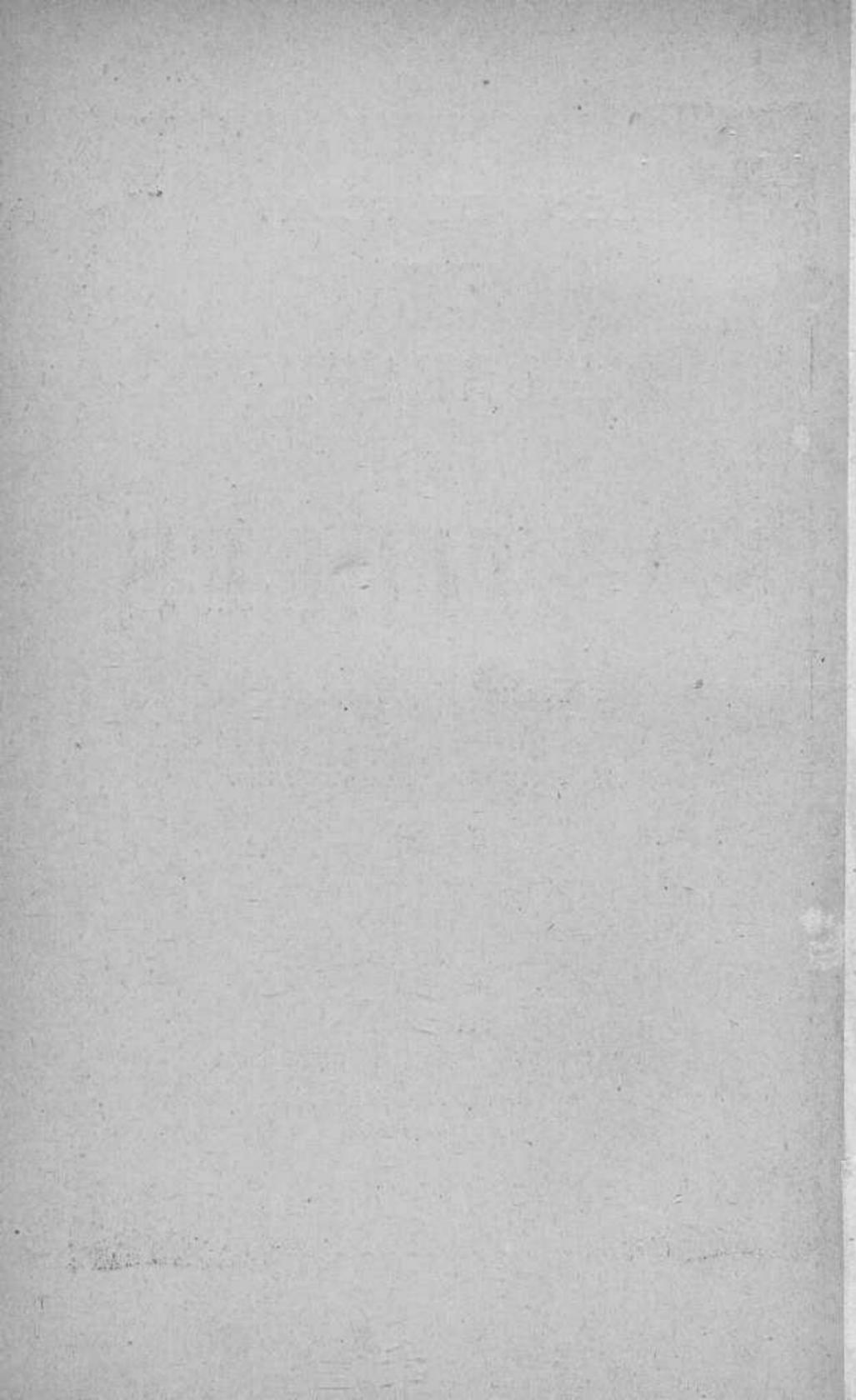
BIBLIOTHÈQUE-CHARPENTIER

G. CHARPENTIER ET E. FASQUELLE, ÉDITEURS

11, RUE DE GRENELLE, 11

1894





TAUREAUX
ET MANTILLES

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CE VOLUME

Vingt exemplaires numérotés à la presse
sur papier du Japon.



Droits de traduction et de reproduction réservés.

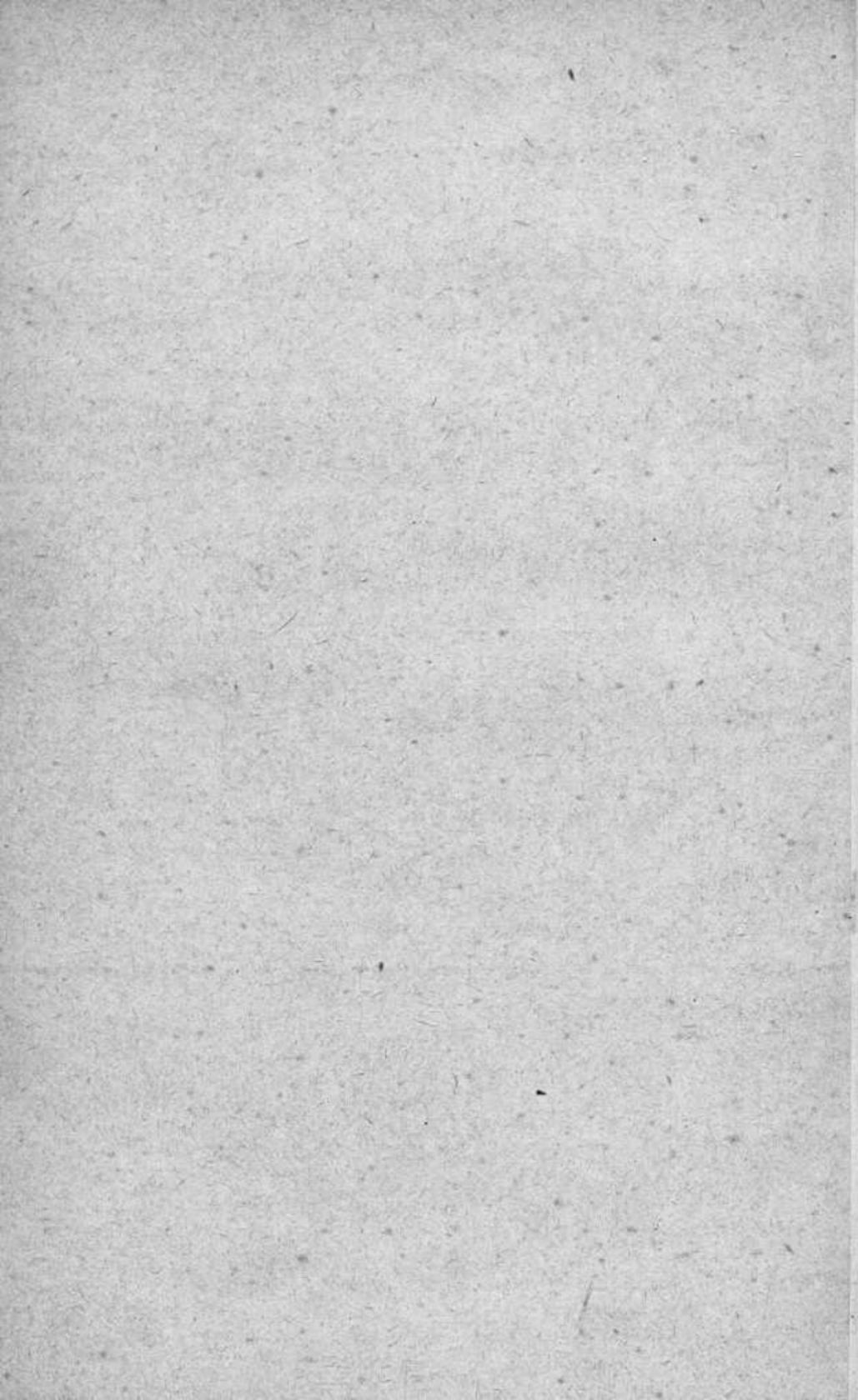
LÉON DE ROSNY

TAUREAUX
ET
MANTILLES

SOUVENIRS D'UN VOYAGE
EN ESPAGNE ET EN PORTUGAL

PARIS
BIBLIOTHÈQUE-CHARPENTIER
G. CHARPENTIER ET E. FASQUELLE, ÉDITEURS
11, RUE DE GRENELLE, 11

—
1894
+



PRÉFACE

Un beau matin de ma singulière existence, j'ai résolu de faire un voyage en Espagne, dans l'espoir d'y découvrir quelques-uns de ces rarissimes manuscrits composés par les indiens du Nouveau-Monde avant la découverte de Christophe Colomb. De ces manuscrits, dont j'ai tenté naguère le déchiffrement, on n'en connaissait que trois jusqu'alors ; et c'était bien peu pour représenter la littérature entière de la moitié de la planète que nous habitons. J'ai eu la bonne fortune d'en mettre au jour un quatrième, aujourd'hui bien connu des savants, sous le nom latin qu'il m'a plu de lui donner : *Codex Cortesianus*. J'ai trouvé, en outre, dans mon voyage, plusieurs autres documents intéressants pour les américanistes ; mais ce n'est pas ici qu'il convient d'en parler. C'est tout autre chose que j'ai à dire pour le moment.

En Espagne, je cherchais. Rien de plus naturel, puisque j'étais parti pour chercher. Seulement, je n'avais pas réfléchi qu'on ne fait pas des trouvailles tous les jours ; de sorte que, lorsque je ne découvrais rien quelque part, je me sentais comme une âme en peine qui ne sait pas plus comment employer ses dix doigts que la matière grise de son cerveau.

C'est affreux de n'avoir rien à faire ! Du moins telle a toujours été ma manière de voir ; et avec les amateurs de *far niente*, je suis absolument résolu à prendre la tangente pour ne pas être contraint de disputer avec eux.

Or donc, je n'avais rien à faire, et cela un peu trop souvent, par ma foi, dans la noble réauté des Castilles. Passe encore quand j'étais dans une ville ou un village où je pouvais me livrer à des observations de mœurs ; mais sur les routes, lorsque je me trouvais emprisonné dans un wagon, et cela pour d'interminables heures, alors surtout que le paysage dénudé ou insignifiant n'offrait rien aux yeux et pas davantage à l'esprit, je m'ennuyais.

Je ne suis pas sujet au spleen ; mais j'ai eu de tout temps, hélas ! la maladie de noircir du papier pour me distraire, maladie fâcheuse pour certaines gens, — et je suis du nombre, — parce que c'est une maladie incurable. Or, pour chasser le blue devil, dans les tristes circonstances dont je viens de parler, je griffonnais des notes sur des feuilles volantes, et, moins désintéressé que les antiques sybilles, je les mettais en poche au lieu de les abandonner aux caprices du vent. J'écrivais ainsi, faute d'avoir rien de mieux à faire, mes impressions de voyage, absolument comme le plus bourgeois des touristes. Seulement, pour ne pas imiter tout le monde, je les notais en style tant bien que mal rabelaisien et par moments en vieux français. J'ai toujours fort aimé notre vieille langue, et cela pour un motif facile à comprendre. Mon père, quand j'étais enfant, avait la consuetude de causer en famille absolument comme auraient causé les aïeux de nos grands parents. Cela m'a valu plus tard quelques pensums à l'école ; mais je parle de longtemps, et depuis longtemps j'ai quitté le deuil de ces petits déboires enfantins.

Mon ami Suavis, qui m'avait accompagné et partageait avec moi les plaisirs et les déceptions de chaque jour, lui aussi s'ennuyait... parfois. Avant d'avoir franchi la frontière espagnole, nous avions déjà épuisé tout le répertoire amusant de notre érudition américaine; et déjà l'histoire de Quetzalcoalt, de Centeotl, de Tezcatlipoca et de Huitzilopochtli nous paraissait aussi fastidieuse que celle de Cuculkan, de Ah-coc-ah-mut, de Colebil-Xbolon-Choch, de Kinch-Ahau, de Hurakan et de la vierge Chiribias.

Pour occir le temps, il lui vint la fantaisie de jeter les yeux sur mes notes, et, à mon retour en France, il insista trop gracieusement sans doute pour que je les livrasse à l'impression.

Je ne pus me dispenser d'assentir à sa désirrance et lui abandonnai mon petit griffonnage. On en tira fort discrètement quelques exemplaires qui ne furent d'ailleurs communiqués qu'à des amis. Par malchance, ces amis, au lieu de m'obtempérer le conseil de l'Alceste de Molière à son ami Oronte, m'espoignirent à en multiplier le nombre, de façon à

les mettre sous les yeux du grand public.

Les poètes se laissent sans peine afier que leurs vers sont charmants et méritent les honneurs de l'impression : les autres écrivains hésitent un peu plus peut-être à croire leur prose excellente ; mais, à la somme, ils aboutissent au même résultat. Moi aussi, j'ai hésité un moment, et j'ai fini par croire, sur leur assurance, que la mienne n'était pas tout à fait insupportable.

Maintenant que le sort en est jeté, que mes notes sont devenues un livre, tout au moins par la forme, et que j'ai de ce livre un exemplaire d'épreuves entre les mains, je dois, puisque l'usage le veut ainsi, dire dans une préface ce qui a présidé à sa composition et la nature des sujets dont il traite.

J'avoue qu'une telle tâche m'encombre quelque peu ; car, en vérité, toutes sortes d'idées discordantes, sans cohésion entre elles, m'ont assailli pendant mon voyage et je me suis bien gardé de les assujétir aux tracasseries d'une discipline quelconque. Je ne suis pas même convaincu que leur désordre ne soit pas leur seul mérite.

Par moment, la manie de l'érudition, dont

j'ai subi plus d'une fois dans la vie les pavéreuse conséquences, m'a fait grimper sur des échasse et prendre un ton doctoral. Ceux qui ne souffrent pas du défaut de sommeil feront bien de lire du pouce ces pages monotones et sans doute un peu abrutissantes. Je ne leur demande qu'une faveur : celle de croire que tous les feuillets de mon livre ne sont pas pétris de la même pâte à papier et que, semblables aux jours, ils se suivent, mais ne se ressemblent pas.

Si j'ai pris çà et là le ton haliègre, si je me suis abandonné par moment à un peu de bêcherie, alors que j'avais à aparoler sur des sujets respectables ou réputés tels ; si j'ai traité avec trop de sans-gêne d'un peu de tout et d'autre chose encore ; si je n'ai pas témoigné une admiration suffisante pour les hommes de clergie qui rabougrissent leur intelligence par amour de la somatographie et la mensuration des os ; si j'ai manqué de respect pour l'histoire et de vénération pour les beaux-arts ; si j'ai accueilli sans des sentiments énergiques de révolte d'abominables utopies relatives à la question sociale et en particulier à celle de la femme, — cette

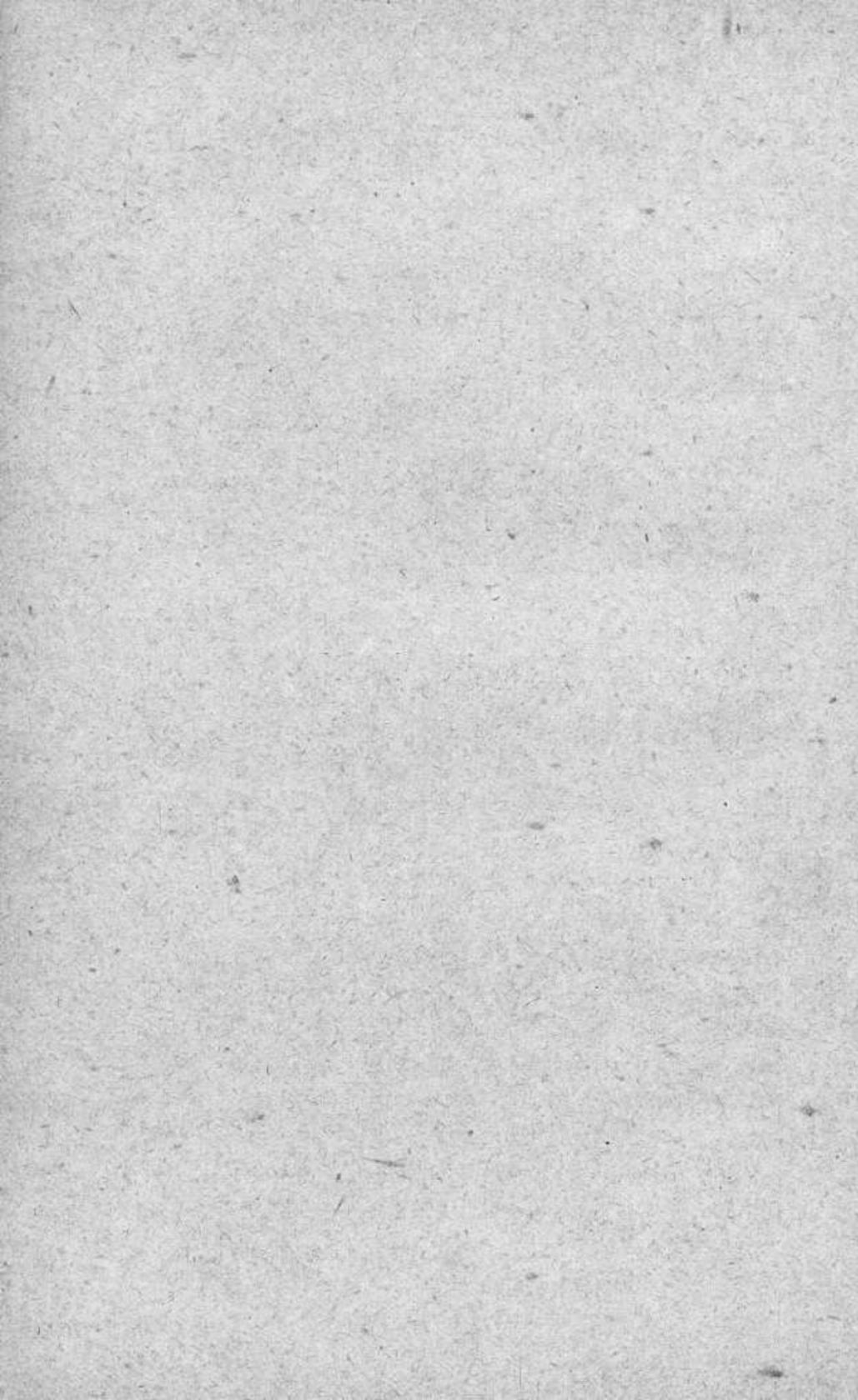
créature du bon Dieu à laquelle nous devons nos plaisirs, notre calme et notre bonheur ;— si en un mot j'ai dit ce que très certainement je me garderais bien de dire aujourd'hui, c'est que j'étais alors dans des milieux démoralisants, aussi défavorables que possible à l'éclosion des pensées civiles et honnêtes.

J'en ai grand repentement et en demande pardon à qui voudra bien lire les pages qui suivent. A la parclose, dans le cas où l'on jugerait que je me suis rendu coupable de forfaiture, je désire qu'on n'oublie pas que j'ai eu des complices : mes aimables et charmants éditeurs m'ont fourni les moyens de redeviser dans le grand public des bleuettes vénéneuses qui ne devaient pas sortir du cercle de plus étroite accointance.



I

L'ESPAGNE DU NORD



TAUREAUX ET MANTILLES

I

COMME QUOI LES VOYAGEURS QUI N'ONT PAS DE MANTILLES DOIVENT PRENDRE DES PRÉCAUTIONS CONTRE LES TAUREAUX.

Un voyage en Espagne est, au moment du départ, une assez grosse affaire. C'est un voyage, en somme, aucuns disent pénible, d'autres disent périlleux. Nous avons donc demandé renseignements, conseils, de tous côtés. Espérons que nous ne serons pas pris au dépourvu.

Les hôtels, nous a-t-on assuré, sont à peu près sans exception affreusement sales et dégoûtants : impossible de se coucher dans les draps malpropres qu'on vous donne. Ces draps hydrophobes continuent, sans voir l'eau, à servir à plusieurs générations de voyageurs. Il est de toute nécessité d'emporter avec soi des sacs de toile, sorte de fourreaux dans lesquels on a soin de s'introduire avant de s'étendre sur les lits. — Nous tenons le plus grand compte

de la recommandation. Les sacs sont prêts et emballés.

Puis on est dévoré par tout un monde d'insectes, plus terribles les uns que les autres. L'ordre des suceurs y est présenté par les plus avides syphonaptères. Pour se délivrer des attaques de la « *Pulex irritans* », les habitants sont, à ce qu'il paraît, obligés d'entretenir, comme les Dalécarliens, des peaux de lièvres que ces affreux petits carnivores affectionnent tellement qu'ils renoncent, pour s'y retirer, à leurs habitudes anthropophagiques. Besoin est donc de se munir de peaux de lièvres. On nous engage à y joindre quelques flacons d'essence de térébenthine, du sublimé corrosif et de la poudre de pyrèthre, pour nous garantir d'un autre insecte plus plat, mais non moins sanguinaire, qui fit son apparition pour la première fois en Europe, — les érudits disent en Angleterre, — l'an de grâce 1503, venant, croit-on, d'Amérique.

Passé encore pour ces petits insectes, habitués trop communs de nos lits d'hôtels parisiens: en Espagne, ils sont au nombre des moins terribles et des moins redoutés. La gent entière des moustiques et des maringouins s'y est donné rendez-vous : *Culex* commun, *Culex* annelé et *Culex* chantant, c'est à qui vous poursuivra depuis la chute du jour jusqu'au lever du soleil. Les Andalouses au teint bruni sont obligées, les beaux soirs d'automne, de se

farder la figure, tout comme les Lapons s'ignent la tête de graisse, pour atténuer les souffrances que leur causent ces innombrables petits diptères. Morale : des moustiquaires et quelques pots de fard et de pommade à introduire dans nos malles.

Quant à l'araignée, horrible sœur de la tarantule de Sicile, venimeuse comme celle qui attenta aux jours du fameux maréchal de Saxe, un brave s'il en fut ; quant au scorpion, cette effroyable pulmonaire aux six yeux et aux huit spiracules, aux peignes à dix-huit dents et à la double langue, il faut en prendre son parti, affronter le danger, s'abandonner à sa bonne étoile. La science des Hippocrates modernes est impuissante à lutter contre ses attaques. Donc rien à ajouter pour eux dans nos valises déjà trop nombreuses.

Mais ce qui rendra nos bagages d'un poids à désespérer, ce sont les provisions de bouche.

La cuisine des Fondas est, nous affirme un quidam très au courant de la matière, infecte et dégoûtante de saleté. Si nous n'emportons pas d'abondantes rations de biscuit et de viandes sèches, nous risquons fort de mourir de faim sur la route. Emballons-nous du riz et des conserves ? Pour ma part, il me semble curieux, du moment où l'on voyage, de se nourrir des mets locaux, fussent-ils plus repoussants que l'*assa fœtida*, ce mets des anciens dieux romains appelé dans les vieilles pharmacopées

stercus diaboli, et plus nauséabonds que les purées au *napi* ou poisson pourri des modernes Barmans. Bast ! pas de nourriture dans nos malles ! Si les aliments espagnols répugnent par trop à notre palais et à notre estomac, nous laverons l'un et l'autre avec du vin généreux d'Estramadour et d'Andalousie.

Reste la question de santé. L'année s'avance, et cependant la chaleur, on nous l'affirme, est encore suffocante en Espagne. Le séjour de Madrid est des plus pernicieux : il y souffle un petit vent incapable d'éteindre une bougie, mais « assez fort pour éteindre la vie d'un homme en un clin d'œil ». On éprouve en rentrant chez soi de légers frissons, la tête est un peu lourde, on se jette sur un fauteuil ou sur le lit, et quelques heures après on quitte la Castille pour accomplir le plus grand et le dernier des voyages. Le remède ? on l'ignore. Et bien ! nous achèterons un manteau, un large sombrero ; nous emporterons du laudanum, un flacon de noix vomique, des grains d'hellébore, des emplâtres de thapsia, et tout sera dit.

Tout, oui tout, car il est temps. Passeport en poche, gare d'Orléans ! Billets directs pour San-Sébastien !

COMMENT ON SE COMPORTE A LA DOUANE, QUAND ON A
PEUR DE LA LUMIÈRE.

Nous quittons Paris, par le train-poste, à huit heures vingt minutes du soir. Il n'est pas encore temps de dormir et cependant nous n'avons qu'une pensée : celle d'être seuls dans notre compartiment, afin de nocturner le mieux possible. Chacun de nous, pour le bien commun, se dépouille de tout ce qu'il peut abandonner de vêtements. On se croirait dans l'arrière boutique d'un marchand d'habits. Nos parapluies nous prêtent leur concours : transformés en mannequins, nous les affublons de paletots et de couvertures de voyage ; nous les coiffons de nos casquettes de nuit ; nous simulons tant bien que mal deux voyageurs en plus, que nous logeons dans les coins recherchés du wagon. De la sorte, nous sommes cinq, et toutes les bonnes places sont occupées. Le petit rideau de gaze bleue, développé autour de la lampe, plonge notre intérieur dans un clair-obscur favorable à nos desseins. Quelques pourboires aidant, personne ne vient troubler notre tête-à-tête, et le sifflet strident de la lo-

comotive nous donne l'espoir que la nuit pourra se passer tranquillement. Nous nous mettons alors en devoir de déshabiller nos mannequins et de reprendre ce que nous avions prêté pour les vêtir, sauf à recommencer le même manège quelques minutes avant d'arriver à la première ville importante, où une nouvelle invasion de voyageurs pourrait être à redouter.

La soirée est calme et magnifique. Avant de songer au sommeil, nous discuterons un peu sur notre itinéraire, nous ferons des projets, nous rêverons éveillés; ensuite nous essayerons de rêver endormis. Nous le pourrons sans doute. A l'exception d'Orléans, nous n'aurons de grandes stations qu'à une heure trop avancée pour qu'il y ait à craindre une forte affluence dans les gares. Ces grandes stations ont, en outre, l'avantage d'être toutes à peu près également distancées les unes des autres. De Paris à Orléans, 30 lieues; d'Orléans à Tours, 28 lieues; de Tours à Poitiers, 24 lieues; de Poitiers à Angoulême, 28 lieues, d'Angoulême à Bordeaux, 33 lieues; en moyenne trente lieues. A Bordeaux, nous arriverons à sept heures du matin. Notre passion de la solitude sera très probablement apaisée à cette heure-là.

Pour ma part, quand on cria Bordeaux-Saint-Jean! contre mon ordinaire, je dormais tranquillement.

— Cinquante minutes d'arrêt! me dit Victor, en m'éveillant.

— Où sommes-nous ?

— A Bordeaux !

— Déjà ? bravo ! allons déjeuner.

Le buffet de Bordeaux est assez médiocrement servi. Je n'aime pas, en France du moins, que la cuisine brille trop par la couleur cantonale. Peu importe. Nous avons faim. Qui sait si nous déjeunerons partout aussi bien.

A midi 22, nous passons à Bayonne que nous contemplons par la portière de nos voitures ; et, à deux heures, nous quittons Hendaye, la dernière ville de France, pour arriver cinq minutes après à la douane espagnole de Irun.

— Où sont vos caisses ? me dit le señor administrador ?

— Les voici.

Moment critique ! pénibles émotions ! Pendant qu'on apporte les bagages sur les tréteaux où l'on doit opérer la visite, nous entendons un bruit effroyable de verreries qui se brisent. C'est évidemment notre matériel photographique qui n'a pu résister aux manœuvres brutales des portefaix. Ma bonne étoile a voulu que nous en soyons quittes pour la peur ; les glaces brisées ne sont pas les nôtres. Fort bien ! mais comment les douaniers de la noble Castille se conduiront-ils avec notre attirail qui, semblable à l'obscurantisme, redoute la lumière ? Pluton, dieu des ténèbres, sois avec nous ! — Je demande le señor administrador de la Aduana, auquel je présente une lettre d'un haut person-

nage qui le prie de respecter mes caisses photophobes.

— Montrez-moi celles dont le contenu redoute la lumière ?

— Ce sont celles-là.

— Les autres peuvent être ouvertes sans danger ?

— Assurément.

— Eh bien ! qu'on n'ouvre pas les premières, mais qu'on visite avec soin les secondes.

Aussitôt dit, aussitôt fait; peut-être même un peu trop consciencieusement fait. Puisqu'on ne peut pas visiter toutes les caisses de ces voyageurs, au moins faut-il bien examiner celles que l'on peut ouvrir. En un instant, nos bagages sont déballés, retournés sens dessus dessous, bouleversés. C'est à ne plus s'y reconnaître. On dirait qu'un détachement de Prussiens a séjourné dans nos malles.

On n'y découvre rien qui soit sujet à une taxe.

— Vous paierez seulement, pour les caisses qu'on n'ouvre pas, le maximum de ce qu'elles pourraient contenir de taxable, et tout sera dit. Señores, passez au guichet!

Les droits acquittés, et avant de remonter en wagon, je me fais un devoir d'aller remercier le señor administrador de sa courtoisie et de la manière aimable avec laquelle il a répondu à la lettre de recommandation que je lui avais présentée.

— Je suis désolé, Monsieur, de ce qui vient d'arriver, me dit-il; mais j'avais compris que vous désiriez qu'on visitât avec soin les colis qui ne renferment point de produits photographiques. Je vous en prie, tâchez de revenir bientôt à Irun : je serai très heureux de vous faire les honneurs de la Aduana.

— Très humble serviteur, señor administrador.

Et en wagon ! A trois heures de l'après-midi, nous arrivons à San-Sébastien, un peu tard pour voir une course de taureaux, mais assez tôt pour nous rassasier de mantilles.

III

CE QUI NOUS FAIT RENONCER A LA CONTEMPLATION DE
LA NATURE POUR ALLER NOUS MÊLER A LA DANSE.

L'Hôtel Inglès, où nous sommes descendus, est situé sur la promenade dite « Paseo de la Concha ». Nos fenêtres ont vue sur la mer. La mer est belle partout, belle même dans ses fureurs. Je ne l'ai jamais trouvée plus ravissante ailleurs, si ce n'est en Provence, dans la petite baie de Bandol. Au pied de notre balcon, à deux pas du quai, la plage. Sur la plage, pas un seul de ces maudits galets qui écorchent le pied du promeneur et le font sans cesse trébucher : un sable blond pâle à reflets de diamant, fin comme le pollen des lys, doux au marcher comme le plus moelleux tapis d'Orient. Sur ce sable, les élégantes maisonnettes des baigneurs, bariolées de bleu clair et de blanc. La baie, pendant toute la durée de notre séjour, n'a pas cessé un seul instant d'être calme et inondée d'une lumière plus pure et plus radieuse que celle de nos climats. La transparence des eaux était telle, que nous nous demandions si nos regards ne plongeaient pas jusqu'au fond de leur lit. A la marée

montante, on eût dit que les vagues chatoyantes nous apportaient des monceaux de pierreries qui, avant de s'évanouir sur la plage, se transformaient en un long cordon d'écume semblable à une riche passementerie d'argent. Puis, à l'horizon, entre deux collines diaprées d'arbres verts de toutes les nuances, depuis le vert sombre et presque noir jusqu'au vert émeraude et au vert doré, la mer sans fin, la mer immense. Sur la mer, de temps à autre, quelques voiliers que l'éloignement fait croire immobiles et qui disparaissent peu à peu au milieu d'une atmosphère vaporeuse, viennent seuls animer le tableau majestueux qui se déroule devant nous.

Le désir de voir et l'humeur inquiète l'emportèrent enfin. Nous voyageons pour faire des études de mœurs; aux poètes et aux artistes seuls sont réservées les jouissances contemplatives auxquelles il nous semble qu'un secret devoir nous impose de nous arracher. Ce ne sont point les phénomènes de la nature inorganique que nous cherchons à approfondir: ce que nous essayons de sonder, c'est le cœur humain dans les manifestations de la vie sociale. Nous avons un plan en tête, des idées préconçues que nous voulons vérifier, des ignorances que nous avons l'ambition de voir s'amoinrir et se dissiper. En voyage, notre laboratoire est dans les rues, sur la place publique, dans les lieux de réunion populaire, dans les tavernes bien ou mal fréquentées, dans l'intérieur des familles, si des

circonstances favorables nous permettent d'y pénétrer.

C'est aujourd'hui dimanche, jour de fêtes et de ris. La jeunesse basque se livre aux réjouissances. Aux *Portas coloradas*, on chante, on danse et l'on s'amuse. L'air est aux ballets et aux chansons.

Les rues sont encombrées de promeneurs endimanchés. Tandis que dans presque toute l'Europe le costume local a disparu, au grand désespoir des voyageurs, au contraire, dans les pays Basques, il s'est conservé suffisamment pour donner à la population une physionomie originale et pittoresque. Les hommes du peuple portent presque tous le *béret* traditionnel, dont la couleur est le plus souvent d'un bleu foncé, bien qu'il y en ait de blancs et d'écarlates. Leur veste courte, ornée parfois de passementeries, est retenue au cou et aux poignets par d'élégantes agrafes ou par de gros boutons d'argent. La large ceinture appelée *zinta*, dont ils se ceignent les reins, est rouge ou violette, sauf en temps de deuil où sa couleur est noire. Des culottes courtes et à pont, en velours noir ou en drap, de grands bas de laine également noirs ou bruns, et une chaussure de cuir à boucles d'argent chez les plus riches, de simple corde chez les plus pauvres, complètent leur accoutrement national.

Les jeunes femmes, celles des classes moyennes surtout, ont conservé l'usage de la man-

tille qui leur sied à merveille ; les femmes âgées se coiffent avec un mouchoir noué sur le derrière de la tête. La robe courte devient, à ce qu'il paraît, de plus en plus rare ; on voit cependant encore, dans les rues de San-Sebastian, quelques-uns de ces petits jupons rouges qui ont été conservés par les paysannes de Guipuzcoa. Un petit châle, rejeté avec coquetterie sur l'épaule, entre également dans la toilette habituelle des Basquaises.

Pendant que nous cheminons du côté des Portas Coloradas, nous apercevons un premier attroupement. Ce sont des Basques qui jouent à la « pelote », sorte de jeu de paume national. Un peu plus loin, nous arrivons à percer une foule compacte et nous nous trouvons en présence d'un bal organisé en plein vent. Sur un tréteau, trois musiciens s'efforcent de dominer le bruit par les accents un peu criards de leurs instruments à cordes. On nous dit que l'on danse le *Mutchiko* ; les acteurs de ce ballet exécutent toutes sortes de figures avec une gravité et un aplomb imperturbables. Ceux qui, pour l'instant, n'ont point de rôle dans la scène, se tiennent à l'entour des danseurs, pour les préserver de la foule assez disposée à leur disputer le terrain ; d'autres sont attablés et boivent du *pittara*, sorte de cidre du pays.

Les danseurs sont répartis par groupe de deux personnes qui n'ont point l'air de se préoccuper des autres groupes qui les environnent.

Par moment, l'homme demeure immobile, et la femme tourne autour de lui en lui faisant quelques petites agaceries. Sur ces entrefaites un vieux bonhomme pénètre au milieu d'eux et se livre à une sorte de pantomime qui vient les interrompre dans leurs élans passionnés. Cet intrus ne tarde cependant pas à se retirer, et le jeune couple peut de nouveau se livrer tranquillement à ses joyeux ébats. On m'a assuré que cette danse, fort ancienne chez les Basques, simulait les révolutions des planètes. Le jeune homme y représente le Soleil, un instant caché par une éclipse de lune, à la suite de laquelle la Terre, figurée par la jeune fille, revoit avec plus de bonheur que jamais l'astre radieux, objet de sa recherche et de son amour. Puis la scène se transforme : les hommes s'amuseut entre eux, les femmes dansent seules. Y a-t-il brouille parmi les astres ? Personne n'a pu nous le dire. La seule chose certaine, c'est que les Basques sont grands amateurs de ballets, et je commence à croire que, dans ses *Amitiez, Amours et Amourettes*, Le Fays n'a pas menti quand il a prétendu qu'au pays Basque « un enfant y sçait danser avant de sçavoir appeler son papa ny sa nourrice ».

Voici l'Angelus qui sonne, la nuit approche ; on chante encore. Nous n'avons plus d'oreilles. Il est temps de rentrer à l'hôtel. Allons donc goûter à cette fameuse cuisine espagnole dont on nous a dit tant de mal. Nous ferons ensuite une

petite promenade nocturne, et nous rentrerons nous fourrer dans les sacs dont nous nous sommes munis pour affronter le repos sur les lits des fondas espagnoles.

Le dîner qu'on nous sert est excellent, les vins généreux; la table est d'une propreté irréprochable, le service ne laisse rien à désirer.

— Patience! me dit mon compagnon, nous sommes à peine en Espagne. Saint-Sébastien, c'est encore la France. Vous verrez plus tard.

— Soit. Mais pour le moment, bien plutôt que de nous plaindre, chantons un peu ce court refrain que j'ai lu naguère dans je ne sais plus quelle anthologie :

La, la, la, la, la, la, leu!
Mementono bat egon gaiten.

— La, la, la, la, la, la, lu!
Oraino unsta gaituçu.

La, la, la, la, la, la, leu!
Restons un moment dans ces lieux.
La, la, la, la, la, la, lu!
Jusqu'à présent nous nous y trouvons bien.

Il ne nous a manqué, en somme, qu'une bonne bouteille de Jurançon. Il paraît que ce scélérat d'Henri IV n'en a pas laissé.

IV

OU L'ON VOIT QU'EN VOULANT FAIRE DE LA TRIGONOMETRIE ANTHROPOLOGIQUE, ON EST RÉDUIT A CHERCHER DES INFORMATIONS CHEZ UNE DISEUSE DE BONNE AVENTURE.

Je suis parti, je dois l'avouer, avec cette notion un peu confuse dans mon esprit que, chez les Basques, la formule qui sert de base à la détermination de l'angle alvéolo-condylien était représentée par θ , 2.29; α , 2.47; l'angle bi-orbitaire se trouvant de deux fois sa moitié ρ , soit 2ρ , résultante 44.66; tandis que cette formule offrait les données θ , 7.47; α , 13.37; 2ρ , 114.30 chez les veaux de trois mois, et θ , 8.22; α , 32.33, et 2ρ , 151.86 chez les petits lapins. Nous avons l'intention de nous assurer de l'exactitude de ces calculs et de marquer, avec l'innocent crayon dermatographique, sur la face de tous les Basques et de toutes les Basquaises qui voudraient bien nous le permettre, un trait horizontal au niveau de la partie moyenne d'un fil tendu sur la ligne sourcilière dont les extrémités vont passer, sur chaque côté du front, immédiatement au-dessus de

l'apophyse orbitaire externe. Nous nous proposons enfin de faire toute les expériences qu'on enseigne pour la caractérisation trigonométrico-céphalométrique des races humaines. Les sujets que nous avons rencontrés ne se sont pas prêtés de bonne grâce aux soixante-quatre mesures que nous avions l'intention d'opérer tout doucement sur leur crâne; de façon que nous n'avons pu éclaircir nos idées au sujet des mensurations anthropologiques appliquées aux habitants de la province de Guipuzcoa.

On aurait tort cependant de nous reprocher de n'avoir pas bien examiné les Basques et les Basquaises. Dès notre première promenade aux Portas coloradas, nous nous sommes mis en devoir d'ouvrir les yeux aussi grands que possible et de dévisager honnêtement les passants. En fait de types, là comme ailleurs, nous en avons trouvé de toutes les sortes.

Les naturalistes prétendent que les croisements, dans la race Euskarienne, ont été relativement fort rares, et que cette race est une de celles qui se sont conservées le plus pur en Europe. Il n'en est pas moins vrai qu'il est fort difficile, pour ne pas dire impossible, de définir les particularités qui la caractérisent. Les descriptions qu'on en a données sont aussi contradictoires que possible. M. Cenac-Moncaut dit que leur visage est rond. M. Garat affirme qu'il est ovale. Nous en avons vu de ronds et puis d'autres ovales, des têtes globulaires en forme

TAUREAUX ET MANTILLES

de pois et des têtes allongées avec un menton crochu, en forme de fève de marais. Suivant Broca, leur taille est petite et trapue; suivant le colonel Napier, elle est haute. Nous en avons rencontré de toutes les grandeurs (moyenne des hautes tailles : 1 m. 76 c.). Leur nez, suivant ce dernier, est aquilin; M. Moreau de Jonnés le trouve effilé, et le baron de Belloguet décide qu'il est « assez fortement déprimé à la racine, se vousse immédiatement et se courbe ensuite, la pointe ordinairement dirigée en ligne verticale vers la bouche, quelquefois aussi se portant droit en avant ». Cette singulière description s'appliquait à merveille à un vieux matelot Basque que nous rencontrions souvent près de notre hôtel, assis sur la margelle du quai et fumant sans discontinuer une grosse pipe de terre brunc, dont le tuyau fort court, probablement brisé par accident, était tout à fait imperceptible. En dehors de ce brave homme, nous n'avons pas remarqué plus de nez crochus à Saint-Sébastien qu'à Florence ou à Dunkerque.

La manie de décrire des types dans l'espèce humaine peut conduire assez loin; et plus on veut se préoccuper des détails, plus on se livre à des observations scientifiques et minutieuses, plus on frise la fantaisie, pour ne pas dire autre chose. Tout ce qu'on peut rapporter, c'est que, chez les Basques, on remarque assez fréquemment de beaux hommes à la taille haute, aux traits mâles, nerveux et fortement accentués, au

nez saillant, parfois fin et délié, aux épaules larges et carrées, à la taille élancée, aux jambes remarquables par des mollets gracieusement contournés et par des pieds longs et bien cambrés. En fait de jolies femmes, il y en a pour le moins autant qu'en Andalousie. L'aspect des vieillards n'a rien de repoussant; celui des vieilles femmes ne déparerait pas la plus belle scène de lady Macbeth.

Juan Rugoni, notre maître d'hôtel, m'offre de me faire visiter un intérieur basque. Je me laisse conduire au travers de petites rues étroites et écartées des grandes voies de communication. Il s'arrête à une porte de maigre apparence, qu'un coup de marteau nous fait ouvrir, et nous montons au second étage. La première pièce dans laquelle nous entrons est une cuisine. On se croirait au village; car, dans les villages basques, la cuisine tient lieu de salon; c'est la plus belle pièce du logis. La cloison qui la sépare de la chambre où nous sommes réunis n'a guère que trois pieds de haut, de sorte que la ménagère peut causer avec ses visiteurs tout en continuant à récuser ses casseroles.

Deux jeunes femmes sont attablées devant un guéridon, au milieu duquel une petite lampe à huile brûle en fumant et en exhalant son parfum. Sur la table sont disposées symétriquement huit cartes à jouer, que la plus âgée transpose à plusieurs reprises en les examinant chaque fois avec une attention scrupuleuse. La maîtresse

du logis n'a pas quitté son fourneau, et c'est à peine si elle a l'air de s'apercevoir de notre présence ; elle se met à laver sa vaisselle en poussant de petits grognements plaintifs qui finissent par m'impatienter quelque peu. La diseuse de bonne aventure, sans oser nous l'avouer, maudit certainement le trouble que nous sommes venus apporter dans ses opérations pythiques. L'autre jeune femme, qui n'est peut-être pas plus satisfaite de notre présence, se décide cependant à engager la conversation avec Rugoni. Elle me demande ensuite si les dames françaises ont foi dans les cartes. Sur ma réponse affirmative, elle devient plus expansive et se décide à nous raconter son histoire. Originnaire du Zumaya, elle ne compte que des Basques dans sa famille. Ses parents n'ayant point de fortune, elle dut quitter fort jeune son pays natal et venir à San-Sebastian chercher des pesetas au bout de son aiguille. Un jour qu'elle s'était attardée à la danse, un jeune et beau gars de Tolosa lui offrit son bras pour la reconduire chez elle ; elle accepta, et, le lendemain matin, il lui promit de l'épouser. Par malheur advint l'insurrection de Don Carlos. Son promis fut enrôlé et disparut dans une bagarre. Depuis lors, nul n'a reçu de ses nouvelles. Elle est convaincue cependant qu'elle le reverra bientôt : les cartes lui annoncent sans cesse son prochain retour, et aucune fois elles n'ont menti. Lui ayant dit, par mégarde, qu'elle était Espagnole, sa

physionomie se troubla; avec l'accent du reproche, elle me répondit d'un ton hautain :

— Je croyais vous avoir appris que j'étais Basquaise : il n'y a pas d'Espagnols dans ma famille.

Un Espagnol, c'était pour elle un étranger; les Castilles ne sont pas son pays : « *Azerri, otserri* » « pays étranger, pays de loups! », comme dit le proverbe.

J'ai essayé les jours suivants de savoir dans quelle mesure les Basques avaient le sentiment de leur autonomie. Ce sentiment m'a paru faible; néanmoins il existe. Il existe à l'état latent, je le veux bien, mais d'une façon qui laisse penser qu'il faudrait peu de choses pour lui donner vigueur et avenir. Verra-t-on jamais une nationalité euskarienne se constituer sur les deux versants des Pyrénées? Je l'ignore. M'est avis cependant que si l'instruction était plus répandue dans le pays, il pourrait bien s'y manifester les symptômes précurseurs de la régénérescence des états et des peuples. Pourquoi les Vascons n'auraient-ils pas, un jour, comme les Araucaniens, leur Antoine-Orlie I^{er}?

V

LES ZIGZAGS QU'IL NOUS FAUT FAIRE POUR TOUCHER AU PAYS BASQUE PAR LES DEUX BOUTS

L'origine des Basques, leurs migrations, leur place dans la classification ethnographique des populations de l'Europe, ont donné naissance aux théories les plus diverses, aux systèmes les plus singuliers, parfois même les plus baroques. Sur un seul point, on s'est mis à peu près d'accord : on considère la race Euskarienne comme une de ces races primitives qui occupaient l'Europe aux époques préhistoriques. Les Aquitains, les Ibères et les Ligures de l'antiquité ne seraient que des rameaux de la famille Basque, anciennement répandue dans une grande partie de la France, de l'Espagne et de l'Italie, d'où elle aurait été chassée par l'élément Celte et Latin. Passe encore si l'on s'était arrêté là dans le champ des hypothèses. Frappés de la dissemblance profonde qui existe entre la langue basque et les langues aryennes et sémitiques, les savants en ont conclu que le peuple qui parlait cet idiome bizarre et hétérogène devait

être un peuple absolument étranger au reste du monde.

Mais d'où pouvait venir ce peuple énigmatique? Singulière question, singulière idée que de se demander toujours d'où provient un peuple quelconque. Voltaire a dit, si j'ai bonne mémoire, que Dieu, qui a créé des mouches partout, avait bien pu créer aussi des hommes partout. Quoiqu'il en soit de cette plaisanterie, à laquelle il y aurait peut-être bien des choses à répondre, il est certain que la sagesse, la prudence, la vraie méthode scientifique s'opposent à tout ce dévergondage d'hypothèses dont on fait, à notre époque surtout, le plus déplorable abus. Tant que des faits certains, des données solidement établies ne viendront pas nous apporter un contingent d'informations qui nous manque; il faut considérer les Basques comme la population autochtone de la région qu'ils occupent aujourd'hui et remettre à plus tard toute théorie sur leur berceau lointain et leurs migrations primitives. Quelques affinités linguistiques très insuffisantes ont suggéré l'idée qu'ils pourraient bien se rattacher à la famille des Berbères ou à celle des Finnois. Les philologues auront fort à faire, avant qu'une telle doctrine ne soit définitivement adoptée.

Même dans l'état actuel de nos connaissances, les limites ethnographiques du pays Basque donnent lieu à d'assez importantes controverses. Berghaus étend le domaine euskarien au delà

de Pampelune à l'est, d'Estella et de Vitoria au sud. M. Vinson, au contraire, place ces villes en dehors des limites de la langue basque, et je crois qu'il a raison contre le célèbre ethnographe allemand. L'un et l'autre admettent pour frontière occidentale Bilbao et Portugaleta.

La nuit était déjà très avancée; la population de San-Sebastian se livrait au repos; sur le balcon de notre hôtel, on n'entendait plus d'autre bruit que celui de la vague venant échouer sur le sable. Tout en discutant le grand problème ethnique de la population basque, la conversation s'engagea sur la suite à donner à notre itinéraire. Puisque nous voulons voir le pays basque à ses deux bouts, demain matin nous partirons pour Pampelune, et de là nous irons à Bilbao. Affaire convenue.

Le lendemain matin, en effet, nous quittons San-Sebastian pour nous rendre à Alsasua et ensuite à Pamplona.

Alsasua est un grand et beau village situé à un kilomètre de la gare du chemin de fer. Les rues sont larges et fort irrégulièrement bâties, ce qui ne nuit en rien, tant s'en faut, à leur aspect pittoresque. C'est une singulière dépravation du goût qui nous fait croire aujourd'hui que les rues d'une ville ne sont belles qu'autant qu'elles sont droites et entrecoupées les unes les autres à l'angle de quatre-vingt-dix degrés. Cet amour de la géométrie retire toute

poésie à nos cités modernes. La jeunesse parisienne a perdu le type si romanesque de l'étudiant d'autrefois, depuis qu'on a détruit le quartier Latin. Les grandes artères qu'on a multipliées dans Paris, sous prétexte d'assainissement, avaient bien plutôt pour but d'ouvrir des routes stratégiques à l'effet de maintenir le peuple sous le joug du sabre. Il est évident que des rues bien entretenues sont plus saines que des rues malpropres. On n'ignore pas cependant, comme l'a très bien exposé le D^r Collin, dans son *Traité des fièvres intermittentes* (page 77 et suiv.), que les maladies miasmatiques sont plus fréquentes et plus dangereuses dans les localités où les habitations ne sont pas contiguës, et que les quartiers les plus salubres sont situés au centre des villes où la population est le plus dense. Quoi qu'il en soit, je ne vois pas la nécessité, si l'édilité exige des rues larges, qu'elles soient absolument tirées au cordeau et que toutes les maisons se ressemblent. La rue de Rivoli, avec sa longue suite d'arcades, ne manque pas d'originalité grandiose ; elle me plaît surtout lorsqu'il fait mauvais temps, parce qu'elle me dispense de tenir un parapluie à la main. Il a fallu toutefois renoncer à l'achever sur le plan primitif, et on a eu le talent de détruire ce qu'il y avait d'assez bien réussi dans sa régularité, sans lui donner en dédommagement quelque chose de varié, d'agréable et d'artistique. On a commencé par une voie

royale, on a terminé par une pauvre contrefaçon des rues commerçantes de la Cité de Londres. Je préfère donc les chemins informes et quelques peu boueux d'Alsasua à la splendeur bâtarde de la rue de Rivoli ; et comme, sur ce sujet, il s'agit de goûts et de couleurs, je ne suis pas disposé à admettre la discussion.

D'ailleurs, Alsasua me semble un endroit fort gai, et je ne serais pas Français si je ne prisais pas la gaieté. A l'intersection des principales rues, on a improvisé de petites places, au milieu desquelles se trouve une fontaine qui n'a d'autre prétention que de donner de l'eau claire aux habitants. Les muchachos, les muchachas, les poules, les chèvres et d'innombrables cochons minuscules y prennent joyeusement leurs ébats.

La population paraît prospère et contente de son sort : nous n'y avons rencontré qu'un seul mendiant, et Alsasua est en Espagne ! Hommes et femmes se livrent avec activité aux travaux des champs. Des attelages de deux bœufs, traînant un chariot supporté par deux roues massives, construites d'une seule pièce de bois, parcourent lentement les avenues, sur le côté desquelles on aperçoit çà et là de vieux arbres au tronc énorme et à la base noueuse. Des montagnes, détachées de la chaîne des Pyrénées, forment l'encadrement de ce riant tableau.

Les femmes du village portent des jupes courtes qui laissent voir leurs jambes et leurs

pieds nus : la chaussure n'y apparaît qu'à l'état de rare exception. Comme leurs enfants, elles paraissent affectionner les tissus rose foncé ou rouge clair.

Sur quelques habitations de paysans et même au-dessus de simples granges, on remarque de vieilles armoiries sculptées dans la pierre noircie par le temps.

Nous avons rencontré à Alsasua plusieurs cafés et un magasin de « Nouveautés » de modeste apparence. Cela n'empêche pas les coquettes Alsasuennes de s'arrêter un long temps pour contempler, par les petits carreaux de la devanture, les récents arrivages et les toilettes confectionnées suivant la dernière mode. Ce qui paraît surtout leur causer une vive émotion, c'est une gigantesque crinoline venant de Paris, très probablement par la petite vitesse.

Notre promenade terminée, nous retournons à la gare où nous déjeunons, sinon mieux, du moins plus facilement qu'à Alsasua.

Puis nous remontons en wagon, et nous voilà à Pampelune.

A la « Fonda de Europa », nous ne pouvons obtenir qu'une chambre pour trois, et quelle chambre, bon Dieu ! Il n'y a plus à dire : nous sommes tout à fait en Espagne.

Quand on est mal logé à l'hôtel, on ne reste pas longtemps au logis. En un clin d'œil, nous voilà dehors. Nos pas nous conduisent sur les remparts ; mais bientôt nous nous trouvons

entourés d'une myriade de veaux, de bœufs et de taureaux. Impossible d'arriver à sortir de cette foule mugissante aux longues cornes ; de tous côtés le passage est barré, et nous n'avons pas encore eu l'occasion d'étudier la manière de faire des toréadorès.

Décidément on n'est pas toujours à son aise sur le plancher des vaches. Sur un signal du bouvier, un gros chien à la toilette fort négligée et à la mine peu rassurante court vers nous en aboyant. Par bonheur, ce n'est pas aux chrétiens qu'il en veut : le troupeau se resserre, et nous permet de nous esquiver. On n'a pas besoin de nous le dire deux fois.

Rentrés dans le cœur de la ville, nous parcourons des rues dont l'aspect est assez original. Les maisons ont une toiture avancée qui déborde de plusieurs pieds sur la voie publique ; la plupart des fenêtres donnent sur des balcons et sont garanties des rayons du soleil par de larges stores de toile blanche. Ça et là, on aperçoit des *miradorès*, sortes de cages vitrées qui ressemblent à de petites serres d'appartement. Comme à Alsasua, beaucoup d'habitations portent encore, sculptées dans la pierre, les insignes du seigneur qui les a fait construire ou auquel elles ont appartenu. Quelques christes ou des madones, noircis et poudreux, reposent dans des niches de plâtre, devant lesquelles sont suspendues de petites lampes ou des chandelles, pour les illuminer les jours de fêtes.

Pampelune ne doit plus être considérée comme une ville basque, malgré son ancien nom de « Iruña ». On sent cependant que les Espagnols y sont des étrangers, presque des intrus. De tous côtés, on aperçoit les types vascons les plus aisément reconnaissables ; et, s'il est vrai que dans la société on parle castillan, il n'est pas moins certain que chez le peuple, dans les tavernes et les cabarets, par exemple, on entend gazouiller l'euskarien.

Autant les villageois d'Alsasua nous ont paru heureux et contents, autant les villageois de Pampelune nous ont semblé mornes et tristes. Partout, on ne voyait que des gens occupés à bâiller. C'est une maladie contagieuse, comme l'on sait. Il me semble qu'aujourd'hui encore, je ne puis m'empêcher de bâiller en y songeant.— Et vous, lecteur ?

Décidés à ne pas demeurer longtemps dans cette résidence monotone, nous voulons profiter le mieux possible de nos instants. Guide du voyageur en main, nous allons voir l'une après l'autre les principales curiosités de la ville : la « Casa Municipal » ou Hôtel de Ville ; « Nra Señora del Sagrario », cathédrale de Pampelune ; le cloître de cette même église, renommé par sa charmante architecture ; enfin la « Salle précieuse ». Puis nous retournons à notre fonda, pour apprendre si le diner sera tolérable.

Courage, les amis ! nous ne sommes proba-

blement pas à bout de nos peines, et il serait un peu trop tôt de faire déjà la petite bouche.

Pour parvenir à digérer tant bien que mal notre modeste repas, nous nous décidons à faire une promenade nocturne dans la ville. Les rues sont obscures ; les boutiques, sauf quelques rares cabarets, sont fermées ; et bientôt nous nous trouvons perdus du côté des remparts, au milieu d'une profonde obscurité. Après une heure de tours et de détours, nous finissons par regagner à tâtons notre chère fonda, où nous trouvons sur une table une énigme (*jeroglifico*) qui a vraiment l'air d'avoir été imaginée pour nous :

NADAE

Aussi l'avons-nous de suite devinée : « Rien n'est clair dans la nuit obscure. »

Nous ne nous déshabillerons pas ; il nous suffira de nous jeter un moment sur les lits de notre chambre commune. Le temps passera vite, car nous partons pour Bilbao demain à quatre heures du matin.

VI

COMMENT NOUS TERMINONS NOTRE PÉRÉGRINATION SUR LE TERRITOIRE EUSKARIEN.

Pour gagner Bilbao, il faut revenir sur nos pas. C'est peu de notre goût. Mais qu'importe : nous sommes en chemin de fer, et comme nous avons passé la nuit blanche à Pampelune, pour peu que nous ayons la bonne chance de tomber dans un compartiment vide, nous ferons quelques heures d'excursion dans le pays des rêves. C'est un pays en général plus intéressant que ceux que traversent les vulgaires touristes. Pour ma part, la région que j'ai parcourue en dormant était tellement curieuse, que je ne me suis pas aperçu d'un arrêt assez long de notre train à Alsasua.

La route que suivent les locomotives dans la direction de Bilbao, après avoir franchi la bifurcation de Miranda, est certainement une des plus pittoresques de l'Espagne. En escaladant les montagnes, sur la célèbre « Rampe de Orduña », on se trouve sans cesse en présence de panoramas les plus charmants et les plus variés. Cette rampe célèbre rappelle, à

plus d'un égard, celle de Pistoia, qu'il faut gravir avant de gagner Florence.

A la nuit tombante, nous arrivons à la gare de Bilbao. Une foule de Basques, jeunes et vieux, se jettent à l'envi sur nos bagages, dont ils cherchent à s'emparer en faveur d'une Fonda quelconque pour laquelle ils sont commissionnés.

Nous demandons, d'après les conseils de notre Guide, à descendre à « l'Hôtel d'Angleterre ». Un de nos Basques se déclare agent de cet hôtel ; les autres, faisant chorus, l'accusent bruyamment d'imposture et le bousculent avec fureur.

Nous sortons difficilement de la bagarre, où pleuvent les coups de pied et les coups de poing. La police vient enfin à notre secours, en administrant de la trique, à droite et à gauche, aux sommissionnaires trop zélés ; et, non sans peine, elle nous dégage de leurs étreintes. Un agent nous indique enfin le véritable représentant de l'Hôtel d'Angleterre. Deux ou trois gamins, pour lui avoir donné un démenti, reçoivent à leur tour quelques coups de bâton et s'enfuient pour revenir un moment après.

Le représentant reconnu de l'hôtel que nous avons choisi nous déclare qu'il n'est pas possible d'avoir de voiture : il charge une partie de nos bagages sur son épaule, une autre partie sur le dos d'un confrère, et, nous laissant le reste en mains, il nous prie de le suivre.

— L'hôtel d'Angleterre, nous dit-il, est seulement à *dos minutas*.

— Soit, pour deux minutes.

Nous le suivons donc. La police marche ensuite. Le cortège se termine par les Basques qui sont rossés tout à l'heure et qui, se tenant à quatre pas en arrière, persistent, malgré la trique dont on ne leur fait pas grâce, à nous crier à tue-tête qu'on nous trompe et que nous n'allons pas à l'hôtel d'Angleterre. Voyant la confiance que nous faisons mine d'accorder à notre mentor, ils nous abandonnent peu à peu en traînants, et, à notre arrivée, leur cohorte a complètement disparu.

On nous installe dans des chambres propres et assez grandes. Après un repas médiocre, nous faisons une petite tournée nocturne dans la ville. Puis, un peu fatigués de la journée et surtout de la veille, nous remettons au lendemain les affaires sérieuses.

La ville de Bilbao, située sur l'Ansa, à peu de distance de la mer, est la capitale de la seigneurie de Biscaye (*señorio de Viscaya*), l'une des trois provinces qui constituent le pays Basque. Ces trois provinces, dit Antonio de Trueba, chroniqueur de cette seigneurie, « sont nommées sœurs par l'identité de leur race, de leur langue, de leur géographie, de leurs coutumes, de leurs libertés et de leur histoire ». La superficie de la Biscaye est d'environ soixante-dix lieues carrées.

On y compte, dit le même chroniqueur, cent vingt-cinq pueblos ou « républiques », comprenant vingt villes et une cité. La population, d'environ 200,000 âmes, a pour langue dominante le Basque, « reste précieux de l'antique idiome Ibérique ». A Orduña, mentionnée par M. Vinson et la plupart des autres ethnographes comme une localité de langue basque, cette langue a été remplacée, dans ces derniers temps, par le castillan.

Le climat de la Biscaye est très sain. Les hivers y sont d'ordinaire fort doux, et il est bien rare qu'on y voie de la gelée. Les pluies y sont fréquentes et le ciel est presque toujours chargé de nuages. La culture des orangers et des citronniers, qui appartient généralement à des zones plus méridionales, y réussit d'une façon satisfaisante.

On croit que le nom de *Viscaya*, forme locale de celui de la Biscaye, appartient au vieil idiome euskarien ou basque, et signifie « la Région des Monts élevés ». Aucune dénomination, en tout cas, ne pourrait mieux convenir à ce pays, formé par de hautes montagnes et de profondes vallées, au milieu desquelles s'étendent des plaines d'une étonnante fertilité. La population Basque, enfin, est essentiellement une population de montagnards, ce qui ne l'empêche pas de posséder en même temps de remarquables aptitudes pour la navigation maritime.

Faute de pouvoir nous livrer à des mensurations de crânes et d'ossements basques, nous avons pensé que le mieux à faire, pour des ethnographes, était de se mettre en rapport avec les habitants du pays, et de chercher à connaître leur sentiment sur eux-mêmes. D'heureuses circonstances ont favorisé nos desseins, et certaines idées, que nous avions déjà pressenties à San-Sebastian, se sont, à Bilbao, définitivement formulées dans notre esprit.

Le Basque, en tant qu'individu, est plein d'énergie et de vigueur; en tant que nation, il est faible et indolent. Faut-il en conclure, avec Garat, que « les temps sont venus où les Basques doivent finir »? Je ne le crois pas, et je suis convaincu qu'il existe encore, chez les Euskariens, quelques-unes de ces qualités essentielles qui suffisent pour sauver un peuple, ou du moins pour lui rendre possible la renaissance. De ces qualités, la plus puissante, la plus protectrice contre la destruction, c'est le sentiment de la *nationalité*, c'est la communauté d'instincts, de goûts, d'idées, sans laquelle, faute de cohésion, les éléments ethniques se désagrègent et vont se fondre et s'anéantir dans des éléments ethniques étrangers.

La notion de la « nationalité » se substitue de jour en jour, chez les nations civilisées, comme une notion supérieure à celle de « patrie ». La première est le résultat d'un travail intellec-

tuel, toujours réfléchi, continu, progressif. La seconde a été la résultante de l'instinct de conservation de la famille et du foyer. L'une est l'apanage des nations maîtresses de leurs actes; l'autre appartient aux peuples ou peuplades habitués à l'obéissance passive et à l'abnégation. Ces deux notions peuvent, à notre époque, être considérées comme caractéristiques du niveau intellectuel dans toutes les associations d'hommes qui sont sorties des langes de la barbarie. L'une et l'autre devront nécessairement disparaître un jour devant une conception supérieure, que le christianisme a formulée dans son langage métaphorique, mais que la civilisation moderne est encore impuissante à réaliser : « Vous n'avez qu'un père au Ciel, vous ne formerez qu'une seule famille sur la terre. » C'est d'ailleurs le but même que poursuit, dans la plus haute zone de ses études, la science de l'Ethnographie, quand elle dit des hommes : « Corpore diversi sed mentis lumine fratres ».

On ne saurait contester aux Basques un certain sentiment de la patrie ; mais ce sentiment est vague, et cela par une excellente raison, c'est qu'ils savent bien qu'ils ne sont ni Espagnols ni Français, et qu'on leur enseigne que leur patrie est, aux uns l'Espagne et aux autres la France. La pensée religieuse, assez profondément enracinée dans leur cœur, fortifie ce qu'ils peuvent avoir de patriotisme ; ils doivent être fidèles à Dieu et au Roy ; au dieu dont on

leur enseigne l'existence dans les églises, au roy qui s'appelle Don Carlos pendant l'invasion du prétendant, ou bien Alphonse XII, aussitôt que le premier a quitté le pays et abandonné la place au second.

Quant au sentiment de la nationalité, c'est à peine si l'on peut en découvrir de faibles vestiges, même chez les Basques les plus instruits, les plus éclairés. Quelques-uns d'entre eux se préoccupent bien de réunir les documents relatifs à l'histoire ancienne de leur pays; mais le travail auquel ils se livrent n'a pour mobile qu'un intérêt de clocher, joint au besoin de faire acte d'homme de lettres. Ils ont rarement le goût de chercher, dans les vieux papiers de leurs archives, des témoignages du génie de leur nation, des souvenirs de la valeur des hommes distingués qui ont vécu au temps de leurs pères, des titres enfin de nature à établir leurs droits à l'autonomie, sinon à l'indépendance. Leur attitude insouciant sur tout ce qui pourrait préparer à leurs compatriotes une place libre au soleil de la civilisation est le signal de l'acte d'abdication qu'ils se préparent à signer sans en avoir conscience.

La meilleure manière d'apprécier la période ethnique où se trouvent les Basques me paraît être de comparer à leur état intellectuel celui des autres peuples qui, en ce moment, se trouvent comme eux en face de la terrible question

d'Hamlet, « être ou ne pas être » ; les Magyars qui, après de longues années de lutte, font reconnaître leur autonomie par un des grands empires de l'Europe et viennent apporter un poids très lourd dans la balance de ses destinées ; les Finnois qui, soumis au plus puissant autocrate du monde, ont su obtenir une organisation politique à peu près indépendante, et qui travaillent lentement, mais non sans succès, à prouver les affinités de leur race avec d'innombrables peuples ou peuplades vivant dans la barbarie, bien loin au delà de leurs frontières ; les Grecs, qui savent merveilleusement profiter des circonstances pour étendre leur domaine partout où vivent des populations helléniques ; les Roumains, qui ont établi leur parenté avec les habitants de la Transylvanie et de quelques notables portions de la Russie, de la Macédoine et de l'Épire ; les Polonais, qui promènent leurs revendications nationales par le monde et les rappellent par de violentes insurrections sporadiques ; les Arméniens, qui, fatigués d'un trop long asservissement, ne savent plus guère qu'aspirer à changer de maître, mais chez lesquels on voit cependant le désir de survivre au moins par les productions de leur littérature ; les Serbes, qui cherchent comment justifier leur existence politique indépendante ; les Bulgares, qui ne comprennent rien à leur avenir comme nation et ne savent pas distinguer, dans les luttes engagées pour

eux, leurs alliés de leurs ennemis ; voilà autant de situations différentes sur lesquelles l'ethnologue est appelé à réfléchir.

En ce qui concerne les Basques, je serais assez porté à les placer, dans l'énumération que je viens de faire, entre les Arméniens et les Bulgares. — Un homme seul, de leur nation, suffirait pour les sauver. Cet homme se rencontrera-t-il un jour ? On ne peut guère l'espérer pour eux.

VII

FABIO NOUS DONNE LA PREUVE QUE CONSEILLEURS ET
CONSEILLÉS SONT PARFOIS TOUS LES DEUX LES
PAYEURS.

A huit heures quarante du matin, nous quittons Bilbao, notre dernière station au pays Basque, et nous revenons sur nos pas pour gagner la ligne ferrée qui conduit au cœur de l'Espagne. Autant le passage de la rampe d'Orduña nous avait paru riant et pittoresque, autant cette fois il nous a semblé monotone et fastidieux. Il y a des sites qu'il ne faut voir qu'un instant et une seule fois, si on ne veut perdre le charme de l'impression première. Il faut dire que les longs et fréquents arrêts du train sont bien de nature à impatienter les voyageurs les moins pressés et les moins nerveux.

A Miranda, où nous prenons un assez médiocre déjeuner, il nous faut attendre plusieurs heures les wagons qui conduisent à Burgos !

A la station de Santa-Olalla, nouvelle perte de temps.

Le train est arrêté déjà depuis près de deux heures et personne ne semble en connaître le motif. Les récents accidents sur la ligne d'Alsasua, la rencontre de deux locomotives arrivée la veille, dont on énumère les détails avec animation sur le quai, donnent lieu à des hypothèses peu réjouissantes. Bon nombre de voyageurs castillans m'ont l'air de s'amuser à s'effrayer réciproquement sur les dangers que nous courons. Tant que nous sommes dans la gare, ces dangers me paraissent un peu imaginaires. Mais qui sait ce qui peut se passer dans ce pays de surprises ? Nous serons peut-être condamnés à nous endormir en plein vent, et, qui pis est, à nous endormir sans souper ; car les seuls marchands que nous rencontrons ne vendent que des verres d'eau..... bien claire. C'est déjà quelque chose.

Enfin nous finissons par apprendre le motif de notre interminable arrêt. Le chef de gare avait jugé à propos de démonter, le matin, son appareil télégraphique et oublié de rétablir la communication avec les fils ; de sorte qu'il s'évertuait, depuis plusieurs heures, à expédier des dépêches aux gares voisines pour s'assurer si la voie était libre ; et, comme on ne lui envoyait pas de réponse, il se trouvait dans la plus grande perplexité. Fatigué de faire inutilement tourner sa manette, l'honnête fonctionnaire finit par

serésoudre à expédier à pied un employé à la station suivante pour savoir à quoi s'en tenir.

Au retour du brave homme, qui lui assura qu'il n'était arrivé aucune dépêche, il lui vint à l'idée de rattacher les fils de son appareil. En quelques minutes, l'accident fut réparé, les communications se trouvèrent rétablies et on nous invita poliment à remonter dans nos voitures. Nous en fûmes quittes pour deux heures et demie de retard.

A neuf heures du soir, nous arrivons enfin à Burgos. Ne sachant où descendre de préférence, nous prononçons à tout hasard le nom du premier hôtel venu. Un petit homme, mince et fluët, à l'œil vif et aux cheveux d'un noir d'ébène, revêtu d'un costume fantaisiste qui rappelle en même temps celui de Figaro et celui d'un torrèador, saisit notre parole au vent, s'empare adroitement d'un de nos colis, et, en nous invitant à le suivre, nous conduit à un omnibus qui porte le nom de l'hôtel que nous avons désigné. C'est, d'ailleurs, le seul qui ait une voiture à la gare. En route, on nous apprend, il est vrai, que cet omnibus fait aussi le service pour les autres fondas de la localité. Presque tous les voyageurs qui sont descendus avec nous à Burgos montent, en effet, dans le même véhicule.

Chemin faisant, un Français, qui nous reconnaît pour des compatriotes, nous demande dans quel hôtel nous avons l'intention de descendre.

— Nous avons indiqué à tout hasard la *Fonda de la Rafaëla*, lui répondis-je. Le hasard nous a-t-il bien servi?

— Malheureusement non, Monsieur; c'est un affreux bouge, où vous serez couché aussi salement que possible et dans lequel on vous servira une nourriture détestable.

— Que faire maintenant que nous avons désigné « la Rafaëla? »

— Cela est bien simple, appeler le cocher et lui dire que vous avez changé d'avis et que vous voulez loger à l'*Hôtel del Norte*.

Fabio, — c'est ainsi que nous appelions le petit personnage qui nous avait entraînés dans l'omnibus, — assis à côté du cocher, avait laissé



FABIO

pendre son corps en arrière, de façon à braquer son oreille sur le haut d'une des fenêtres de l'omnibus, d'où il pouvait suivre de point en point notre conversation. Avant que nous ayons eu le temps de lui faire connaître notre désir, il fait arrêter la voiture, et le cocher lui passe de grosses malles qu'il dépose sans bruit, dans la boue, au beau milieu de la rue. L'opération terminée, il se présente à la portière de l'omnibus, et s'adressant au Monsieur qui nous avait conseillé de descendre à l'Hôtel del Norte :

— Señor, veuillez prendre possession de vos bagages. Vous avez voulu détourner ces voyageurs de la Rafaëla; l'omnibus est à nous, il ne nous plaît pas de nous charger plus longtemps de vos colis. Les voici; faites-les porter par qui vous voudrez à votre excellente *venta!*

Comment venir en aide à notre infortuné compatriote, fort perplexe, à cette heure indue, de voir ses bagages abandonnés dans une rue sombre et déserte? Le mieux sera, sans doute, de partager son sort. Qu'on descende également nos bagages! Ensemble, nous chercherons comment nous y prendre pour nous tirer d'embarras.

— Pardonnez, señores, nous répond Fabio : vous avez dit que vous alliez à la Rafaëla; je ne puis vous rendre vos bagages, dont je suis responsable, que lorsque nous y serons arrivés.

Notre compatriote avait dû quitter sa place

pour s'assurer du sort de ses colis. Fabio, posté sur le marche-pied de la voiture, discute avec nous. Pendant que je cherche à lui faire entendre raison, le cocher donne un vigoureux coup de fouet à ses chevaux : en un clin d'œil ils emportent l'omnibus au loin, laissant dans je ne sais quel état le malheureux Français qui avait voulu me donner des conseils. Que sera-t-il devenu ? nous n'avons jamais pu le savoir. Mais ce que nous avons fort bien su, c'est la nécessité où nous nous sommes trouvés de descendre à la Fonda de la Rafaëla ; de sorte que conseillers et conseillés ont été tous les deux les payeurs.

On verra comment.

Dans de telles conditions, nous n'avions guère qu'à accepter ce qu'on voudrait bien nous offrir. Pour infliger un démenti au partisan de l'hôtel « del Norte », on nous donne les meilleures chambres dont on peut disposer. Ces chambres ne sont pas précisément malpropres, mais elles sont mal aérées, et leurs fenêtres ouvrent à peine sur une petite cour étroite d'où s'exhalent des senteurs nauséabondes. Il règne dans la salle à manger une odeur infecte. Je suis tenté, pour ma part, de croire que cette odeur vient des nappes et des serviettes, où des restes de repas anciens se sont incrustés de façon à former de hauts-reliefs multicolores. Tous les mets ont le même parfum que les nappes. Il n'y a pas jusqu'au vin *clarete* qui, malgré sa

jolie couleur groseille, ne se ressent de ce voisinage odoriférant.

La faim, la fatigue l'emportent sur nos répugnances. Mais comme il nous faut un sujet de causerie et que nous sommes sous la première influence de notre assez peu désopilante aventure, après avoir discuté sur ce qu'avait bien pu devenir notre infortuné compatriote, nous en arrivons à une classification des hôtels.

En Espagne, les hôtels sont de quatre classes : les *Hôtels* proprement dits, les *Fondas*, les *Posadas*, et les *Ventas*. Les premiers ne justifient pas toujours leur titre un peu prétentieux, mais, en général, ils sont moins mauvais et surtout moins sales que les autres. Pour arriver à un classement scientifique, basé sur les faits et non sur les abus fréquents de titres ou d'étiquettes, je sou mets à mon compagnon ces principes de répartition :

Première classe : hôtels où tous les jours, dans les chambres, on change de serviettes à toilette et, à table, de nappes, matin et soir, ainsi que de couverts à tous les repas.

Seconde classe : hôtels où l'on change de linge une fois par semaine et où l'on recouvre les taches de la nappe avec de petites serviettes plus ou moins adroitement superposées.

Troisième classe : hôtels où l'on se contente de repasser seulement le linge qui a servi à la toilette sans pour ainsi dire jamais le laver à grande eau et où on laisse à table les nappes se

colorer chaque jour de nouvelles nuances, indéfiniment *usque ad vitam æternam*. De ce nombre sont beaucoup de Fondas espagnoles, presque toutes les possadas, et la plupart des hôtels secondaires de l'Italie. Il m'en souvient!

Nous avons besoin de grand air pour digérer la *comida*. Nous allons prendre le café dans un petit estaminet à gauche de notre auberge. On y joue, non sans talent, du violon, avec accompagnement de piano. De l'autre côté de notre porte cochère, on boit et l'on chante. Les garçons de « la Rafaëla » y sont attablés et se régalent de glaces qu'ils absorbent à l'aide de gaufres roulées en guise de tubes ou de cuillers.

Mon compagnon veut faire une plus longue promenade. Il va se perdre sur les remparts et est mis en joue par une sentinelle. Un officier intervient heureusement en sa faveur. Le voilà revenu sain et sauf à l'hôtel.

Il n'y a pas de clefs aux portes de nos chambres; toutes, il est vrai, sont munies d'énormes verroux; mais ces verroux sont sans gâches, de sorte que nous n'en pouvons faire usage. Qui sait si notre compatriote de « l'Hôtel del Norte » est aussi bien abrité que nous pour passer la nuit? En voyage....., comme en voyage!

VIII

COMMENT ON OUVRE LES YEUX POUR ADMIRER LA NEUVIÈME MERVEILLE DU MONDE.

Il y a toutes sortes de manières de comprendre un voyage.

Quand il s'agit d'une région encore inexplorée, ce qu'on a de mieux à faire, c'est de tâcher, sans préoccupation exclusive, de voir le plus possible, de recueillir bon nombre de renseignements curieux, et de rapporter avec soi une ample collection d'objets, de croquis et de peintures.

Au contraire, lorsqu'on visite des pays bien connus, de deux choses l'une : ou l'on se rend dans un but de recherches tout à fait spéciales, et l'on peut ainsi faire une récolte de documents neufs et utiles, échappés à ses prédécesseurs ! ou l'on se promène en simple touriste, et alors la seule règle qu'on ait à suivre est de se donner peu d'ennui et beaucoup de satisfaction.

Seulement les touristes ne sont pas tous de la même fécule : les uns veulent pouvoir dire à leurs amis qu'ils ont de leurs yeux vu tout ce

qu'on connaît de célèbre ou de réputé tel, tout ce que citent les *Guides* comme particulièrement remarquable dans une ville; les autres ne sont point satisfaits de voir ce que chaque voyageur a vu, et recherchent, de préférence, les localités, les musées, les collections les moins fréquentés, afin d'être à même de faire, à l'occasion, le récit de choses dont on ne soit pas depuis longtemps fatigué et rebattu.

Nous avons voyagé à deux de ces titres. Avant tout, nous cherchions en Espagne des monuments de l'histoire précolombienne de l'Amérique. Puis, lorsque nous ne rencontrions rien dans le cadre de nos études spéciales, ou bien nous faisons quelques observations ethnographiques, ou bien nous nous transformions en vulgaires touristes pour ne pas quitter une ville sans avoir, au moins quelques instants, contemplé ses édifices et ses principales curiosités.

Le touriste par excellence, — le touriste anglais, par exemple, — quand il arrive dans une localité, commence presque toujours par se rendre aux églises et aux musées. La visite des églises est souvent triste, monotone, fastidieuse, insipide; la visite des musées, si l'on n'est pas absolument expert, fournit l'occasion d'admirer de confiance une foule d'objets auxquels on n'entend rien ou peu s'en faut, mais qu'on reconnaît pour des objets d'un grand prix parce qu'ils vous sont présentés comme tels. Dans les

galeries de tableaux, les touristes sont d'ordinaire les acteurs d'une comédie dont ils n'aperçoivent jamais le côté burlesque et ridicule. J'aurai l'occasion de revenir sur ce sujet.

A Burgos, on nous engage tout d'abord à visiter la cathédrale, que l'on y cite comme la neuvième merveille du monde. J'ai demandé, à ce propos, quelles étaient les huit autres merveilles. Nul n'a su me le dire, si ce n'est Camacho, qui s'est évidemment amusé à nos dépens quand il nous a donné l'énumération suivante : 1. Un médecin convaincu ; 2. Un faux savant repentant ; 3. Un historien véridique ; 4. Un philosophe qui se comprenne lui-même ; 5. Un mauvais poète las d'écrire ; 6. Un collectionneur qui a toute sa raison ; 7. Un soldat qui sait pourquoi il tue ; 8. Un candidat qui remplit ses promesses. Camacho ajoutait : « une femme... » (una mujer...). Je l'ai arrêté à temps, lui faisant observer que la neuvième merveille, de l'avis de toute la ville, était la cathédrale de Burgos. Sans cela, je ne sais combien il nous en aurait encore cité, tant il paraissait heureux de satisfaire notre curiosité.

Ignorant si nous verrons jamais les huit premières merveilles du monde, nous avons suivi la foule, pour aller contempler la neuvième. Il est bien certain que peu de monuments gothiques étalent aux regards une pareille magnificence. Ni la métropolitaine de

Strasbourg, avec ses trois assises gigantesques et ses flèches élancées qui atteignent une hauteur que l'Égypte a seule dépassée par ses pyramides; ni la basilique de Milan, dont les innombrables tours et tourelles, représentent une ville de guipure en pierre dessinée sur le velours bleu du ciel; ni la cathédrale de Cologne, dont l'étonnante conception impose à l'esprit d'ineffables sentiments d'admiration mêlés d'un religieux respect; aucune de ces puissantes créations artistiques du moyen âge ne saurait faire oublier la majestueuse splendeur de l'église de Burgos.

Mais ce ne sont pas encore les prodiges de l'ornementation qui causent le plus profond étonnement; c'est la possibilité qu'on ait pu construire, d'une façon solide et durable, sur une côte où soufflent sans cesse des vents impétueux, ces grêles clochetons découpés en spirale, dont les cônes finement taillés semblent se perdre dans l'espace. Une des tours, il est vrai, fut renversée par un violent ouragan et dut être reconstruite en 1567; celle qui la remplace, et qui est sans contredit une des beautés de la cathédrale de Burgos, a résisté depuis lors à toutes les inclémences des éléments déchainés. Cette tour forme, à l'intérieur, une voûte ornée des plus délicieuses sculptures.

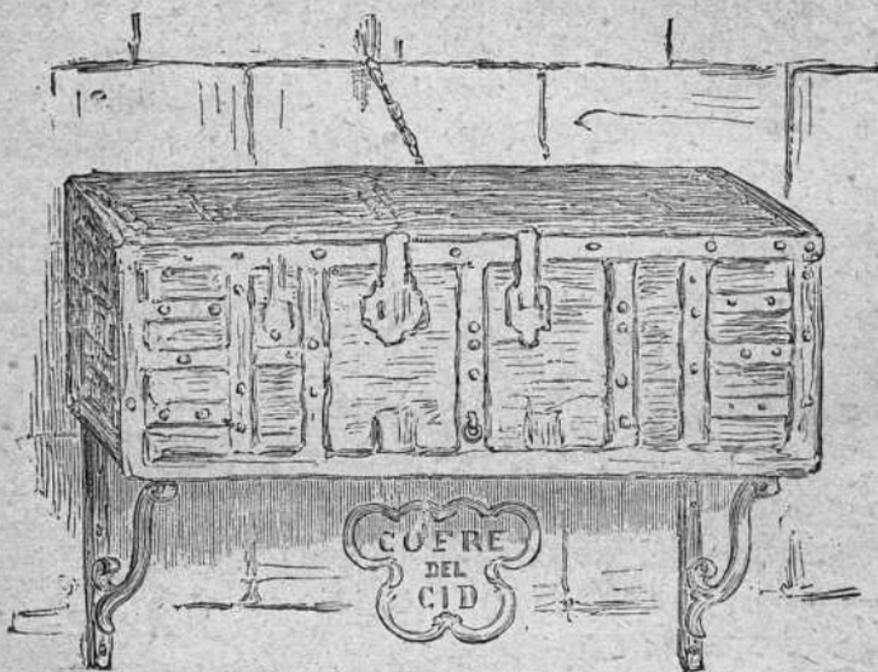
On prétend que Charles-Quint, en la voyant, ne put s'empêcher de s'écrier : « C'est un bijou

qu'il faudrait enfermer dans un écrin ». Le roi Philippe II disait que « c'était plutôt l'œuvre des anges que celle des hommes ».

Le touriste qui visite le sanctuaire et les nombreuses chapelles de cet étonnant édifice est ébloui par tant de richesses qu'il lui est bien difficile de conserver le souvenir des splendeurs étalées sous ses yeux. Un pareil monument ne souffre point de description succincte. Chacune de ses parties mériterait toute une monographie. Incapables de l'entreprendre, faute de temps et de connaissances spéciales, nous contemplons d'un œil trop souvent hagard et indolent ce qu'on nous montre. Puis nous suivons la foule, ... la foule qui demande à voir « le coffre du Cid », une méchante caisse vide à laquelle se rattache une légende douteuse.

La tradition populaire rapporte que ce coffre appartient jadis au fameux *seid* Rodrigo Diaz de Bivar, qui naquit, comme on sait, à Burgos, vers l'an 1030. Ce héros des drames de Diamante, de Guilhem de Castro et de Corneille, se serait fait remettre par des Juifs, contre le dépôt d'une boîte où il assurait avoir enfermé des pierreries et des objets d'or massif, mais qui était en réalité bourrée de cailloux entourés de tissus précieux, une somme considérable dont il avait besoin pour entreprendre le siège de Valence. Cette somme fut d'ailleurs rendue aux dépositaires du coffre, lorsque le Cid, vainqueur

des Maures, retourna à Burgos, emportant avec lui un très riche butin.



Le coffre du Cid...

Quand on s'est bien extasié devant cette caisse légendaire; on regarde rapidement, dans la salle du chapitre et dans les sacristies, les magnifiques toiles de Murillo, de Jordan, du Greco, et cette Madeleine à mi-corps, d'un auteur inconnu, que beaucoup d'experts placent au-dessus de la fameuse vierge de Raphaël du Musée de Madrid. Puis on a hâte de sortir pour aller à la *Casa consistoriale* visiter le tombeau du Cid et de Chimène; tant il est vrai que la masse préfère toujours, aux œuvres les plus splendides du génie de l'homme, ces exhibitions souvent

naïves et enfantines d'objets qui nous rappellent les noms gravés dans notre esprit, alors que nous étions encore à l'école.

Le tombeau où Chimène et son glorieux époux reposent séparés par un compartiment couvert de zinc n'a rien de remarquable, pas plus que les salles gothiques par lesquelles on y arrive. Mais qu'importe? Il est si intéressant de voir la case où sont déposées les cendres du campeador et celles de la noble fille du comte Lozano de Gormaz, dont on ne connaît plus d'autre histoire que celle qui germa dans le cerveau du père de la tragédie française!

La ville de Burgos, devenue simple chef-lieu d'intendance, a conservé quelque chose de sa grandeur passée; on sent qu'on y habite une ville qui fut la capitale de la monarchie castillane avant Tolède et Madrid. La forme irrégulière de ses places et la plupart de ses vieilles rues lui donnent un aspect des plus pittoresques. Presque toutes les anciennes maisons ont leur rez-de-chaussée bâti en contre-bas. Certains magasins ont l'air de véritables antres de troglodytes. Nous nous sommes amusés à y voir une réminiscence des âges où les hommes habitaient des cavernes souterraines.

L'après-midi, une berline de louage nous a conduite à la Chartreuse (*Cartuja de Miraflores*), située à une lieue en dehors de la ville. Un moine, vêtu de drap blanc, nous a fait avec beaucoup de courtoisie les honneurs du monas-

tère, où n'habitent plus aujourd'hui que cinq religieux. J'aurais voulu visiter la bibliothèque, mais notre hôte m'a dit qu'elle se trouvait dans un tel désordre, qu'il était impossible d'y introduire des étrangers. En revanche, le bon moine nous a montré les tombes célèbres que renferme ce couvent, commencé sous le règne de Jean II, en 1454, pour y enfouir les restes mortels des rois de Castille, et achevé sous le règne de sa fille, la fameuse Isabelle. La plupart de ces tombes sont d'une magnificence inouïe, et nulle part l'art du statuaire n'a développé plus de talent, de finesse et d'habileté.

On a également appelé notre attention sur le retable de l'autel, qui serait d'ailleurs sans intérêt si l'on ne racontait qu'il a été décoré avec le premier or rapporté d'Amérique. On devise, en effet, qu'en 1496, Christophe Colomb se rendit à Burgos avec ses compagnons de voyage et quelques Indiens qu'il avait fait parer, pour la circonstance, de plumes de couleur, d'anneaux et de bijoux précieux. Il venait présenter au roi de Castille une foule d'objets en or massif, destinés à donner une idée des richesses minières de leur pays. La reine voulut offrir à Dieu ce premier tribut qui lui arrivait du Nouveau-Monde; et, dans ce but, elle ordonna que les lingots apportés par le grand descubridor seraient remis à la Cartuja pour recouvrir le retable de l'autel.

On nous a aussi montré une belle statue

de saint Bruno, en bois, dont l'expression est si naturelle qu'un courtisan de Philippe IV dit un jour au roi en l'admirant : « Il ne lui manque que la parole. »

— Tu te trompes, répartit le monarque ; s'il parlait ce ne serait pas un chartreux.

Le lendemain soir, nous quittions Burgos, à 5 heures 25 minutes, pour Valladolid, où nous arrivions à 9 heures et demie, juste à temps pour prendre un modeste repas et aller nous reposer.

IX

NOUS AVONS L'HONNEUR DE NOUS ASSEoir A LA TABLE
DE DON QUICHOTTE DE LA MANCHE.

De grand matin, nous sommes réveillés par un affreux vacarme de chaudrons et de casseroles. Je me mets en tête que c'est de la sorte qu'à Valladolid on remplace les sonneries de cloches pour appeler les voyageurs à la prière et aux ablutions du matin.

Je saute du lit ; mais c'est à peine si je puis y voir dans ma petite chambre, où la lumière naissante du jour est tamisée par le double vitrage de la fenêtre et des miradores.

Mon compagnon s'est également levé et vient s'enquérir si je connais le motif de ce tapage. Le mieux est de descendre dans la cour pour nous en informer. On nous apprend que c'est la manière de prévenir les voyageurs qui doivent partir à l'ajournée, que le repas du matin les attend. Il est bien de bonne heure pour nous mettre à table ; mais puisque nous avons tant fait que de sortir du lit, nous nous joindrons aux convives de l'hôtel. Ce sera, de la sorte, un peu de temps gagné ; et nous n'en avons pas

à perdre, puisque nous ne devons rester que deux ou trois jours à Valladolid, et encore profiter de notre passage dans cette ville pour faire une excursion à Simancas.

Après avoir déjeuné,..... hélas! nous quittons en hâte notre fonda, et nous allons courir les rues, visiter le petit Musée, la Bibliothèque, que sais-je, la Cathédrale. Ne voyant plus comment employer le reste de la journée, nous montons dans une voiture de place, en disant au cocher de nous conduire où bon lui semblera.

— Voulez-vous aller à la maison de Cervantès, nous demanda notre automédon ?

— Soit, pour la maison de Cervantès, lui répondit mon compagnon. Et, à par main, nous voilà partis.

En quelques minutes, notre calèche nous amène à la « Calle del Rastro », où se trouve la maison qu'habita Cervantès, pendant qu'il faisait imprimer la première édition de son *Don Quichotte*. C'est une grande mesure d'assez pauvre apparence, à deux étages surmontés d'un comble, et couverte en tuiles brunes.

Les fenêtres du premier ont chacune un balcon. Cinq petites portes en volige donnent un débouché sur la rue : celle du milieu, par laquelle entrent les visiteurs, est munie d'un guichet vitré. Au-dessus de cette porte principale et de chaque côté de la fenêtre qui la surmonte, on a peint sur la muraille des scènes

d'aventures du célèbre hidalgo. Un peu plus haut, on lit une inscription portant ces mots : AQUI VIVIO CERVANTES « Ici vécut Cervantès ». La municipalité de Valladolid s'occupe de faire dégager les abords de cette maison historique, et prépare une sorte de place, sur laquelle on a élevé à l'avance une statue au fameux romancier espagnol. La statue a dû être érigée récemment; car, au moment de notre passage, les ouvriers travaillaient encore à la décoration de son piédestal.

On nous fait entrer : une vieille femme paraît établie là pour servir de gardienne. Dans la première pièce, au rez-de-chaussée, on a réuni tant bien que mal tout ce qu'on a pu se procurer de souvenirs relatifs au célèbre écrivain d'Alcala de Hénares, et une foule d'objets qui se rapportent autant à Cervantès qu'au Grand-Turc ou à Martin Luther. Voulant profiter de cette demeure pour lever un impôt sur les touristes, on a pensé qu'il fallait leur montrer beaucoup de choses, afin de fixer le droit d'entrée à plusieurs pesetas. On a donc fabriqué un musée qui remplit non seulement les pièces du rez-de-chaussée, mais encore celles du bel étage. Ce musée y gagnerait certainement s'il était purgé de tout ce qu'on y a accumulé d'étranger à l'auteur du Don Quichotte et à ses écrits. Tel qu'il est, on le visite avec plaisir, car il rappelle l'histoire de la vie et des œuvres du plus vanté, du plus original des anciens auteurs Castellans.

Des portraits anciens et modernes de Cervantès, des médailles à son effigie, quelques rares reliques de ce grand homme, des exemplaires des principales éditions de son chef-d'œuvre, suffisent pour frapper l'imagination du voyageur et le faire rêver.

On nous invite à nous asseoir à table. La figure si caractéristique de Don Quichotte et celle de son écuyer Sancho Pança sont présentes devant nos yeux. Il me semble que le vaillant hidalgo nous adresse la parole :

— Quelle heureuse étoile, dit-il, m'a valu la faveur de recevoir de si nobles et si savants personnages, à moi qui ne suis en somme qu'un esprit inculte, sec, maigre, fantasque, plein de pensées étranges. On a dit que je m'étais tellement desséché le cerveau, que j'en avais perdu la tête. Je n'en crois rien par ma foi, car peu de figures ont autant intéressé le monde que la mienne, et ceux qui rient à mes dépens ont peut-être quelque grosse paille dans l'œil qui les fait terriblement loucher. D'ailleurs j'estime avant tout la politesse, et le rire qui procède d'une cause légère n'est rien moins qu'une messéance. Le but principal de ma vie a été de redresser des torts, en m'exposant sans cesse à de nouveaux dangers. Rien n'est plus recommandable, que vous en semble? J'aime à croire que vous, hommes de clergie, ne voyagez pas pour d'autre motif. C'est, je crois, le but le plus louable de la science; et, sans ce but, la

science pourrait bien ne pas être grand'chose. Je n'ai pas toujours réussi, cela est vrai. Mais l'homme réussit-il donc si souvent, qu'il lui soit permis de jeter la pierre à qui trébuche pour un bon motif? Illustres chevaliers errants de la science, je suis ici pour vous servir.

Mon compagnon, étourdi de tant de politesse, se trouvait passablement encombré ; et moi je cherchais quel compliment je pourrais adresser à notre hôte, lorsqu'il me vint à l'idée que le mieux à faire, pour le mettre à son aise et le faire causer, était de lui dire qu'à plus d'un égard nous étions fort enclins à recevoir ses enseignements, et point du tout à nous estriver avec lui.

— Je m'appelle *Nautus*, dis-je alors, mes ancêtres ayant pris nom de leur métier. Mon compagnon est *Suavis*. Comme l'a deviné Votre Seigneurie, nous voyageons pour redresser les erreurs humaines et justifier la cause rationnelle des choses. C'est folie, nous le savons. Mais cette folie a bien son charme : plus d'un peuple a honoré la folie, et quant à celle-ci, je gage qu'il serait malséant de discorder sur son mérite. Cependant la science tend à nous démontrer aujourd'hui que le hasard est le souverain maître de la nature ; que la nature est inconsciente, et que nous la servons, esclaves absolus de ses lois, sans liberté, sans responsabilité, sans but, parlant sans avenir. La raison de l'univers n'existerait de la sorte que dans notre imagination.

DON QUICHOTTE : Là-dessus, j'aurais beaucoup à dire. Il ne faut pas trop examiner à fond si les choses qui sont dans notre imagination existent ou n'existent pas réellement. La Raison suprême de l'Univers, la Beauté sans tâche, le Bien absolu, je les vois et les contemple en mon fort intérieur comme il convient que soit le principe suprême de l'Univers. Quand même les tâtonnements de la science feraient dire de l'homme que les seules lois fatales de la matière peuvent le faire mouvoir, qu'il sert sans savoir pourquoi, et sans qu'il y ait un pourquoi, la nature aussi esclave que lui-même; je ne trouverai jamais que c'est une vaine préoccupation ou un temps mal usé que celui qu'on emploie à courir le monde, n'en recherchant point les douceurs, mais, au contraire, les amertumes au moyen desquelles les bons arrivent à gagner l'immortalité.

NAUTUS. Il est certain que la science actuelle croit avoir fait de bien belles trouvailles en découvrant, dans ses laboratoires, que l'homme, un affreux singe médiocrement perfectionné après des milliers de siècles, n'est qu'une machine, se mouvant sans le vouloir, et travaillant sans salaire moral, pour n'aboutir à aucune fin. La science est fière de démontrer que la Liberté n'a jamais été qu'un mot dans le cerveau creux de nos pères ignorants, comme la Vertu dans celui de nos arrières grands-pères.

SUAVIS : Je n'ai jamais oublié une parole que j'ai entendu plusieurs fois répéter dans ma jeunesse et qui s'est gravée profondément dans mon esprit : « Tout égal zéro ».

NAUTUS : Dans ce cas-là, je soutiens moi que le monde est habité par deux espèces d'hommes : les *malins*, qui exploitent les autres et ne sont des sots que lorsque leurs fourberies les conduisent sous verrous ; et les *naïfs*, qui forment la substance exploitable, à l'aide de laquelle les premiers ont bien raison de se nourrir.

Quant à la science, qui professe de si belles doctrines, si le progrès consiste pour elle à remplacer les vieilles hypothèses par des hypothèses nouvelles, m'est avis que le mieux, pour les gens honnêtes, serait de répéter ce que dit Amadis de Gaule, dans le chapitre intitulé *Kohéleth* : « Vanités des vanités, tout n'est que vanité ! » Et puis ensuite, de vivre en faisant le bien, d'après son gros bon sens, sans plus s'évertuer jamais à vouloir découvrir l'ordre éternel dans l'éternel désordre.

A ce moment, un petit homme au teint garrance, à l'œil vif et à la mine enjouée, qui s'était posté à la droite du noble hidalgo, m'interrompit :

— Jusqu'à présent j'ai gardé, quoiqu'il m'en ait coûté, le plus discret silence ; mais j'ai tant à dire sur tout cela que les mots dans ma bouche se disputent à qui voudrait sortir le premier. Il me semble donc qu'il est temps que je parle,

d'abord pour régaler la mienne langue, ensuite pour vous assurer que, par ma foi, c'est ici que le plus spirituel dit des bêtises. Si, en vous entendant raisonner de la sorte, je ne perds pas l'esprit, il faut en vérité, que je n'aie rien à perdre. Vos savants qui découvrent de si belles choses, je les tiens pour fous comme tous les fous réunis ; mais ce qui m'étonne le plus, ce n'est pas tant de les voir fous, que de me voir, moi, si sot, si bête, que je ne puisse leur démontrer que les théories qu'ils soutiennent sont tout simplement des sottises. Ils affirment que nous sommes de pures machines : ces machines remuent cependant, et je n'ai jamais vu de machines remuer si rien ne les faisait mouvoir. Vous autres savants, vous avez beaucoup de savoir, beaucoup de puissance, mais vous faites beaucoup de mal. Quand je vous entends divaguer sur notre origine et notre fin, je voudrais vous voir tous enfilés par les ouïes comme des sardines dans une brochette de jonc.

DON QUICHOTTE : Tais-toi, ignorant ! Âne tu es, âne tu seras, et âne tu mourras, quand s'achèvera le cours de ta vie ; car elle atteindra son terme dernier, avant que tu ne sois persuadé que tu n'es qu'une bête. Or ce n'est pas au moment où les savants soutiennent que les hommes n'ont pas d'âme, qu'il convient aux bêtes de prétendre : en avoir une. Je ne dis pas que tu n'as pas raison, au fond ; mais quand il s'agit de science, il ne suffit pas d'avoir du bon

sens. Il faut être diplômé par une faculté quelconque; et, dès lors, on peut débiter des boursades à cœur joie, et réclamer l'admiration de la foule.

Mais vous, seigneur Nautus, vous appartenez cependant à la classe des savants. Comment se fait-il que vous ayez l'air de disputer sur les derniers résultats acquis par la méthode de l'observation et de l'éprouvement?

NAUTUS : Votre Grâce se méprend sur mon compte. Je suis loin de dédaigner la méthode de l'observation et de l'expérience; mais je crois que cette méthode est insuffisante, et qu'il faut se rappeler que le meilleur instrument que nous ayons pour juger des choses, c'est notre conscience. Elle nous trompe moins que nos yeux qui voient parfois fort de travers, et elle est moins fragile que les instruments qui se dérangent plus souvent qu'il ne conviendrait. J'admets comme vrai tout fait bien constaté; mais si l'on tient à me nourrir d'hypothèses, j'aime mieux celles qui me satisfont que de celles qui me soulèvent le cœur. Il en résulte que je me refuse à nier une Raison suprême de l'univers, parce que je ne puis comprendre quoi que ce soit dans l'univers sans cette Raison; et si c'est une hypothèse d'affirmer qu'elle existe, c'est une toute aussi grosse hypothèse d'affirmer qu'elle n'existe pas.

Jusqu'à ce qu'on m'ait prouvé que le monde,

sans destinée préconçue, marche au gré du hasard, je préfère admettre qu'il a une raison d'être, et que la logique est la loi de toutes ses évolutions.

De la sorte, je ne commence pas à fouler aux pieds la morale que respectaient nos pères, avant qu'on m'ait dit ce qu'on comptait mettre à la place, et je me borne à demander aux hommes de vivre en paix et de pratiquer les devoirs de la fraternité.

A ce sujet, je serais bien aise que Votre Grâce daignât me communiquer quelques-unes de ses idées sur la grande question sociale qui n'a cessé d'agiter les hommes depuis qu'ils ont vécu réunis, c'est-à-dire à l'état de horde, de tribu, de peuple ou de nation, et me fit part de son sentiment sur la manière de gouverner les sociétés humaines.

DON QUICHOTTE : Depuis que le monde est monde, on a essayé bien des systèmes de gouvernement, et accompli, — on le dit du moins, — de bien grands progrès. Je ne suis cependant pas tout à fait convaincu que la condition des hommes d'aujourd'hui soit sensiblement meilleure que celle des hommes d'autrefois. Heureux âges, croyez-moi, et siècles heureux, ceux auxquels les Anciens ont donné le nom « d'âge d'Or » ! Non point qu'en ces temps fortunés l'or, si estimé dans notre âge de fer, s'obtint sans aucune fatigue; mais parce que ceux qui vivaient alors ignoraient ces deux mots de *tien*

et de *mien*. En ce saint âge, toutes choses étaient en commun. A personne il n'était indispensable, pour se procurer le soutien ordinaire de son existence, d'accomplir d'autre travail que de lever la main et de l'obtenir des chênes robustes qui libéralement conviaient les hommes à se nourrir de leur fruit doux et savoureux. Les claires fontaines et les rivières courantes leur offraient en grande abondance des eaux délicieuses et cristallines. Dans les fissures des rochers et dans le creux des arbres, les diligentes abeilles formaient leur république, offrant à n'importe quelle main, sans aucun intérêt, la fertile récolte de leur si doux labeur. Les lièges vigoureux se dépouillaient d'eux-mêmes, sans autre artifice que celui de leur courtoisie, des larges et légères écorces avec lesquelles on commençait à couvrir les habitations construites sur de rustiques poteaux, pour rien autre que de se défendre contre les intempéries du ciel. Tout était paix alors, tout amitié, tout concorde. Jusque-là le soc pesant de la courbe charrue ne s'était pas hasardé à ouvrir ni à affliger les pieuses entrailles de notre première mère qui, sans y être contrainte, offrait, sur toute l'étendue de son sein fertile et spacieux, ce qui pouvait rassasier, sustenter et réjouir les enfants qu'elle portait. C'était aussi le temps où elles s'en allaient les naïves jeunes filles, de vallée en vallée et de colline en colline, en tresses ou les cheveux

flottants, sans autre vesture que celle qui était nécessaire pour couvrir honnêtement ce que l'honnêteté veut et a toujours voulu qui soit couvert. Et n'étaient point leurs atours de ceux dont on fait usage aujourd'hui, ces atours que la pourpre de Tyr et la soie tourmentée de tant de façons enrichissent, mais quelques feuilles de vertes bardanes et de lierre entrelacées, avec lesquelles elles allaient aussi parées et aussi bien ornées que vont aujourd'hui nos dames de la Cour avec les rares et exotiques inventions que l'oisive curiosité leur a appris. Adonc se manifestaient leurs sentiments amoureux simplement, ingénûment, de la même façon et de la même manière qu'elles les éprouvaient, sans chercher un artificieux détour de mots pour les faire valoir. Ne s'étaient pas mêlées la fraude, la fourberie ni la malice à la vérité et à la franchise. La justice régnait dans ses propres limites, sans qu'osent la troubler ni l'offenser la faveur et l'intérêt qui à un si haut degré la ternissent aujourd'hui, la troublent et la persécutent. La loi de l'arbitraire n'avait pas encore pénétré dans l'esprit du juge, parce qu'alors il n'y avait personne à juger qui ne fût jugé. Les donzelles et l'honnêteté allaient, comme je l'ai dit, là où il leur plaisait, seules et isolées, sans doutance que l'inconvenante désinvolture et les intentions lascives les méconnaissent, et leur perdition ne provenait que de leur goût et de leur propre volonté.

Depuis ces temps heureux, l'homme a beaucoup progressé. Je l'admets, puisque les savants le disent; mais ce qu'ils ne nous disent pas aussi clairement, c'est si l'homme est devenu meilleur. Ce que je vois de plus sûr, c'est qu'aujourd'hui il doute de tout et croit à tout.

Je voudrais, d'abord, qu'on s'occupât un peu moins de juger les autres, et je dirais volontiers à chacun : « Abaisse les yeux sur ce que tu es, afin de te connaître toi-même : c'est la plus difficile des connaissances qu'on puisse acquérir. L'homme est fils de ses œuvres, et les vertus corrigent le sang. Il est également fils de la femme qui le crée et que, par reconnaissance, il doit créer à son tour. Sans femme, il est comme l'arbre sans feuilles, l'édifice sans fondations, l'ombre sans le corps qui l'a produit. Mais la femme a besoin d'être instruite, dressée, dégrossie. La justice doit être égale pour tous, et le juge doit découvrir la vérité entre les promesses et les présents du riche aussi bien qu'entre les sanglots et les importunités du pauvre.

Les sociétés modernes, à mon avis, sous prétexte qu'elles font de grandes choses pour les collectivités, oublient trop souvent de se préoccuper des individus. Il faudrait, dans ma pensée, que chaque citoyen d'une ville sentit qu'il est quelque chose, et je voudrais que l'État sache toujours exalter le mérite et la valeur de ceux qui ont quelques-unes des qualités de l'in-

telligence. Dans mon pays, dans le vôtre surtout, il semble que chacun conspire pour empêcher un homme de se faire jour dans la masse; et, tant qu'il n'est pas parvenu, c'est à qui sera le plus jaloux de son talent et le plus zélé à le rendre stérile. Il ne faut jamais craindre d'avoir trop de célébrités dans sa patrie. Quand on reconnaît publiquement les mérites, on en augmente la portée; et les charges et fonctions élevées mettent ceux qui en sont investis à même de montrer tout ce qu'ils valent : elles ont pour effet de rectifier le jugement ou de l'engourdir.

A l'époque où la guerre consistait dans des quantités de duels qui permettaient à chacun de lui donner la preuve de sa bravoure, les qualités mâles du cœur pouvaient, là au moins sur les champs de bataille, s'exalter à la grande lumière. Bienheureux les siècles bénis qui ignoraient l'épouvantable furie de ces instruments infernaux de l'artillerie, dont je tiens l'inventeur damné aux enfers pour prix de sa diabolique invention, avec laquelle il advient qu'un bras infâme et lâche enlève la vie à un valeureux chevalier; et que, sans savoir ni d'où, ni comment, au milieu du courage et de l'énergie qui enflamment et animent de vaillantes poitrines, arrive une balle égarée, tirée peut-être par un soldat en fuite, terrifié du bruit qu'a fait le feu au sortir de sa maudite machine, qui tranche et anéantit en un instant les pensées et

la vie d'un héros digne de la conserver pendant de longs siècles ! Aujourd'hui, la gloire n'existe plus pour la profession militaire, qui est devenue un triste métier de mercenaires abrutis.

— Cela est bien vrai, interrompit le gros petit homme, et j'ai gravé en ma cervelle que dans les combats, nous avons maintenant bien autrement besoin de nos pieds que de nos mains.

DON QUICHOTTE : Silence, ami ; quel plaisir as-tu donc à répéter sans cesse de quel pied tu boites ?

Longtemps j'ai condamné ceux qui soutenaient que les lettres l'emportent sur les armes ; mais avec la manière moderne de faire la guerre, je suis bien obligé de modifier mon opinion. Cependant si les lettres continuent à affaiblir, chez l'homme, l'idéal qui est la plus belle de ses prérogatives ; si elles lui ôtent tout sentiment de sa noblesse et de sa dignité ; si elles lui font croire qu'il n'est pas autre chose qu'un rouage insignifiant d'une grande machine déréglée, d'une machine, qui évidemment ne produit rien de bon, puisqu'elle anéantit sans cesse et pour toujours ce qu'elle a produit, faisant de la mort la vie, et de la vie la mort ; si elles arrachent de notre cœur toutes les espérances et toutes les consolations ; si elles nous ravissent jusqu'à la liberté, sans posséder le moindre atome de la certitude, je les juge aussi méprisables que les armes ; car celui qui anéan-

tit la vie de l'âme, n'a rien à reprocher à celui qui détruit la vie du corps.

Le jour commençait à disparaître, et nous ne voulions pas abuser plus longtemps de la courtoisie du célèbre hidalgo de la Manche. Après l'avoir chaleureusement remercié de son gracieux accueil, nous quittâmes la maison du grand conteur espagnol, ravis qu'une réunion de petites reliques ait eu le pouvoir de faire revivre à nos yeux un héros légendaire et de re-graver dans notre esprit quelques-unes des pensées de l'ingénieux Miguel Cervantes de Saavedra.

X

POUR AVOIR VOULU DÉCOUVRIR DE VIEUX MONUMENTS AMÉRICAINS DANS UN VIEUX FORT, NOUS AVONS FAILLI NOUS NOYER DANS UN OCÉAN DE VIEUX PAPIERS.

Il fallait évidemment que nous eussions en tête des idées qui ne sont pas celles de tous les touristes pour retarder encore notre arrivée à Madrid et nous décider à nous rendre, en dehors du parcours de la voie ferrée, au petit village de Simancas. Nous savions qu'il existait, dans ce village, un château où avaient été déposées les archives royales d'Espagne. Ne se trouverait-il pas, par hasard, au milieu des vieux documents conservés dans ce château, quelque manuscrit oublié relatif à l'Amérique anté-colombienne, objet principal de nos recherches au delà des Pyrénées ? En tout cas, notre conscience d'archéologues sera plus tranquille, du moment où nous n'aurons rien négligé pour la réalisation de nos espérances.

Aucun service régulier de locomotion n'est établi entre Valladolid et Simancas. Pas d'autre moyen, pour nous y faire conduire, que de

louer une méchante calèche découverte qu'on met à notre disposition, moyennant la somme de vingt-cinq pesetas.

Nous nous installons tant bien que mal dans notre modeste carrosse, dont nous ne tardons pas à faire abaisser la capote, le temps ayant changé tout à coup pour tourner à la pluie.

Nous ne perdons d'ailleurs pas grand'chose à nous trouver à demi emprisonnés dans notre véhicule. La route est peu pittoresque et n'offre guère d'autre panorama que celui des plaines de la Beauce. Cette route, macadamisée et assez bien entretenue, est plantée de bouleaux.

Peu de temps après avoir quitté Valladolid, on admire un instant le joli cours d'eau de la *Pisuerga*, encadré par de frais bouquets d'arbres; mais bientôt on n'aperçoit plus de chaque côté que de vastes terrains de culture qui, au moment de notre passage, venaient d'être labourés.

Un peu plus loin, on rencontre quelques champs de vignes, dont les pieds, abondamment pourvus de branches, ont été fortement « buttés »; puis enfin une petite oasis de peupliers très élevés.

Simancas, situé à dix kilomètres de Valladolid, est un village bâti sur une colline, auquel on arrive après avoir traversé deux ponts de pierre, dont l'un ne compte pas moins de dix-sept arches. On croit que la fondation de

ce village date de l'époque romaine. Sous le nom de *Septimanca*, il est mentionné, comme station, dans l'itinéraire de Mérida (*Emerita*) à Saragosse (*Cæsaraugusta*). Les Arabes l'appelaient *Bureba*.

Les stations romaines (*mansiones*) étaient séparées les unes des autres par une distance de 30 à 40 kilomètres. Dans l'intervalle, se trouvaient des espèces de maisons de poste (*mutationes*). Il était d'usage d'établir les stations là où se trouvaient des bois sacrés ou des temples; elles étaient environnées de tours d'où l'on donnait les signaux d'alarme, de lieux de refuge, de fontaines, etc. Malgré les recherches des archéologues, on n'est pas parvenu jusqu'à présent à retrouver des vestiges d'une voie romaine dans cette région.

On rattache le nom de « Septimanca » à une légende qu'on raconte dans le pays :

Il y avait autrefois sept jeunes filles d'une rare beauté. Lors de l'invasion des Maures, elles résolurent d'un commun accord de se soustraire à leurs outrages; et, dans ce but, elles se coupèrent chacune la main gauche et se barbouillèrent le visage de leur sang. Ainsi défigurées, elles parurent tellement affreuses aux yeux des vainqueurs qu'ils n'osèrent pas les approcher. La postérité célébra cette résolution héroïque et donna à la localité le nom de *Simancas* qui ne serait autre chose qu'une corruption des mots *Siete manca* « les sept mains gauche ». Dans

la même pensée, on choisit, pour les armoiries de la ville, une tour d'or sur un champ de gueule surmonté d'une étoile avec sept mains.

Le Palais des Archives est un ancien château flanqué de fossés, dans l'intérieur duquel on pénètre par deux ponts de pierre. Ce château était une des plus importantes forteresses de la Castille. D'innombrables crimes y ont été commis : il a été le théâtre de ces drames sanglants qui ont si souvent souillé le règne de Felipe II. C'est là qu'eut lieu la mort occulte du disgracié Florès de Montmorency, gouverneur de Tournay en Flandre et frère du non moins malheureux comte de Horn. En 1575, le duc de Maqueda y fut enseveli dans la prison, où périrent successivement une foule de victimes des caprices royaux.

On peut voir encore la *Cámara del Tormento*, horrible petite habitation enclavée à une assez grande hauteur dans la muraille de la forteresse, et de la toiture de laquelle pendent quelques anneaux de fer, témoins affreux des tourments qu'on faisait subir aux misérables victimes enfermées dans ce lieu d'épreuves et de persécution. Cette étroite demeure était considérée comme l'endroit sûr de l'édifice ; aussi l'a-t-on employée par la suite pour y conserver les titres les plus précieux des archives d'Espagne, tels que les testaments des rois, les capitulations, etc.

Don Francisco Romero de Castilla y Perosso,

secrétaire de l'Archivo de Simancas, a réuni sur son histoire les renseignements les plus circonstanciés et les plus positifs. La première idée de faire servir le château pour y déposer les documents de l'État et de la Couronne remonte, d'après ce savant, au temps de Don Enrique IV. Cette idée, toutefois, ne fut définitivement adoptée que sur la demande du célèbre cardinal Fr. Francisco Jimenez de Cisneros, qui fit une proposition formelle à cet égard au roi Don Fernando-le-Catholique, par lettre en date du 12 avril 1516.

Un grand nombre de documents qu'on y avait déposés furent égarés ou perdus pendant les guerres de « las Comunidades ». Dans l'espoir d'en retrouver quelques-uns, l'empereur D. Carlos V obtint du pape une bulle ordonnant à quiconque rencontrerait des papiers d'intérêt général de les remettre au gouvernement, sous peine d'excommunication pour ceux qui ne se conformeraient pas à cet ordre pontifical. Ce fut d'ailleurs D. Carlos V qui décida définitivement le dépôt des archives royales au château de Simancas. Plus tard, on eut l'idée de transporter l'*Archivo* à Tolède, puis ensuite à Madrid; et, pendant une longue période, un grand désordre régna dans les nombreux papiers qui le composaient.

L'invasion française en Espagne vint donner le dernier coup aux collections de Simancas. Napoléon I^{er} avait rêvé de réunir à Paris les

archives de tous les pays conquis ou incorporés à un titre quelconque à son empire. Ce plan gigantesque, qui devait avoir pour effet de centraliser, dans la capitale de l'empire français, tous les documents historiques, politiques ou administratifs de l'Europe, fut divulgué par un décret signé quelques jours avant la paix de Schœnbrunn, conclue le 10 octobre 1809 entre la France et l'Autriche, et ordonnant la prise de possession des archives de l'empire Germanique qui se trouvaient alors à Vienne. Une commission, présidée par le comte Daru, fut chargée de l'exécution de ce décret et mit la plus grande activité à s'acquitter de la tâche qui lui avait été confiée. Une quantité considérable de dossiers fut transportée à Paris dans 3.139 caisses, moyennant une dépense de plus de 400.000 francs. D'après un état publié le 6 août 1814 par M. Daunou, archiviste-général, les papiers des archives de Vienne, amenés à Paris, ne formaient pas moins de 39.795 liasses.

Même mesure avait été prise à l'égard de l'Italie. Par décret du 17 mai 1809, Napoléon, ayant incorporé les États-Pontificaux à l'empire français, nomma une commission chargée de s'emparer de tous les papiers du Vatican, soit un ensemble de 102.435 liasses. Du Piémont, on fit expédier à Paris 12.049 liasses.

Les archives royales de Simancas eurent le même sort, et un ordre formel de Napoléon prescrivit des mesures rigoureuses pour qu'au-

cune pièce ne fût soustraite à l'enlèvement. Un premier convoi de 60 charettes fut expédié par les soins du général Kellermann, qui annonçait au ministre que si l'on ne se contentait pas de choisir les documents les plus importants, il faudrait plus de 12.000 voitures pour transporter le tout à Paris. On fit cependant encore plusieurs envois successifs : le second par 59, le troisième par 53, et le quatrième par 40 voitures.

Simancas rentra en possession d'une partie de ses archives en 1815. Le 25 février de cette même année, 146 caisses de papiers, du poids de 19.138 kilogrammes, quittèrent Paris pour être réintégrées dans le château des Archives royales d'Espagne, où elles arrivèrent le 27 juin suivant.

La collection paraît avoir été rétablie à peu près dans son état primitif, bien qu'on ait eu à regretter la perte de plusieurs dossiers importants. Le souvenir de la restitution a été consacré par une inscription placée dans la salle XI de l'édifice.

Elle est conçue en ces termes :

VETUSTISSIMI. CODICES REGII. PATRONATUS.
 HIC. A. CAROLI. V. TEMPORIBUS. CUSTODITI.
 GALLORUM. IRRUPTIONE. LUTETIAM.
 DEPORTATI. FUERE. ANNO. MDCCCXI.
 FERDINANDUS. VII. PATERNA. SOLLICITUDINE.
 RESTITUIT. ANNO. MDCCCXVI.

Depuis cette époque, un grand travail de clas-

sement des archives royales d'Espagne a été accompli par le personnel de l'Archivo de Simancas ; les liasses ont été placées avec soin entre des ais et déposées sur des rayons établis dans les nombreuses salles de la forteresse. D'assez bons catalogues, quoique très incomplets, ont été entrepris, et une sorte de musée a été organisé pour l'exposition des pièces les plus intéressantes.

Parmi ces pièces, on remarque une magnifique lettre arabe écrite en caractères d'or par Muley Cidan au duc de Medina Sidonia, en 1614. Quant aux documents relatifs à l'Amérique, à peu près tous extraits des archives des Indes, ils sont actuellement conservés à Séville. Nous n'avons donc trouvé qu'un bien petit nombre de papiers de nature à répondre à notre attente. Le malheur n'est pas grand : nous irons en Andalousie.

XI

DON FISTO SOUTIENT MORDICUS QUE, DU MOMENT OU NOUS PARLONS PHILOSOPHIE, IL A DROIT A UNE PLACE DANS NOTRE COMPARTIMENT.

Il est neuf heures vingt-cinq minutes du soir : nous avons pris, à la gare, nos billets pour Madrid ; et, moyennant deux réaux par personne, on nous a donné en plus des *des billetes de anden*, à l'aide desquels on peut pénétrer jusque sur le quai et monter en wagon aussitôt l'arrivée du train. Les voyageurs qui n'ont pas acquitté cet impôt subissent le désagrément de rester enfermés dans les salles d'attente jusqu'à ce que les autres aient choisi les meilleures places et s'y soient installés tout à leur aise.

Après deux heures de retard, -- en Espagne, c'est un retard insignifiant et dont personne ne songe à se plaindre, le sifflet de la locomotive se fait entendre. Nous découvrons un compartiment vide ; et, grâce au procédé dont j'ai parlé, et qui nous a déjà réussi plusieurs fois, nous parvenons à rester seuls jusqu'au moment du départ.

Il est encore bien bonne heure pour nous endormir. — A propos, si nous parlions un peu philosophie ? ce ne serait peut-être pas un moyen fort sûr de nous égayer, mais cela nous fournirait, en tous cas, une manière de décapiter le temps. Allons ! vogue.... la philosophie !

Nous avons à peine pris cette résolution et pénétré à tâtons dans le Saint des Saints, que nous sommes surpris par les plus incroyables événements.

Deux fusées !

Trois fusées !

La première est rouge, la seconde l'est aussi ; la troisième est de toutes couleurs.

Clairons en tête, fifres sur le flanc droit, l'orchestre de Richard Wagner sur le flanc gauche, avance jusqu'au carreau de la fenêtre près de laquelle je suis assis, un essaim de gros pucerons noirs.

A la fenêtre en face, autre genre de mise en scène. Des animaux hideux, contrefaits, fantastiques, montés sur le marche-pied du compartiment, cherchent à grimper jusqu'au haut de la portière. L'un d'eux, une espèce de hibou à l'arrière-corps de chimpanzé, porte un bâton au bout duquel sont suspendus à des lacets de soie écru des cerveaux fraîchement retirés de leur cavité osseuse et un écriteau avec cette légende : « Vivisection des hommes, proto-sulfure d'hellébore ». Une chauve-souris

gigantesque vient à tire-d'aile, traînant, attachées à ses pattes, deux longues lunettes et une trousse de scalpels, de bistouris et de tenailles incisives. Un orang-outan, chargé d'une hotte pleine de creusets, de ballons, de cornues et d'éprouvettes, semble lui disputer le passage. Des hannetons bourdonnent à ses côtés, et des crapauds coassent sur son épaule.

Un bruit de plus en plus strident ne tarde pas à couvrir celui de la locomotive. La lune est momentanément cachée. Tout au dehors est sombre. Impossible de distinguer ce qui se passe à quelque distance. L'inférieure mascarade s'est probablement cramponnée à la main courante de nos wagons, car elle ne cesse de nous poursuivre, malgré la marche rapide du convoi.

— Qu'est-ce que tout cela signifie ? Qu'en pensez-vous, mon cher Suavis ?

Enfin, la lune, mal voilée sous un léger nuage, laisse s'échapper une maigre lueur phosphorescente. Rapprochés de la fenêtre, nos regards plongent tant bien que mal dans l'espace. Aux animaux fantastiques qui poursuivent notre voiture, succède une quantité d'autres animaux fantastiques qui, sans appui, sans soutien, suspendus sans doute dans l'air ambiant, forment au loin une double haie. Leurs yeux immobiles sont enflammés. On dirait une interminable avenue décorée de lampions, un soir d'orgie nationale.

Mais bientôt notre attention est détournée par le bruit des mouchérons qui se massent, en quatre corps, sur le devant de notre fenêtre de droite. Nous nous rapprochons du was-ist-das : ils entonnent le *Tannhauser*, mélangé de symphonies chinoises, avec force accompagnement de gongs, de crécelles, de mirlitons, de castagnettes et de pétards.

Tout à coup s'ouvre la portière de gauche, et un petit personnage tortu, bossu, prognathe, sûranné, décharné, haut tout au plus de trois coudées, coiffé d'un sombrero orné de plumes vertes, la casaque rouge écarlate, le pantalon collant, une espadille au ceinturon, chaussé de bottes à la Montijo, nous demande s'il n'y a pas une place libre pour lui dans notre compartiment.

— On n'entre pas dans les voitures quand le train est en marche; c'est contraire au règlement, lui répondis-je. Veuillez nous laisser tranquilles et aller où bon vous semblera.

— Pardonnez, señores; ce que je vous demande comme une faveur est tout simplement un droit. Je me nomme *Méphisto* et me surnomme *Félès*. Du moment où l'on parle philosophie quelque part, il est évident que l'on m'appelle. On m'appelle, et me voilà!

Vous disiez, ce me semble, au moment où je suis entré dans ce compartiment, une foule de choses qui me paraissent un peu contradictoires, et vous avez l'air d'être convaincus l'un et

l'autre que vous procédez suivant les us et coutumes de la bonne science doctorale. Si vous voulez bien assentir à être courtois à mon égard, vous conviendrez bientôt que mon arrivée s'applique comme de cire à la situation, car il ne me faudra pas longtemps pour vous mettre d'accord ; et cela me sera d'autant plus facile qu'en somme, tous les deux, señores, vous avez raison. N'en soyez pas trop fiers pour cela, car il ne faut jamais oublier qu'ici-bas on ne voit les choses que par le petit bout, et comme il n'y a pas de demi-vérités, quand on voit une partie d'une vérité, c'est absolument comme si l'on ne voyait rien du tout. Cela est clair, limpide, sinon comme de l'eau de roche, au moins comme l'encre avec laquelle vous éternisez tant de non sens, tant de truandies, de billevesées et d'outrecuidances.

Or, vous disiez, vous, qu'il n'y a de vérités positives que les vérités démontrées par le raisonnement, comme le sont les vérités des mathématiques ; et vous, vous disiez que les vérités des mathématiques n'existent que dans l'imagination et, par conséquent, n'ont rien de réel. Il est certain que lorsqu'il y a un arbre, et puis encore un arbre, les arbres existent réellement, mais le nombre « deux » que vous leur assignez n'est qu'une abstraction, c'est-à-dire rien du tout, dans votre cerveau où je défie le plus habile des vivisecteurs de me la montrer au bout de son scalpel. Et comme il n'y a de vérités

scientifiques que celles qu'on peut prouver par l'expérience et l'observation, il en résulte que votre chiffre « deux », comme toutes vos formules mathématiques, ne sont rien moins que des fantaisies. En présence de l'infini qui embrouille vos idées, vos affirmations ne supportent pas un moment l'examen. Vous soutenez que le tout est plus grand que sa partie. Mais je vais vous démontrer le contraire, en bel et bon langage algébrique. Étant donné, par exemple, que le nombre infini des étoiles est représenté par x , les moitiés et les quarts d'étoiles, étant également infinis, seront de même représentés par x ; d'où vous aurez ces deux équations :

$$x = \frac{x}{2} = \frac{x}{4}, \text{ c'est-à-dire l'entier égale la moitié,}$$

« la moitié égale le quart.

Croyez-moi, renoncez au vieux système démodé de la raison pure, et contentez-vous d'étudier les faits positifs qui tombent sous vos sens ou se manifestent grâce à vos appareils d'expérimentation. La matière, vous ne pouvez en douter, existe, puisque vous la rencontrez à chaque pas, puisqu'elle crève vos yeux quand elle y tombe, puisque vous la saisissez à deux mains. Quant à l'esprit, vous ne l'avez jamais trouvé sur votre route, vous ne vous ne l'avez jamais vu, vous ne l'avez jamais touché du doigt.

La matière, qui a évidemment existé de toute éternité, s'est développée par ses propres lois.

Le hasard a seul créé la variété qui règne dans la création. Des accidents ont produit les espèces comme les individus; d'autres accidents détruisent ou détruiront les uns et les autres.

Je comprends bien qu'il vous déplaîse, vous señor, de penser que, dans l'univers, rien n'est durable et rien n'aboutit à un but durable. Vous rêvez une Raison, en dehors de l'univers, qui en soit la règle et le moteur, parce qu'il vous semble que, sans cette raison, vous êtes un peu moins que pas grand'chose. Il est regrettable, je l'avoue, que cette Raison n'existe pas; mais le fait est malheureusement très certain, et la science de l'expérience et de l'observation vous le démontre chaque jour d'une manière plus incontestable. Vous n'êtes qu'un grain de sable sur la terre; et la terre, qui n'est elle-même qu'un grain de sable dans l'univers, doit comme vous périr et disparaître. Ne riez pas, señor Nautus; mon argumentation algébrique de tout à l'heure vous fait penser, je le vois bien, que vous êtes nécessairement aussi grand que la terre! c'est-à-dire grand comme un grain de sable. Si vous riez, je vais perdre le fil de mon laeet. Je disais donc que la terre, condamnée à devenir dans l'espace, comme l'est déjà la lune, une masse inerte et sans vie, ne saurait avoir d'autre destinée que d'exister sans but, pour périr sans raison. L'homme serait bien ambitieux de prétendre à un sort meilleur; et la science a grand mérite de reconnaître aujour-

d'hui qu'il n'est ici qu'un instrument inconscient de l'aveugle tohu-bohu, un instrument sans logique, sans liberté et sans avenir.

L'idée de liberté, sur laquelle vous étiez en train de deviser au moment de ma venue, n'est rien autre qu'une aberration de cerveaux malades. Vous dépendez sans cesse de tout; et lors même qu'indifférents aux choses de ce monde, vous vous laissez aller au gré du vent, vous dépendez encore de la brise. Vos raisonnements eux-mêmes, vos raisonnements les plus abstraits, résultent de l'état dans lequel a été prédisposé votre esprit par ceux qui vous ont inculqué des idées, par ceux qui ont laissé dans votre encéphale la trace du fer rouge de leurs spéculations empruntées. Vous croyez avoir des idées à vous, mais vos idées, vous les tenez d'autrui, des hommes que vous fréquentez, de ceux qui vous ont éduqué; et ceux-là même les ont empruntées à leurs prédécesseurs, à leurs aïeux, que sais-je ?

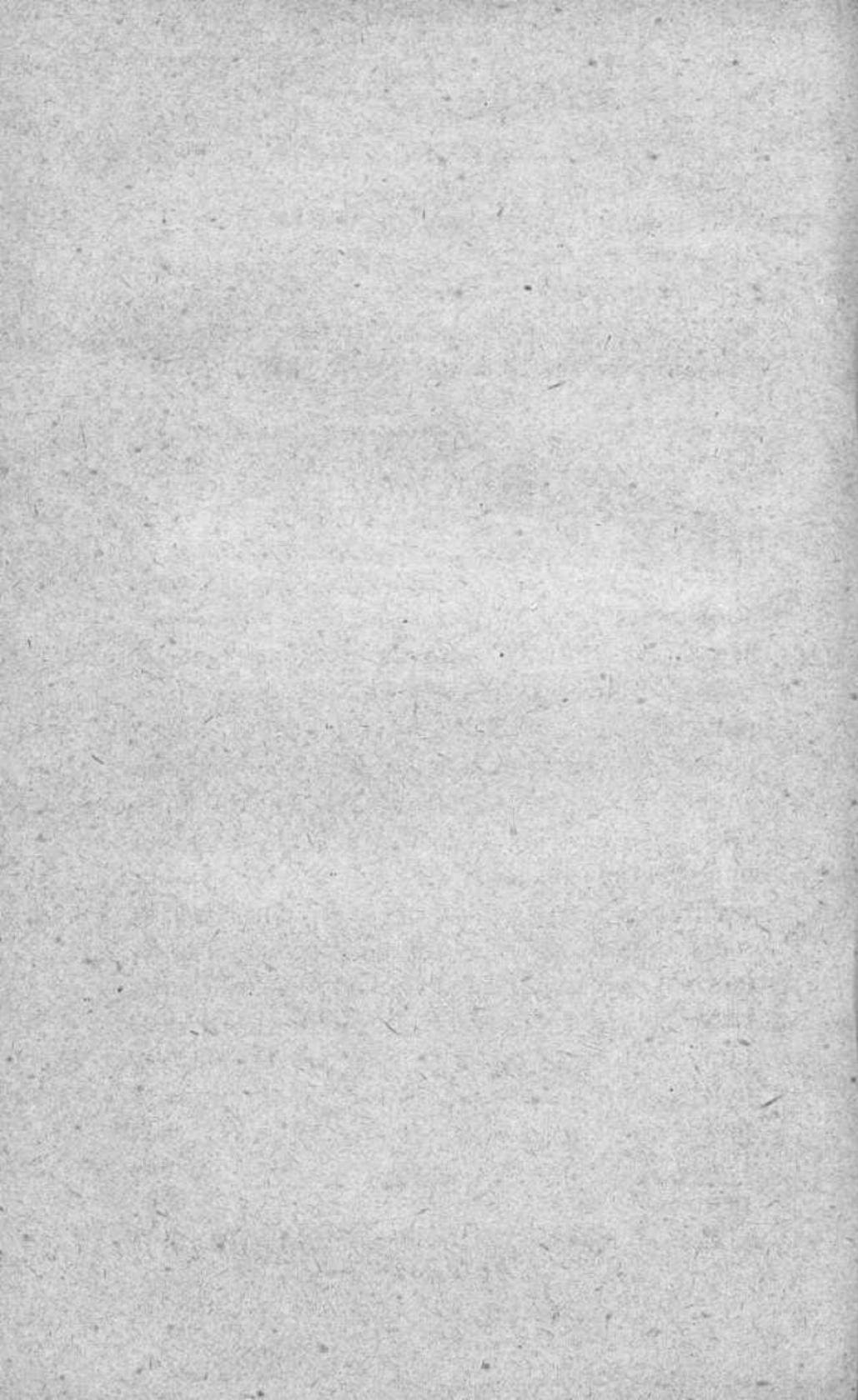
— Ah ! pardonnez, M. Méphisto, lui dis-je alors un peu brusquement : ici je vous arrête. Si je tiens mes idées de quelqu'un, ce quelqu'un les tient d'un autre, et ainsi de suite. En prolongeant indéfiniment la série de ces emprunts, il me semble que je dois arriver bon gré mal gré à un prêteur ? Ce prêteur, comme l'appellez-vous, je vous prie ?

Je ne sais si cette parole offensa profondément notre intrus ; mais, sans que nous ne sa-

chions par où ni comment, avant de m'avoir répondu, il avait quitté la voiture, où sa place était devenue vide.

Nous regardons aussitôt à nos fenêtres : pas le moindre avorton de mouche. Les nuages avaient disparu, la lune resplendissait argentine sur le velours bleu sombre du ciel de Castille qu'émaillaient d'innombrables étoiles aux reflets de diamant; l'air était calme et pur.

Un instant après, la voix sonore du conducteur nous annonçait que nous étions arrivés à la station de Medina del Campo. Nous descendons quelques minutes, le buffet établi à cette gare nous permettant de nous remettre un peu des singulières émotions que nous avait causées la visite fort inattendue du señor Don Méphistophélès.



XII

COMMENT, APRÈS AVOIR CONTEMPLÉ LA LUNE TOUTE LA NUIT, ON FINIT PAR SE TROUVER, AU POINT DU JOUR, A LA PORTE DU SOLEIL.

De notre mieux approvendés pour passer doucement le reste de la nuit, nous rentrons dans notre compartiment, d'où nous ne sortirons plus de si que nous avenissions à la métropole des Espanois. Nous faisons quelques préparatifs pour nous endormir, mais cela ne nous amonte à rien. La ressouvenance de ce qui nous est arrivé au sortir de Valladolid ne cesse de nous troubler le cerveau. Le mieux, puisque la nuit est belle, c'est d'ouvrir notre fenêtre et de nous distraire en esgardant les endroits dans la voisineté de la longue ligne de fer qu'il nous reste encore à parcourir. Nous verrons certainement assez mal ce qui se présentera sur notre route ; mais rien de tel que l'obscurité pour cuider qu'on voit des merveilles ; et, sans l'obscurité, sur tout ce parcours, nous n'aurions peut-être rien vu du tout.

Par le clair de lune, la réauté de Léon, la

Vielle et la Nouvelle-Castille nous paraissent des pays tout bleus. Medina del Campo, que nous croyons apercevoir, fut pendant longtemps une des cités les plus commerçantes de l'Europe et l'un des principaux marchés de céréales. On prétend que c'est là que parurent les premières lettres de change. Nous aurions bien voulu distinguer la fameuse colonne à laquelle on attachait, comme castoiment, les marchands qui faillissaient à la fin de la foire aux engagements qu'ils avaient contractés dans le commencement. Cette colonne se nommait *Banca rota* « banque en déroute », et c'est de là, dit-on, qu'est venue le mot « banqueroute ».

De Gomez-Narro et d'Ataquinès, nous n'apercevons que les vastes plaines dénudées, et, dans le lointain, des hauteurs qui doivent être les sommets du Guadarama. En revanche, à la vue des petits mamelons qui dominent le village d'Ataquinès, il nous revient à la mémoire ce petit couplet que composa, dans ce village, peu d'années avant de dévier, l'infortuné poète andalous Don Rodrigo de Suterros :

Dos besos hay en mi vida
 Que no se apartan de mi :
 El ultimo de mi madre,
 Y el primero que te di.

Il y a, dans ma vie, deux baisers
 Que je n'oublierai jamais :
 Le dernier, celui de ma mère,
 Le premier, que je t'ai donné.

Azevalo, où nous passons ensuite, ville cé-

lèbre au xiv^e siècle, est située à environ une demi-lieue de la gare. On nous arrête cinq minutes pour la contempler. Les habitants passent pour très malins et très économes. Comment douter, quand on apprend qu'ils ont établi leur cimetièrre au milieu des ruines d'une vaste cour battillée : « La vieille forteresse, ont-ils dit, est encore bonne pour garder les morts ; inutile de la démolir, nous aurons une nécropole à bon marché. »

La route s'élève de plus en plus : à Médina del Campo, nous étions à 700 mètres au moins au-dessus du niveau de la mer ; il nous faudra monter jusqu'à La Cañada, à une altitude de plus de 1,560 mètres, c'est-à-dire au point le plus haut qu'ait encore atteint une voie ferrée, pour franchir les hauteurs du Guadarrama. Pendant longtemps, les trains s'arrêtaient à San Chidrian, la dernière station après Arevalo ; et là, on prenait une diligence qui, en quelques heures, faisait franchir la montagne et conduisait à Villalba, où l'on pouvait remonter en wagon pour aller ensuite directement jusqu'à Madrid.

Le sol devient de plus en plus aride, de plus en plus dénudé. C'est à peine si on aperçoit, de loin en loin, quelques chênes-verts, chétifs et rabougris. Cela n'empêche pas les villageois de Velayos d'être contents de leur sort :

Ces villageois sont gens heureux,
Car le pois chiche (*garbanzo*) se vend chez eux.

Il paraît, en effet, qu'à Velayos, où l'on

compte moins de mille habitants, le commerce des pois chiches atteint parfois des proportions considérables.

Puis bientôt un spectacle fantastique au clair de lune vient distraire le voyageur de la monotonie du parcours. D'immenses blocs de grès, détachés de la montagne, sont répandus çà et là dans la plaine, qu'ils semblent peupler de personnages et d'animaux gigantesques. Ces énormes blocs erratiques revêtent, en effet, les formes les plus diverses et les plus singulières. L'un d'eux représente, dit-on, un célèbre toréador de Madrid plongeant son espada dans le corps de sa victime aux longues cornes ! Un autre rappelle un roi de Castille assis sur son lit de justice. Il en est beaucoup qui ont l'air d'énormes lions couchés, de tigres passant ou d'animaux antédiluviens. Enfin, autour de ces êtres de pierre, rôdent en foule de vrais loups vivants qui font toutes les nuits le service des nombreuses bergeries des environs.

Avila, la dernière station importante où nous devons nous arrêter avant d'arriver à Madrid, est une vieille place forte, entourée de murailles, jadis flanquée de quatre-vingts tours, et dans laquelle on pénétrait par neuf portes. Ces murailles sont au nombre des plus appréciées de toutes celles que possédait l'Espagne au moyen-âge. Construite sous la direction des architectes Casandro et Florian de Pituenga, elles furent achevées en l'an 1099. Les maisons, en granit

presque noir, donnent aux rues un aspect lugubre. C'est sur le parvis d'une des églises d'Avila, l'église de San-Pedro, qu'eut lieu le premier auto-da-fé du tribunal de la Sainte Inquisition. On raconte qu'en 1491, un juif de Quintanar proposa à quelques-uns de ses coreligionnaires de se débarrasser du terrible tribunal, au moyen d'un sortilège consistant dans la composition d'un breuvage où entrerait une hostie consacrée et le cœur d'un jeune enfant. Nos bons juifs s'emparèrent donc d'un petit être de quatre ans qu'ils mirent à mort et achetèrent une hostie à un sacristain de Zamora. Dénoncés à temps au tribunal de l'Inquisition, ils furent condamnés au bûcher. Quant à l'hostie, on la plaça sur un tabernacle, où elle n'a pas cessé depuis lors d'être offerte à l'adoration publique.

Dans une autre église, celle de San-Juan, on montre au touriste une lettre autographe de sainte Thérèse, qui y reçut le sacrement du baptême. Dans un des couvents de la localité, on a conservé d'autres reliques de la célèbre ascète : un de ses doigts, ses sandales de corde fabriquées avec du chanvre ou du sparte, son rosaire et sa crosse d'abbesse.

Il nous faut bon gré mal gré renoncer à esgarder à la fenêtre, car nous traversons à chaque instant de nouveaux tunnels. Peu après avoir quitté Avila, celui que nous avons parcouru mesure plus de mille mètres de longueur,

et l'on n'en compte pas moins de seize entre cette ville et l'Escorial, sur une étendue d'environ soixante-dix kilomètres. Entre deux de ces tunnels se trouve Las Navas, où les paysans viennent nous offrir du lait de brebis.

Enfin nous apercevons le dôme de l'Escorial, ce singulier édifice qu'on peut aussi bien appeler temple, palais, monastère ou nécropole. On sait que Felipe II, lorsqu'il assiégeait Saint-Quentin, se croyant obligé de canonner l'église consacrée à saint Laurent, fit vœu d'édifier dans son pays une autre église plus belle en l'honneur de ce saint; et que, pour mieux rappeler l'exécution de sa promesse, il voulut que le temple qu'il fit bâtir eût la forme d'un gril renversé, en commémoration du supplice dont fut victime le trésorier du pape Sixte II.

Nous passons ensuite à Torrelodones, petite localité, où avant l'ouverture de la voie ferrée, on arrêtait poliment les diligences pour dévaliser les voyageurs. La réputation de cette petite localité a été transmise aux âges futurs, par ce dicton populaire : « A Torrelodones, sur vingt habitants, on compte quarante voleurs ».

La plaine aride continue, continue toujours.

La locomotive a redoublé de vitesse. Le chauffeur veut-il rattraper le temps perdu et arriver un peu moins en retard ? ou bien la compagnie du Nord a-t-elle l'amabilité de réduire ainsi pour les voyageurs la pénible im-

pression que cause l'interminable désert que nous parcourons? Peu importe : nous approchons de la capitale la plus élevée de l'Europe (environ 600 mètres au-dessus du niveau de la mer); nous sommes à la gare de Madrid.

Nos nombreux colis remplissent tout entier un omnibus où nous avons peine à trouver une petite place pour nous-mêmes. L'omnibus nous conduit par la Porte de San-Vicente à la Porte du Soleil, où il n'y a pas de porte. Nous descendons à l'hôtel de la Paix qu'on nous a indiqué comme l'un des meilleurs de la résidence royale. Il est huit heures du matin : dans un instant nous ferons une rapide reconnaissance de la ville et nous nous rendrons au Musée Archéologique.

XIII

OU ET COMMENT NOUS DRESSONS NOTRE TENTE POUR UN SÉJOUR DE PLUSIEURS SEMAINES.

Il y a des villes où le mieux, pour le voyageur, est d'arriver à une heure avancée. L'aspect général de Londres, par exemple, quand on traverse pour la première fois la grande ville la nuit, a quelque chose d'immense qui fait rêver. Lorsque les ombres ont disparu, tout se métamorphose, s'amointrit. En effaçant la première impression, tout se dépoétise, tout devient mesquin comme le trafic qui règne en maître absolu sur les deux rives de la Tamise.

A Paris, l'étranger doit faire son entrée un peu plus tôt, entre le crépuscule et la mi-nuit, au moment où la population se presse sur le long parcours des boulevards illuminés par les innombrables becs de gaz de la voie publique et par le brillant éclairage des boutiques.

Tout au contraire, à Madrid, il faut mettre pied à terre au point du jour, surtout si, transporté directement de la gare du Nord au centre de la capitale, on descend à la Porte du Soleil. La Porte du Soleil, — ou la Puerta del Sol,

comme on dit en castillan, — n'a pas, que je sache, de rivale en Europe. Ce n'est pas une porte comme l'indique son nom; c'est à peine une place, mais c'est l'endroit où bat le cœur de l'Espagne, c'est l'endroit où se trouve le véritable forum de Madrid.

Le véritable forum d'une cité n'est pas toujours une place : c'est une rue, c'est un boulevard, c'est une avenue, c'est un carrefour, c'est un jardin, c'est un endroit quelconque, pourvu que cet endroit soit le foyer de la ville, son centre d'activité, le rendez-vous spontané des citoyens dans les circonstances solennelles ou palpitantes de la vie publique. Les grandes métropoles ont parfois des foyers multiples; mais il est bien rare qu'il ne s'en trouve pas un qui soit particulièrement affectionné de la population. A Paris, c'était jadis le Palais-Royal; aujourd'hui, c'est le boulevard des Italiens; à Londres, c'est le Trafalgar-Square ou le Regent-Circus; à Bruxelles, le boulevard Anspach; à Amsterdam, le Dam; à Berlin, Sous les Tilleuls; à Vienne, le Graben; à Pétersbourg, la perspective Newski; à Bucarest, la Place du Théâtre; à Rome, le Corso; à Madrid, la Puerta del Sol.

Si j'étais l'architecte choisi pour tracer le plan d'un forum, je trouverais probablement dans mes souvenirs de voyage bien des sujets d'études, bien des motifs de méditation. Et je jugerais d'autant plus utile d'étudier et de mé-

diter le problème, qu'il me semble que la disposition d'un forum peut avoir l'influence la plus favorable ou la plus pernicieuse sur le développement moral et matériel des habitants d'une ville.

Rien de comparable, je le reconnais, à notre place de la Concorde et à l'avenue des Champs-Élysées, qui en est le principal débouché. Mais les grandes dimensions de cette avenue, dimensions qui en font surtout la beauté, ne leur permettent guère de conserver, le soir, l'aspect animé qu'elles offrent pendant le jour. Les cafés chantants et leurs brillantes illuminations ne suffisent pas la nuit pour dissiper l'obscurité qui environne le tableau et le montre presque sans vie.

Il en est de même à Londres du Trafalgar-Square, qui devient froid et insipide dès que le jour a cessé. On n'a point cherché, comme sur la place de la Concorde, à tout tracer au cordeau, à tout soumettre aux règles d'une formule géométrique. Loin de là : le sol lui-même n'est pas de niveau sur toute son étendue et il faut gravir de nombreuses marches d'escalier pour passer d'un bout à l'autre. Les Anglais ont-ils vu là une question de pittoresque? Je l'ignore. Toujours est-il que des escaliers sur un forum rendent la circulation difficile et fatigante pour les promeneurs. Le résultat, en somme, est assez peu satisfaisant.

Le boulevard Central de Bruxelles, qu'on a

débaptisé pour l'appeler boulevard Anspach, est une large voie assez réussie, bien quelle semble avorter misérablement à une de ses extrémités où l'on serait tenté de dire qu'elle devient une impasse.

Le Dam, ou forum d'Amsterdam, avec son tracé triangulaire et ses édifices de tous les styles, grec, ogival et renaissance, qui semblent hurler de désespoir de se rencontrer côte à côte, est loin d'être à mes yeux un modèle du genre.

L'Unter den Linden de Berlin est une charmante avenue d'arbres plantés entre deux larges rues qui conduisent de la place de l'Opéra à la porte de Brandbourg. C'étaient là que les désœuvrés allaient, il y a peu d'années encore, passer la soirée en se donnant le plaisir solitaire d'engloutir les gâteaux et les bonbons que leur offraient à assez bon marché les établissements appelés *Delicatessenhandlungen* « marchands de délicatesses ».

Depuis quelque temps, on a établi, pour faire concurrence à ces dépôts de gourmandises, des cafés dans le genre de ceux de Paris. Ces cafés contribuent à donner à la grande artère une certaine animation; mais la promenade qui en occupe le milieu et qu'isolent deux allées pratiquées pour les cavaliers sur toute sa longueur, assombrit trop la voie pour qu'on puisse la comparer à nos boulevards.

Le Graben de Vienne n'est ni une place, ni

un boulevard : c'est le tronçon d'une grande rue dont le principal mérite est d'être sans cesse encombré de promeneurs et de véhicules. Impossible de passer d'un côté à l'autre, sans risquer de se faire écraser par les voitures qui cherchent péniblement à se frayer un passage. C'est un travail de voirie qui n'a pas été achevé.

La Newskago Prospect de Saint-Pétersbourg est une grande chaussée rectiligne, froide comme tout ce qui entoure le Palais d'Hiver et les bords de la Néva. Il faut qu'un étranger soit intrépide comme un membre du club Alpin pour se décider à la parcourir dans toute son étendue. Il semble qu'à l'extrémité opposée au château du Tzar, il ne doit y avoir rien que des steppes ou des solitudes sibériennes. En route pour le bout, les Russes s'agenouillent un moment devant Notre-Dame de Kazan et font une prière, comme s'ils se rendaient dans l'autre monde.

La Place du Théâtre, à Bucarest, est le centre d'activité de la cité ; mais cette place ne répond plus à l'importance qu'a prise Bucarest, depuis que la Roumanie est devenue un royaume. Le patriotisme des Romains d'Orient leur fera certainement bientôt créer un forum plus en rapport avec la grandeur de leurs destinées.

L'Italie ne manque pas de places remarquables à bien des égards. La plus originale est peut-être la Piazza della Signoria, de Florence, qu'on a comparée assez heureusement à un

musée de statuaire en plein vent. La place de Saint-Pierre de Rome est une merveille d'architecture, mais ce n'est pas un forum ; c'est la cour d'honneur de la basilique pontificale et du Palais du Vatican. Les autres places de la ville éternelle, si nombreuses et si remarquables au point de vue de l'art, ne répondent pas davantage à l'idéal du forum des nations modernes : et c'est encore la voie étroite du Corso qui est, à Rome, le centre de la vie et de l'activité dans la vieille capitale de l'empire des Césars.

Laissant de côté les grandes places d'une foule d'autres villes, la Puerta del Sol de Madrid est, en définitive celle qui me satisfait le plus. Grâce à sa forme irrégulière et allongée, à ses dimensions peu considérables, puisqu'elle ne mesure guère que 200 mètres de longueur, sur 50 mètres de largeur, aucun endroit n'est désert, aucun point ne cesse d'être fréquenté aussi bien le matin que le soir. La circulation y est toujours commode, agréable, dans tous les sens. Dès le point du jour, elle est inondée de lumière ; et lorsque la nuit arrive, l'électricité des farolas à trois branches s'associe au brillant luminaire des boutiques pour faire oublier l'astre radieux qui s'est un moment éclipsé. Deux magnifiques bassins à gerbes d'eau continues y donnent une agréable fraîcheur, et, sans obstruer un espace nécessaire à la circulation, ils fournissent sur leur pourtour un asile suffisant pour se garantir des tramways et des

voitures qui débouchent de tous côtés sur cette artère principale de la grande cité castillane. D'autres petits refuges ont été établis çà et là pour rendre facile et sans péril la traversée de la place dans les différentes directions.

Sur les larges trottoirs qui environnent la Puerta del Sol de trois côtés, on a construit de petits kiosques lumineux pour la vente des journaux, des almanachs et des caricatures. A chaque pas, au milieu des innombrables groupes de flâneurs, circulent les marchandes d'allumettes de cire au fosforos, de cure-dents de bois, de jouets d'enfants ou de billets de la Loterie Nationale. On y rencontre d'ordinaire peu de femmes, et celles qu'on aperçoit de loin en loin appartiennent toutes aux classes inférieures de la société. Les grandes dames ne sortent guère qu'en voiture, dans lesquelles elles parcourent rapidement, vers la fin de la journée, les vertes avenues du Prado.

Un seul édifice public, l'ancien hôtel des Postes ou Correos, aujourd'hui le Ministère de la Gobernacion, a été élevé à l'exposition du nord. C'est un grand bâtiment, construit partie en briques, partie en pierre de taille, et qui fait angle avec la rue de las Carretas. A cet angle s'élève un mât, en haut duquel flotte le pavillon à bandes horizontales rouges et jaunes. Le monument n'a qu'un étage au-dessus d'un entresol assez bas. La porte d'entrée est établie sous un balcon d'honneur que couronne

un fronton triangulaire orné des armoiries royales d'Espagne supportées par des trophées. Au-dessus, se trouve un petit belvédère à horloge, dont les trois cloches de différentes dimensions annoncent, en carillonnant, les heures, les demi-heures et les quarts d'heure. Aux jours de fête, balcons et croisées sont tendus de draperies les unes en velours cramoisi à crêpines d'or, les autres en soie bigarée aux couleurs espagnoles.

Partout ailleurs, sur la Puerta del Sol, ce sont de riches hôtels pour les voyageurs ou de grandes et belles maisons d'au moins cinq étages ; au rez-de-chaussée on a installé des magasins luxueux. Un vaste estaminet, le *Cafe Suizo*, s'étend sur toute la partie inférieure d'un bâtiment qui donne d'un côté sur la rue d'Alcala et de l'autre sur celle de San Geronimo.

Par sa position à peu près centrale dans Madrid, la Porte du Soleil est, non seulement un lieu de rendez-vous pour toute la population oisive de la capitale, mais c'est encore l'endroit où les étrangers sont à peu près sûrs de se rencontrer. Il n'y avait pas deux heures que nous avions quitté la gare du chemin de fer, et déjà nous avions pu serrer la main à une douzaine d'amis ou de compatriotes qui venaient sur cette place comme attirés par un foyer magnétique.

Notre hôtel, la *Fonda de la Paz*, situé sur le

côté sud est certainement aussi bien tenu et aussi confortable que n'importe quel autre grand hôtel de l'Europe. On nous a donné, au second étage, de jolies chambres meublées coquettement, avec fenêtres sur la place. Sans sortir de chez nous, nous pourrions étudier la vie madrilène dans une foule de ses manifestations les plus intéressantes.

Le matin, on nous offre à choisir du thé, du café ou du chocolat. Le chocolat, malgré son excellente qualité à Madrid, n'y est plus en honneur comme il y a cent ans. Transporté du Nouveau-Monde en Espagne, dès le commencement du xvii^e siècle, il fut de suite très apprécié par les femmes d'abord, par les moines ensuite. Les belles castillanes le trouvaient tellement de leur goût qu'elles en prenaient plusieurs fois par jour; on dit même qu'elles s'en faisaient apporter à l'église.

Nous déjeunons et nous dinons à la table d'hôte. La nourriture est excellente, mais elle n'a aucun caractère local, ce qui nous tourmente un peu : si elle en avait beaucoup, il est probable que cela nous tourmenterait davantage. A l'exception des *langostins*, sorte de grosses crevettes d'un goût exquis que nous regrettons de ne pas retrouver à Paris, d'un mélange de viandes fortement assaisonnées qu'on appelle *olla podrida* « pot pourri », et du pastèque à chair blanche ou rose qui reparait invariablement à la fin de chaque repas, la cuisine ne dif-

fière en rien de celle des bons restaurants français. Les vins, eux-mêmes, ne sont généralement pas ceux que nous devons nous attendre à boire au-delà des Pyrénées, et le garçon nous offre imperturbablement une bouteille de vin de Bordeaux!

Contrairement à tous les usages du pays, un avis placardé dans la salle à manger, invite les convives, « par égard pour les dames *étrangères* », à ne pas fumer la cigarette pendant le repas. Aussi ne rencontre-t-on presque jamais un véritable Espagnol à cette table d'hôte peu patriotique.

En somme, tout est bon, mais fort cher ; et lorsqu'on reçoit sa première note calculée en réales, on subit une assez désagréable surprise dont on ne revient que lorsqu'on s'est aperçu qu'il ne s'agit pas de francs ou de *pesetas*, mais seulement d'une monnaie de compte dont chacune ne vaut en définitive que 34 *maravédís*, c'est-à-dire un peu plus de vingt centimes. Nous ne tardons pas à nous habituer à cette manière de compter, mais nous devenons moins aisément experts pour distinguer les pièces fausses qui circulent en quantité prodigieuse dans toute l'étendue des états de Leurs Majestés Catholiques. On ne reçoit pas la moindre pièce d'argent dans une boutique avant de l'avoir fait résonner plusieurs fois sur le comptoir, et le marchand ambulancier lui-même a bien soin de n'en accepter aucune avant de l'avoir

fait rebondir sur l'asphalte ou sur le pavé.

Nous voilà donc très agréablement établis à Madrid, et nous ne sommes pas fâchés d'être tombés sur un bon hôtel, car il est fort probable que notre séjour dans cette ville se prolongera beaucoup plus longtemps que partout ailleurs.

XIV

COMMENT LES GENS DE CLERGIE ONT GRAND MÉTIER DE CANTONNER DANS LES MUSÉES POUR PASSER SOUEFMENT LA VIE.

Nous sommes à Madrid bien plus pour travailler que pour nous divertir en honorables touristes. Nous verrons les rues, les monuments, les promenades, les curiosités de toutes sortes..., quand nous n'aurons rien de mieux à faire. Avant tout, il faut nous mettre à la recherche des documents relatifs à l'archéologie du Nouveau-Monde, pour lesquels nous avons escaladé les Pyrénées.

L'Amérique retrouvée (*de novo reperta*) par Christophe Colomb, pour me servir de l'expression même de cet illustre navigateur, présente, antérieurement au xvi^e siècle, trois centres de civilisation intéressants à connaître : le Mexique, la région Isthmique et le Pérou. Cela ne veut pas dire que, dans une antiquité plus ou moins reculée, il n'y a pas eu ailleurs, de l'autre côté de l'Atlantique, des nations assez ingénieuses pour mériter la sollicitude du monde savant. Bien loin de là. Dans la zone occupée de nos

jours par les États-Unis, florissait jadis le peuple encore énigmatique des *Mound-Builders* « Constructeurs de Tertres », qui pourrait bien avoir joué un rôle considérable dans les vieilles annales de la civilisation indienne. Seulement l'histoire de ce peuple n'existe guère jusqu'à présent qu'à l'état d'hypothèse, et les principales investigations de la science se tournent naturellement du côté où les matériaux d'étude sont plus sûrs, plus nombreux et, en apparence au moins, plus importants.

Jusque dans ces derniers temps, on avait cru que le Nouveau-Monde, avant l'arrivée des Européens, n'avait pas connu cet art merveilleux de l'*écriture*, sans la possession duquel il n'y a point, pour les peuples, de progrès durable et continu. Alexandre de Humboldt, un des plus éminents américanistes de notre siècle professait lui-même cette doctrine négative. On admettait assez généralement que les populations indiennes de l'Amérique n'étaient jamais sorties de la barbarie et que leur rôle était à peu de chose près insignifiant dans l'histoire : une moitié du monde aurait ainsi vécu des milliers de siècles dans un état voisin de la sauvagerie, tandis que presque partout, dans l'autre moitié, on aurait su lire et écrire depuis des temps extrêmement reculés. On considérait, en outre, l'écriture comme ayant été inventée dans un seul foyer, d'où elle aurait ensuite rayonné sur toutes les contrées de notre hémisphère. Comme consé-

quence forcée, on trouvait là un nouvel argument pour soutenir la supériorité *originnaire* de certaines races, et l'infériorité *permanente* de certaines autres.

Les travaux récents de l'américanisme ont démontré l'inexactitude de cette théorie et prouvé que non-seulement l'écriture existait au Nouveau-Monde avant le siècle mémorable de Ferdinand et d'Isabelle, mais que certaines populations transatlantiques, celles du Yucatan, par exemple, avaient sculpté sur la pierre et sur le bois des textes écrits, et même possédé de véritables livres de bibliothèque. Malheureusement les anciens missionnaires espagnols, poussés par le fanatisme religieux, ont anéanti presque tous ces livres. Diégo de Landa, second évêque de Mérida, au Yucatan, raconte, en effet, que les Indiens possédaient un grand nombre de manuscrits ; « mais comme il n'y en avait aucun qui ne fut imbu des superstitions et des faussetés du diable », il les fit tous brûler, ce qui leur causa une affliction qu'ils ressentirent profondément.

Ces actes de foi criminelle (*auto de fe*), qui dérobaient aux Indiens d'innombrables documents précieux pour les entasser en monceaux sur la place publique, où des mains ignorantes venaient les anéantir par le feu, eurent pour résultat de faire disparaître, à peu près tout entière, une littérature qui devait être considérable, si l'on en croit les données des vieux

Espagnols, et qui représentait, en tout cas, le travail intellectuel de la moitié de notre globe pendant de longues successions de siècles. On chercherait vainement dans l'histoire un pareil acte de vandalisme, consommé avec un si déplorable succès. La destruction des anciens livres chinois, au III^e siècle avant notre ère, sous le règne du terrible despote Tsin-chi Hoang-ti, fut loin d'entraîner de pareils désastres. La perte de la Bibliothèque d'Alexandrie, dont une légende douteuse attribue la destruction, en 641, à un ordre du second khalife Omar I^{er}, ne saurait elle-même être comparée aux hautes œuvres exécutées par les apôtres du Saint-Évangile dans le Nouveau-Monde.

On se décide difficilement à croire que, malgré le zèle stupide de Diégo de Landa et de ses complices, les Indiens ne soient pas parvenus à soustraire quelques-uns de ces manuscrits pour lesquels ils professaient un religieux respect ; et, depuis bien des années, les savants s'efforcent de découvrir la trace de ceux qui auraient pu échapper à l'incendie. Lors de l'expédition française au Mexique, en 1864, Napoléon III ordonna que des recherches minutieuses fussent entreprises, à l'effet d'obtenir *à n'importe quel prix* ce qu'on pourrait trouver de monuments originaux de la littérature yucatéque. Les ordres formels de l'empereur, aussi bien que les recherches des savants, n'aboutirent à aucun résultat ; et les gouvernements du

Mexique et des Etats-Unis eux-mêmes, malgré les moyens avantageux dont ils disposent, ne parviennent pas à obtenir, pour leurs grands dépôts publics, le moindre spécimen de cette littérature antique de leur patrie d'adoption.

L'Europe seule a l'honneur de posséder quelques-uns de ces manuscrits, dont la rareté l'emporte sur tout ce que les grandes bibliothèques des deux mondes peuvent avoir de plus précieux et de plus extraordinaire.

Jusqu'à présent, on ne connaissait que trois documents originaux de ce genre, les uns et les autres écrits sur un tissu recouvert des deux côtés d'une légère couche de chaux à l'effet de permettre le tracé des caractères, et disposés en forme de paravent.

Le plus beau et le plus étendu appartient à la Bibliothèque Royale de Dresde : on y trouve, outre le texte, de nombreuses figures dessinées et peintes avec soin. Reproduit, en 1843, par la lithographie, dans les *Antiquities of Mexico* de Lord Kingsborough, il a été tout récemment l'objet d'un admirable fac-similé héliographique publié par les soins de l'éminent D^r Förstemann.

Le second est conservé à la Bibliothèque Nationale de Paris, où l'on ignore pendant longtemps sa valeur et sa provenance. Désigné sous le nom de *Codex Mexicanus* n^o 2, et plus tard sous celui de *Codex Peresianus*, il a été photographié à quelques exemplaires et publié

de la sorte par ordre de M. Victor Duruy, alors ministre de l'Instruction publique.

Le troisième fait partie de la collection particulière de M. de Tro y Ortolano, à Madrid ; il a été reproduit en fac-similé chromolithographique à l'Imprimerie Nationale de Paris sous le titre de *Codex Troano*, par les soins de M. Léonce Angrand, ancien consul de France au Pérou.

Là se bornait, jusqu'à présent, toute la bibliographie yucatèque. Un passage écrit par l'abbé Brasseur de Bourbourg, dans l'étude qu'il joignit à l'édition du manuscrit de M. de Tro, éveilla mon attention. Ce passage est ainsi conçu : « L'exposition de quelques-unes des épreuves du *Manuscrit Troano*, au Champ de Mars, en 1867, a ouvert les yeux aux Espagnols sur la valeur des trésors oubliés depuis la conquête dans la poussière de leurs bibliothèques : un quatrième document de ce genre s'est produit et des photographies (deux pages) ont été envoyées à Paris. Depuis lors j'ai appris que, sur la nouvelle de la reproduction du premier, plusieurs autres (?) venaient d'apparaître à la lumière : il y a donc lieu d'espérer que la publication de ce monument antique de l'épigraphie américaine contribuera à tirer de l'obscurité la plupart de ceux qui gisent encore enfouis dans les cabinets privés ou publics d'Espagne. »

Il n'en fallait pas davantage pour nous dé-

cider à entreprendre un voyage au delà des Pyrénées. D'après mes renseignements, le quatrième manuscrit, auquel faisait allusion l'abbé Brasseur, proposé successivement à plusieurs bibliothèques publiques de l'Europe, entre autres à la Bibliothèque Nationale de Paris, avait fini par être vendu au gouvernement espagnol et déposé au Musée Archéologique de Madrid. Ce fut donc par la visite de ce musée que commencèrent nos investigations dans la noble capitale de la Vieille-Castille.

Le *Museo Arqueológico* a été créé par un décret de la reine Doña Isabel II, qui décidait en même temps la formation de musées d'antiquités provinciales dans chaque capitale de province ou pueblo de quelque importance. Il occupe plusieurs bâtiments d'un étage situés au milieu de vastes jardins; son entrée donne dans la *calle de Embajadores*. Un de ces bâtiments, renferme un petit ensemble de monuments de l'antiquité, égyptiens, phéniciens, grecs, romains, et une suite curieuse de productions du moyen âge, ainsi que de belles séries de médailles.

Sous un vaste hangar séparé du reste du Musée, on a établi une collection ethnographique peu considérable, il est vrai, mais assez importante par la valeur d'un certain nombre d'objets qui en font partie. C'est là qu'est conservé le fameux manuscrit maya, appelé *Codex Cortesianus*, parce qu'on suppose qu'il

a appartenu jadis à Fernand Cortez. Ce manuscrit, composé de quarante-deux feuillets, a été encadré dans un châssis, entre deux glaces, de façon qu'on puisse l'examiner au recto et au verso. D'autres antiquités américaines ont été également déposées dans cette galerie, notamment des *katouns* ou pierres hiéroglyphiques yucatèques, des sculptures indiennes, des outils d'obsidienne, etc.

En l'absence du directeur nominal du Musée Archéologique, le poète dramatique Don Antonio Garcia Gulierres, le conservateur effectif Don Juan de Dios de la Rada y Delgado, après nous avoir fait visiter en détail toutes les salles, voulut bien mettre à notre disposition, de la façon la plus gracieuse, le fameux *Codex Cortesianus* et les autres objets yucatèques confiés à ses soins.

M. le professeur de la Rada est un des archéologues les plus actifs et les plus distingués de l'Espagne. Il a rapporté de ses voyages une foule de curiosités qui ont enrichi surtout la section orientale du Musée Archéologique. On lui doit, en outre, d'importantes publications rédigées avec le plus grand soin et ornées de belles figures.

Le soir même de notre arrivée à Madrid, l'*Academia Real de la Historia*, dont j'ai l'honneur de faire partie, tenait sa séance hebdomadaire. M. de la Rada m'invite à y assister, ainsi que M. Oppert qui revenait de Lisbonne.

Bien qu'un peu fatigué, je me décide à m'y rendre. Sur l'invitation du président, M. Oppert fait une communication sur l'ambre chez les Anciens, et moi je traite pendant trois quarts d'heure de l'interprétation de l'ancienne écriture hiéroglyphique de l'Amérique Centrale.

Dès le lendemain, nous entreprenions au « Museo Arqueologico » la reproduction photographique du *Codex Cortesianus* et des autres antiquités mayas sur lesquelles M. de la Rada avait eu l'amabilité d'appeler notre attention. L'accomplissement de ce travail nous obligea à nous rendre à peu près tous les jours au Musée pendant plus de deux semaines. De temps à autre, notre travail était interrompu par l'arrivée de savants espagnols ou étrangers qui venaient s'entretenir avec nous du sujet spécial de nos études. C'est ainsi que nous avons eu un jour la surprise de nous rencontrer avec notre ami, M. Henry Schliemann, au moment où nous nous disposions à photographier quelques sculptures yucatèques. L'infatigable explorateur des ruines de Troie a bien voulu poser, avec M. de la Rada, à côté des monuments dont nous tenions à conserver le souvenir.

Quant à nos soirées, elles étaient employées le plus souvent à faire des visites aux principaux savants de Madrid. La première, nous la devions au vénérable doyen de l'érudition castillane, à Don Vicente Vasquez Queipo, délégué général de l'Alliance Scientifique d'Espagne.

L'Alliance Scientifique, fondée en 1877, est une association internationale des hommes de science (sciences, littérature et beaux-arts), dont le but est de faciliter les relations des savants disséminés sur toutes les contrées du globe; de leur assurer dans leurs voyages, aide et protection pour la poursuite de leurs recherches et de leurs études; de leur fournir le moyen, aussitôt leur arrivée dans une ville, d'entrer en relation immédiate avec les personnes notables qui y résident, et de leur procurer les renseignements qui peuvent leur être utiles pour l'accès des bibliothèques et des musées publics ou particuliers; de provoquer ou d'encourager la fondation de sociétés destinées à entreprendre des investigations nouvelles; de provoquer ou de faciliter la création de bibliothèques et de musées spéciaux, principalement dans les localités éloignées des grands centres; de provoquer ou d'organiser des cours et conférences pour l'enseignement des branches d'études non encore représentées dans l'enseignement public; de faciliter les échanges internationaux de livres et d'objets d'étude et de faire des distributions gratuites de ces objets; d'aider les savants de sa publicité; de seconder enfin, par tous les moyens en son pouvoir, les entreprises les plus utiles au progrès de la science et de la civilisation.

A cet effet, l'Alliance Scientifique établit, dans les différents pays, des *Délégués*, sortes

de consuls scientifiques, chargés de coopérer à l'œuvre confraternelle qu'elle s'est donnée la mission d'accomplir.

Un homme d'étude entreprend-il un voyage en vue de poursuivre ses recherches dans des bibliothèques et des musées étrangers, et de communiquer ses idées, ses projets, aux savants qui s'adonnent au même ordre d'investigations : il arrive dans une des villes où il s'est proposé de s'arrêter, descend au premier hôtel venu, et, lorsque la nuit arrive, se rend à un café pour se distraire de son isolement. Avant son départ, il s'est procuré quelques noms de personnes distinguées de la localité et se préoccupe du moyen de découvrir leur domicile. Le maître d'hôtel n'a jamais entendu parler de la plupart d'entre eux, et c'est à grand'peine si le lendemain, il obtient de vagues renseignements en entrant dans la boutique d'un libraire : M. X... a quitté la ville depuis bien des années; quant à M. Y..., il habite, croit-on, une villa aux environs, mais on ne sait pas bien où est cette villa. Notre voyageur se rend alors au musée, à la bibliothèque; mais pour entrer au musée, il faut obtenir une carte, et la bibliothèque est fermée pour un mois. Huit jours se passent en courses inutiles, en temps perdu dans les estaminets. Le visiteur a fini par obtenir l'accès du musée, mais ce qui l'intéresse n'est pas exposé dans les vitrines, et d'ailleurs il ne sait pas au juste ce que la collection locale renferme d'objets de

nature à l'intéresser. Le garçon de salle, qu'il ne connaît pas, lui donne les plus vagues indications; le conservateur seul pourrait lui en dire davantage, mais ne sachant comment se faire présenter au conservateur, il renonce à ses projets, d'autant plus que le temps limité pour son séjour dans la ville en question est écoulé et qu'il a hâte de se rendre dans une autre ville où les circonstances seront peut-être moins contraaires à ses espérances.

A sa seconde étape, mêmes retards, même perte de temps, même insuccès. Notre voyageur continue sa tournée et revient chez lui sans avoir eu, le plus souvent, d'autre résultat que de s'être promené dans beaucoup de rues, et d'avoir visité, moyennant finances, les monuments qui sont offerts journellement à la curiosité des plus vulgaires touristes.

L'homme d'étude en question fait-il, au contraire, partie de la grande association internationale de l'Alliance Scientifique: avant son départ, il s'est muni d'une lettre de recommandation, appelée *Diplôme circulaire*, qu'à son arrivée à chacune de ses stations il va tout d'abord présenter au *Délégué* de la localité. Celui-ci aura été averti par l'agent de l'Alliance de l'arrivée du voyageur et du but de son voyage. Aussitôt, le *Délégué* l'accueillera comme un ami, lui fournira tous les renseignements qu'il pourra désirer sur la localité, lui désignera les savants qui s'y occupent du sujet

même de ses recherches, lui remettra pour eux des lettres d'introduction et lui facilitera l'accès des musées et des bibliothèques, parfois même lorsque ces établissements seront momentanément fermés au public. Si l'importance des travaux du voyageur le rend désirable, le Délégué réunira chez lui les principaux érudits du pays et les lui présentera. Tous ses instants seront utilement employés ; il ne quittera la ville qu'après avoir atteint et souvent dépassé le but de son voyage. Partout où il ira, le même accueil lui sera assuré, et le Délégué de sa première station lui rendra ses prochaines visites encore plus fructueuses, par de nouvelles recommandations à ses collègues des localités voisines.

Dans de précédents voyages, à Saint-Petersbourg, à Helsingfors, à Luxembourg, à Florence, à Stockholm, nous avons eu, mon compagnon ou moi, l'occasion de reconnaître par nous-mêmes l'utilité de l'Alliance Scientifique. A Madrid, l'accueil affectueux de l'éminent représentant de cette association internationale, Don Vicente Vasquez Queipo, nous a prouvé une fois de plus qu'elle répondait à un besoin réel des travailleurs qui voyagent pour élargir et féconder le champ de leurs investigations scientifiques.

XV

EST JUSTIFIÉ LE PROVERBE SUIVANT LEQUEL IL VAUT
MIEUX PASSER SON TEMPS A ADAMAGIER QUE DE LE
PASSER A NE RIEN FAIRE DU TOUT.

Que faire de notre premier dimanche ? Le Musée est fermé, et nous n'avons pas eu l'occasion de nous enquérir s'il y avait à Madrid quelque chose d'intéressant à visiter un jour de fête. De grandes affiches annoncent la vingt-et-unième *corrida* à la *plazade Toros*, et depuis le lever du soleil, on n'entend parler de toutes parts que de la brillante représentation qui doit avoir lieu cette après-midi. Les billets d'entrée font prime ; on se les arrache dans notre hôtel. Tant mieux : nous trouverons peut-être là un argument pour ne pas nous laisser entraîner à suivre le torrent, et nous irons nous reposer et rêver du côté du pont de Tolède.

L'Esprit malin, se jouant de mes répugnances, partagées d'ailleurs par mon acointe, vint mettre entre ses mains deux billets payés forts cher pour des places à l'ombre, à la *sombra*, c'est-à-dire pour les places les plus recherchées, les Espagnols goûtant peu, en pareille occasion,

l'avantage d'avoir le soleil de leur côté. Les billets une fois pris, nous nous disons qu'il est peut-être singulier de parcourir l'Espagne, sans savoir autrement que par ouï-dire ce que c'est qu'une course de taureaux ; et, nous laissant aller à je ne sais quel ramollissement cérébral, nous nous décidons à nous rendre à l'arène.

Je n'ai point le goût de raconter ici les péripéties d'un spectacle si souvent décrit jusque dans ses moindres détails. Il me tarde, au contraire, d'en finir avec un chapitre que ma plume semble se refuser à écrire.

Les courses de taureaux, ces ignobles et honteuses exhibitions de la noble nation espagnole, ne peuvent avoir qu'une influence détestable sur le caractère d'un peuple. La religion fait fort bien de rendre moralement responsables des accidents qui peuvent se produire ceux qui, par leur présence, encouragent les acrobates à se livrer aux exercices les plus périlleux. Quiconque provoque ou facilite l'accomplissement d'un acte que la conscience réproouve, est complice de cet acte. C'est une mauvaise raison de dire qu'il faut que saltimbanques et toréadorès vivent de leur métier. Si leur métier est mauvais, coupable, dégradant, qu'ils en choisissent un autre. A-t-on donc trop de bras pour l'agriculture, cette source intarissable de la richesse des nations, et la terre est-elle trop pauvre, trop in-

grate, pour ne pas accorder un salaire à qui travaille à la féconder ? L'Espagne ferait bien mieux de défricher ses steppes, d'ouvrir des routes, de reboiser le versant de ses montagnes, que de se livrer périodiquement à la joie sauvage et démoralisatrice de voir éventrer des roncins et martyriser des taureaux.

L'Espagnol n'est pas tellement privé du sens moral qu'il ne sente combien ces jeux intants le ravalent et le dégradent, en l'abaissant au niveau des Malays qui ne comptent en ce monde que lorsqu'ils font batailler des coqs. Il comprend certainement tout le côté hideux de ces grossiers plaisirs, et il éprouve le besoin de se donner le change à lui-même. Il cultive, sans doute, la doctrine qu'il est avec le Ciel des accommodements, et il sait comment on peut arriver à se tromper, dans son for intérieur, sur le crime de lèse-idéal. L'homme a trouvé plus d'un moyen ingénieux d'échapper au remords. De même que jadis, en certains pays, les criminels, s'ils étaient nobles, avaient le privilège d'avoir la tête tranchée, tandis qu'un autre supplice, celui de la potence, était réservé aux vilains ; de même, le remords est réservé aux âmes sensibles, dont le cœur palpite sous l'impression de la conscience et du remords. Les défauts du langage fournissent à l'homme le moyen de se tromper lui-même. Tel serait honteux de mentir, s'il ne pouvait qualifier ses mensonges de finesse d'esprit ; tel autre ne se serait jamais

décidé à voler son prochain, s'il n'avait pu se mettre en tête qu'il lui avait fait adroitement un escamotage ; tel autre, enfin, n'a osé commettre un assassinat que parce qu'on dit que le meurtre d'autrui couvre de gloire sur les champs de bataille.

Ne voit-on pas les Sociétés protectrices des animaux encourager l'hippophagie, sous prétexte que livrer le cheval au boucher, c'est lui épargner des souffrances, alors que, vieilli au dur et pénible service de son maître, le travail de l'animal docile et fidèle ne peut rapporter autant que le débit de sa viande, de sa peau et de ses os ? J'ai toujours trouvé ce raisonnement détestable ; et je crois que la répugnance de l'être sensible à voir augmenter le nombre des espèces sacrifiées à l'appétit du seul bimané nécrophage, honore plutôt qu'elle n'abaisse l'être penseur et conscient.

Les Espagnols, pour se faire pardonner les courses de taureaux, sentent bien qu'il ne leur suffit pas de dire, comme ils le font pour n'avoir pas à s'expliquer sur certaines bizarreries de leurs manières de vivre : « cosas de España » (*affaires de l'Espagne*), c'est-à-dire affaires qui ne regardent pas les étrangers. Ils éprouvent le besoin de donner des raisons ; les chevaux sacrifiés dans les cirques sont des bêtes usées, réformées, glandées, morveuses, rogneuses, farcineuses, déjà numérotées pour être dépouillées, cisillées, tenillées, épaultrées,

exentérées, découpées, débezillées, déhinguan-dées par l'équarrisseur. S'il n'y avait pas de corridas, le mieux serait de les employer à quelque usage du genre de la pêche aux annélides suceurs: introduit dans l'étang, le roncin y demeure jusqu'à ce que son corps soit entièrement lardé de sangsues ; on le fait sortir de l'eau pour détacher la récolte suspendue à ses chairs sanguinolantes, et on l'y reconduit pour remplir le même office, jusqu'à ce qu'enfin, complètement épuisé et mourant, on le retire de la mare une dernière fois pour l'abattre, le dépecer et employer ses reliefs en guise d'engrais.

C'est donc par bon cœur que l'Espagnol conduit ses vieux chevaux à la *plaza de Toros*, pour les faire éventrer. Le cheval destiné à la boucherie, est tué en un instant par le toucheur expérimenté, si tant est que celui-ci n'ait pas à refaire sa cigarette pendant le cours de l'opération. Le cheval désentraillé dans les arènes castillanes et qui obéit au picador et galope sur son ordre, lors même que ses intestins à moitié sortis de son corps jonchent déjà le sable, meurt lentement, les yeux bandés, sentant seulement les souffrances qu'une foule enivrée de carnage se fait un plaisir immonde de lui voir endurer. Si, privé de ses entrailles et abandonné par son sang qui s'échappe de toutes parts, le malheureux animal tombe sans plus pouvoir se relever, le bâton du *chulo* lui défend

de mourir trop vite pour la satisfaction de la noble assistance. Quand il ne donne plus signe de vie apparente seulement, des valets d'écurie viennent lui administrer le coup de grâce, à moins que, trop préoccupés du spectacle dont ils sont les infimes acteurs, ils ne songent à s'acquitter de ce devoir que lorsque l'attention ne sera plus fixée sur les glorieuses escapades du bandereiro ou de l'espada.

En dépit de tous les raisonnements, le sentiment moral s'accorde peu avec la doctrine suivant laquelle on doit faire un mal que la conscience réproûve, alors que le motif est d'éviter l'accomplissement d'un plus grand mal encore. La jeune fille chaste n'accepte pas même de son ravisseur un baiser sur le front, eût-elle l'espoir que cette complaisance lui gagnera le temps nécessaire à l'arrivée du secours et retardera le moment où celui-ci voudra déposer le baiser sur ses lèvres.

A l'honneur de la Madrilène à la noire mantille, je dois dire qu'à la seule course que nous avons assisté, les femmes se trouvaient en très infime minorité. Et parmi celles qui encourageaient par leur présence cette débauche du sentiment, je n'en ai vu que de vieilles et de laides. L'une d'elles, qui habitait dans notre Fonda, racontait le soir, à la table d'hôte, les scènes palpitantes qui l'avaient émerveillé dans la journée. Avec un singulier talent de mimique, elle prenait plaisir à imiter les mouve-

ments du taureau. Infortuné Shakespeare, si tu l'avais vue, combien eussent été plus effrayantes encore les sorcières de ta Lady Macbeth!

Les dames de la haute société espagnole, avec lesquelles j'ai eu occasion de causer de courses de taureaux, m'ont toutes manifesté, pour ces sanglantes exhibitions, un dégoût dont je ne me crois pas le droit de soupçonner la sincérité.

XVI

OU L'ON VOIT DES SAVANTS QUI DORMENT ET DES
AVEUGLES QUI DISPUTENT DES COULEURS

Notre séjour à Madrid sera beaucoup plus long que nous l'avions prévu. De tous côtés nous trouvons d'intéressants sujets d'études, et les savants de la noble ville sont certainement les hommes les plus aimables du monde. Nous nous sommes tellement habitués à vivre dans leur milieu, que nous ne nous croyons plus en voyage. Notre installation est d'ailleurs aussi complète que possible; c'est à peine si nous songeons que nous habitons à l'hôtel. Quand, au retour de nos promenades, nous retrouvons la *Puerta del Sol*, nous ne manquons pas de dire : « Nous voilà chez nous ! »

Il est bien certain qu'à Paris on se fait une assez faible idée des ressources scientifiques de l'Espagne. A peine y connaît-on, en fait de littérature ancienne, une douzaine de bons auteurs après Cervantès, Calderon et Lope de Vega; en fait de littérature moderne, autre chose que des traductions de romans français. On sait vaguement qu'il existe à Madrid plu-

sieurs grandes académies, mais leurs publications ne se rencontrent nulle part. Dans le domaine de l'érudition, c'est tout au plus si l'on parvient à citer quelques noms, et les branches spéciales de la recherche contemporaine y paraissent à peine représentées par des hommes d'une valeur incontestable.

Ces hommes, il n'est cependant pas difficile de les découvrir, lorsqu'on réside quelque temps dans le pays ; mais ils sont inconnus au dehors, parce que la plupart passent leur vie à préparer des travaux de bénédictins qu'ils ne publient jamais, et que lorsque, par exception, ils font paraître un ouvrage, quelques rares exemplaires seulement sont lancés au hasard par-dessus les Pyrénées.

Mon compagnon, grand amateur de beaux et bons livres est sans cesse à la piste de tout ce qui paraît d'intéressant dans les diverses branches des connaissances humaines. Moi-même, je suis un peu au courant des travaux de l'érudition étrangère. Eh bien ! nous avons eu, chaque jour à Madrid, la surprise de voir à l'étalage des libraires des volumes dont nous ignorions même le titre, de nous trouver mis en rapport avec des hommes profondément instruits dont nous n'avions jamais entendu mentionner le nom à Paris.

Les savants espagnols, je le crains bien, sont un peu cause du peu d'écho qu'ont leurs études dans le reste du monde. Ils négligent trop peut-

être leurs relations avec l'étranger, et s'endorment peut-être aussi trop complaisamment à l'ombre des lauriers dont leur conscience les a déclarés dignes. L'émulation leur fait défaut, et leurs œuvres, comme les poésies des antiques sibylles, sont sans cesse abandonnées au gré de la brise.

Il serait cependant injuste de reprocher à tous les érudits de l'Espagne, ce manque d'activité qui est si contraire à la réputation scientifique de la vieille population castillanne. J'ai rarement vu savant plus curieux, plus instruit, plus laborieux, plus dévoué à la poursuite de ses idées, que le jeune conservateur du Musée Archéologique. Les monuments dont il a su enrichir la précieuse collection confiée à ses soins, forment un ensemble aussi considérable que digne d'intérêt. Ses publications déjà nombreuses révèlent un archéologue distingué, un artiste expert, un écrivain judicieux et infatigable. M. de la Rada est-il un exemple de la nouvelle génération scientifique dans son pays? Qu'il soit permis de l'espérer.

Il peut se faire que la situation de la science et de la littérature en Espagne, provienne de l'insuffisance de son enseignement supérieur. Comment se peut-il, par exemple, que dans un royaume en relation avec les peuples les plus éloignés des deux hémisphères, on n'y enseigne pas publiquement les langues asiatiques et américaines? Comment se peut-il qu'il

n'y ait point une chaire où l'on expose l'idiome des îles Philippines? Comment n'a-t-on pas eu l'idée, dans une contrée qui la première a connu l'Amérique, de créer un cours d'histoire et d'archéologie américaines? On ne s'explique ces incroyables oublis que par les fréquentes révolutions politiques qui, dans un siècle, ont bouleversé plusieurs fois l'ordre social et déplacé sans cesse le courant des idées.

Ce n'est pas que les établissements d'instruction publique, les sociétés savantes et les musées manquent à Madrid. L'enseignement secondaire notamment y est donné par d'excellents maîtres; mais l'enseignement primaire n'a pas été perfectionné comme dans la plupart des autres pays de l'Europe et l'enseignement supérieur a besoin d'être complètement réorganisé. Les sociétés savantes subissent les conséquences de l'insuffisance du haut enseignement; le personnel autorisé n'y est pas assez nombreux, les différentes branches de la science n'y sont pas représentées comme elles pourraient l'être.

Quant aux musées, ceux de peinture surtout, comptent parmi les plus riches du monde. Seulement, il ne suffit pas d'étaler aux regards les chefs-d'œuvre de l'art de toutes les écoles: il faut encore fournir les moyens de comprendre et d'apprécier les productions du génie artistique. Plus je visite de musées de peintures, — où je l'avoue, j'étudie peut-être

trop les visiteurs et pas assez les tableaux, — plus j'arrive à cette conclusion que le résultat le plus clair qu'obtient le public, c'est de s'habituer à apprécier la peinture, comme les aveugles à juger des couleurs. La masse, qui a cependant droit à l'instruction, n'apprend rien ou presque rien, surtout en fait d'art, dans les plus excellentes galeries. Les voyageurs eux-mêmes, qui devraient être mieux préparés pour bien voir, comprennent généralement fort peu et ne sentent pas davantage. Ils connaissent une vingtaine de noms d'artistes anciens : leurs productions seules les intéressent, et ils les admirent de confiance. La première question pour eux, est de savoir s'il y a des « Raphaël ». Quand on leur en a montré quelques-uns, ils consentent alors à se préoccuper des Rembrandt, des Van Dyck, des Rubens et des Murillo. Ils ne s'arrêtent un instant devant un chef-d'œuvre anonyme qu'autant qu'un guide consciencieux et un peu entêté insiste pour les contraindre à le regarder. La peinture moderne, avec ses couleurs fraîches et brillantes, seule leur donne presque toujours une véritable satisfaction ; mais là encore, ils sont guidés par la crainte de passer pour de médiocres connaisseurs qui admirent les productions modernes et vulgaires et ne savent pas trouver belles les créations célèbres du génie des autres siècles.

Au fond, je ne trouve qu'un tort à ces visi-

teurs inexpérimentés : c'est de ne pas avouer franchement ce qu'ils pensent et les impressions qu'ils éprouvent. Des autres torts, j'en accuse l'imperfection flagrante de l'enseignement public. Nos instituteurs ont trop souvent le défaut, capital suivant moi, de vouloir inculquer des idées toutes faites et en quelque sorte stéréotypées dans l'esprit de leurs élèves. Combien de jeunes gens diplômés par plusieurs facultés n'ont pas la moindre conscience du talent de Raphaël ou du génie d'Homère ? Il est convenu que les productions de l'un et de l'autre, chacune en son genre, sont des productions sublimes. Cela suffit. Si l'on demandait à ces admirateurs de convention ce qu'ils trouvent de merveilleux dans l'*Illiade* ou sur les fresques du Vatican, à quelle désagréable surprise ne seraient-ils pas exposés ? L'interrogateur leur paraîtrait certainement fort indiscret et au fond serait un être impoli, car il est toujours malséant de mettre son prochain dans l'embarras.

Il en est un peu de la peinture comme de la musique : on admire sans se rendre compte pourquoi on admire. C'est, dit-on, affaire de goût et de sentiment. La réponse me semble insuffisante. Le proverbe suivant lequel, « on ne dispute pas des goûts et des couleurs », signifie qu'il n'y a pas de règles pour le goût, et qu'en conséquence, ce que l'un trouve beau, l'autre le trouvera laid, sans qu'il y ait moyen

d'établir lequel des deux a raison et lequel a tort. Ce proverbe, je le juge insolent et tribouleur ; celui qui admire quelque chose sans savoir pourquoi est comme quelqu'un qui parle sans savoir ce qu'il dit. Avec celui-là évidemment on ne discute pas, parce que la discussion exige au moins deux personnes qui réfléchissent et raisonnent, et non point, face à face, un penseur et une brute.

S'il n'y a point de règle pour le beau, c'est qu'il n'y a pas de beau ; et s'il n'y a pas de beau, il n'y a pas davantage de bien, pas davantage de vrai. Cette théorie saugrenue d'une pauvre école ne peut être professée logiquement que par des gens qui consentent à ne rien soutenir du tout ; et alors, si ces gens ne soutiennent rien, ils ont tort de parler, et chaque fois qu'ils parlent, ils perdent, comme dit le peuple dans son gros bon sens, une belle occasion de se taire.

La question du bonhomme Pourquoi, en fait de matière musicale, est délicate, embarrassante..... J'ai cependant des idées très arrêtées à ce sujet, mais il me plairait peu de les énoncer dans un endroit où je ne puis leur donner le développement qu'elles comportent. Et d'autant plus que ces idées feraient disparaître les accords de la musique sous les hurlements des mélomanes. Je crois à une musique de l'avenir, mais à une musique qui ne ressemble pas plus à celle de la cour de Munich que la science du grand Albert à la chimie des temps

modernes. D'ailleurs, je m'occupe en ce moment des musées de peintures et non point des concerts d'orphéonistes.

En fait de peinture, l'appréciation d'une œuvre repose sur des considérations multiples qui ne sont pas, à beaucoup près autant qu'on le dit à tort et à travers, des considérations de caprice ou de sentiment. Plusieurs d'entre elles, je me risquerais presque à dire *toutes*, — ont, au contraire, la précision de principes mathématiques. Il faut d'abord que l'esquisse soit bien conçue, il faut que toutes les exigences de la perspective aient été respectées. Or, l'art de la perspective a des lois rigoureuses qui n'ont rien à voir avec la fantaisie. Comme corollaire de la perspective, il faut que l'artiste ait tenu exactement compte de la théorie des ombres; et là encore il s'agit d'une théorie précise comme des préceptes de géométrie. Il faut enfin qu'il ait fait une heureuse application de la gamme des couleurs. C'est évidemment ici qu'on est tenté de croire à la suprématie du caprice ou du sentiment. La raison, abandonnée à elle seule, eût suffi jadis pour contester cette suprématie : les progrès des sciences viennent démontrer aujourd'hui par des faits ce qui avait été tout d'abord affirmé par de purs concepts de la pensée, à savoir que les rapports et les combinaisons des couleurs sont réglés par des lois formelles et positives. Ces lois, les artistes supérieurs des temps passés les ont ignorées com-

plètement, mais leur génie les a pressenties. De même que les grands poètes, en faisant mouvoir les plus vigoureux rouages de leur âme, arrivent parfois à formuler des idées puissantes dont ils n'ont que vaguement conscience et dont les siècles futurs pénétreront seuls la profondeur et la portée; de même les grands artistes trouvent dans les replis les plus intimes de leur cœur l'expression d'un idéal qui peut demeurer indescriptible et indéfinissable pendant bien des âges successifs. De nos jours, les artistes savent que la science est arrivée à donner une formule précise aux principes que leur prédécesseurs n'entrevoyaient que dans le clair-obscur de leur sentimentalité, et ces formules commencent à les préoccuper. Une réaction dans les arts se produira nécessairement par ce fait, et cette réaction sera peut-être le signal d'une période passagère de décadence. Mais cette période sera l'avant-garde d'une ère nouvelle de renaissance, le trait d'union entre le passé inconscient et l'avenir réfléchi. N'est-ce pas Bacon qui a dit que l'homme ignorant croyait en Dieu, qu'avec un peu de savoir il n'y croyait plus, et qu'il lui fallait ensuite une somme considérable de science pour être conduit à y croire de nouveau? Je serais tenté d'en dire autant de l'art. L'artiste ignorant possède dans les zones incultes de son imagination naïve un certain idéal du beau. Cet idéal, avec un peu de science, s'altère, se trouble, s'affaiblit; avec beaucoup de science, il

ressuscitera dans toute l'amplitude de ses plus sublimes manifestations.

Il suffirait, au besoin, pour se convaincre de la justesse de cette pensée, de réfléchir à la situation présente de la peinture eu face de cet art prodigieux qu'on appelle la photographie.

LA PHOTOGRAPHIE : L'art que vous pratiquez, vous autres peintres, vous fait grand honneur, car vous savez souvent triompher d'une façon heureuse de mille et mille embarras. Mais, en somme, malgré votre savante théorie de la perspective et des ombres, aux exigences de laquelle vous vous voyez sans cesse obligés de vous soustraire, vous ne parvenez jamais à tenir compte de toutes les conditions de rapport des objets que vous essayez de représenter. J'arrive, au contraire, à rendre les images dans leur vérité la plus incontestable, la plus absolue. « Mes tableaux, comme l'a dit un poète japonais, sont des tableaux du Créateur, dont le pinceau est la lumière. »

L'ARTISTE DU PASSÉ : Je reconnais, en effet, que vous, photographie, vous produisez des tableaux d'une exactitude parfaite, avec une précision de détail que la main d'un artiste ne saurait jamais égaler. Mais vos portraits sont sans vie, sans expression, sans couleur. Ils ne vaudront jamais l'œuvre d'un peintre habile et expérimenté. Je vous plains de tout mon cœur ; car, soyez-en sûre, vous ne vous élevez jamais au-

dessus du niveau d'un métier mécanique et industriel.

LA PHOTOGRAPHIE : Merci et grès ; votre compassion vient d'un bon naturel ; mais quittez ce souci. Je suis encore bien jeune, et immense est la carrière qui se déroule devant moi. Vous dites que mes portraits sont sans vie, sans expression ; mais depuis que je produis instantanément des négatifs, je saisis la nature sur le fait, et vous n'avez aucun moyen de l'exprimer avec une égale somme de vérité. Les couleurs que vous cherchez en tâtonnant sur le tohu-bohu de votre palette, je ne les produis pas encore d'une façon satisfaisante et durable ; mais il n'y a plus à douter qu'un jour je les produise avec une justesse aussi parfaite pour l'œil nu que pour le microscope. Vos œuvres ne peuvent être appréciées qu'à distance, en se faisant illusion à soi-même ; les miennes peuvent être examinées de près jusque dans les détails moléculaires des infiniment petits. Déjà je rends les aspects des corps célestes, le sillon rapide de la foudre, les battements successifs du vol de l'oiseau ; mes impressions, grossies à l'infini, révèlent des particularités inconnues du monde invisible et insaisissable. Qui oserait dire où s'arrêtera la portée de ma puissance ? Qui oserait affirmer que les images superposées avec le temps sur les objets ne pourront pas être séparées un jour, comme on peut détacher, en

les humectant, les feuilles de papier qu'on a appliquées les unes sur les autres pour former un épais carton? Qui peut limiter enfin le nombre des substances susceptibles de recevoir l'empreinte de la lumière, et de la rendre comme la rend aujourd'hui la plaque nitratée d'argent? La peinture du portrait de l'assassin surprise sur la rétine de l'œil de sa victime sera-t-elle toujours qualifiée d'œuvre imaginaire et romanesque? Laissez-moi rêver aux services que je pourrai rendre encore à l'homme, et n'opposez pas un vain aporétisme à leur immensité.

L'ARTISTE DE L'AVENIR : Quant à moi, je ne doute point de la portée infinie de votre puissance et de vos manifestations. Puisque vous pouvez déjà reproduire les figures des astres, nul ne peut dire que vous n'arriverez pas même à nous donner la peinture des événements du temps passé! Quelque rapide que soit la marche des molécules lumineuses qui emportent avec elles les images dans l'espace infini, cette marche est loin d'être instantanée; et celles qui, par exemple, se sont imprégnées du tableau de la bataille d'Austerlitz seront sans doute bien des siècles avant d'avoir traversé les vastitudes du firmament et atteint aux étoiles les plus lointaines de l'empyrée. Si vous parvenez à les saisir au passage, ou à les dégager des corps sur lesquels elle se sont déposées, rien n'empêche que vous ne découvriez un jour le tableau d'après nature du passage de Napoléon

sur le pont d'Arcole, et celui du séjour de Moïse sur le mont Sinai! Si l'on avait parlé à nos pères d'il y a quelque mille ans des merveilles de la science et de l'industrie modernes, on ne leur aurait peut-être pas raconté quelque chose de plus incroyable et de plus extraordinaire.

Avec les étonnants progrès de l'humanité militante, les conditions de tout ce qui existe se modifient et se transforment. De plus en plus maître des éléments dont il a été si longtemps l'esclave, l'homme voit enfin poindre l'âge radieux où il n'aura plus d'autre labour que de développer en lui les incomparables puissances de sa pensée. La tourmente qui agite notre époque est le présage du règne prochain de l'Idée, comme les bouleversements de l'atmosphère en feu sont les pronostics de l'apparition d'un beau jour. Le réalisme est le dernier effort du passé défaillant qui se meurt. L'homme est appelé à des destinées plus hautes; la puissance de son génie lui permettra de s'élever au-dessus des horizons étroits de la nature qui l'environne.

L'artiste de l'avenir ne sera pas un faible instrument de copie servile et d'imitation, souvent inférieur à ses machines; sa vue profonde franchira le domaine de la pâle réalité pour atteindre aux horizons de l'idéal. Qui peut dire s'il n'est pas réservé à l'ange déchu qui se souvient des cieux de ravir au ciel, sa première patrie, le secret de la création?

XVII

OU L'ON VOIT COMMENT ON SE REPOSE A PARTIR DU
VINGT-ET-UNIÈME JOUR.

Depuis bientôt trois semaines, nos journées et une partie de nos nuits ont été absorbées par le travail que nous nous sommes imposé. Ce travail est enfin terminé; mais, sur l'itinéraire que nous avons choisi, il reste plusieurs villes assez éloignées où nous espérons découvrir de nouveaux documents intéressants pour l'américanisme. Nous ne pouvons donc plus retarder à notre départ, et il nous faudra renoncer à regret au plaisir que nous aurions eu d'étudier dans ses replis les plus intimes les mystères de la vie madrilène. Une étude de ce genre n'est possible qu'à condition de s'établir pour longtemps dans une ville et d'y disposer de tous ses instants. Nous poursuivons d'autres idées, et la sagesse des nations dit qu'on ne doit jamais poursuivre deux ruminants à la fois. Cependant nous nous proposons de rester encore ici une huitaine de jours, pour qu'il ne soit dit pas que nous avons quitté la capitale des Espagnes sans y avoir vu autre chose que des antiquités, des bouquins poudreux, des académies et des savants. Nous

avons bien fait de ne pas nous en aller trop vite : nous avons eu l'avantage de nous trouver à Madrid un jour de fête nationale.

En effet, le 22 octobre, dès le matin, tous les édifices publics et un grand nombre de maisons particulières sont pavoisés aux couleurs espagnoles. Des troupes viennent s'établir sur la *Puerta del Sol*, où elles forment une double haie. Bientôt une longue suite de voitures de gala, précédées et suivies de détachements de cavalerie en costume de cérémonie, vient défiler sous nos fenêtres. C'est la reine d'Espagne qui se rend à Notre-Dame d'Atocha, à l'extrémité du Prado, pour offrir, à l'occasion de ses relevailles, des actions de grâces à Dieu. Quelques heures plus tard, le même spectacle se renouvelle sous nos fenêtres. Nous avons braqué à tout hasard sur la place notre appareil photographique. Au moment du passage de LL. MM. Catholiques, je me décide, malgré la marche rapide du cortège, à tenter une épreuve instantanée. On y voit la Reine qui tient en main le royal enfant; le Roi est assis à ses côtés, faisant face à la nourrice placée sur la banquette de devant.

Le soir, la foule des promeneurs encombre les rues centrales de la ville décorées de lampions et de lanternes de toutes les couleurs. La *Puerta del Sol* est éclairée *a giorno*. Au ministère de la Gobernación, l'illumination est des plus brillantes. Au-dessus du portique principal, on a représenté en feux de gaz les armes d'Es-

pagne entre deux fleurs de lys, et au-dessus la légende : VIVA ALFONSO XII.

Une de nos après-midi est employée à visiter le Musée d'Artillerie qu'on a établi dans un bâtiment en construction. Il faut dire, à ce sujet, que de tous côtés on ne voit que des édifices commencés et qu'on ne semble guère disposé à conduire à bonne fin (Causas de España).

La collection de drapeaux historiques du Musée d'Artillerie rappelle celle que nous possédons aux Invalides. Le hasard nous a fait rencontrer, dans une des salles, un ancien manuscrit mexicain exposé entre deux verres ; c'est un document où sont représentées quelques figures avec une inscription en espagnol ; il est assez curieux en raison de sa provenance, mais en somme d'un intérêt secondaire pour l'américanisme.

De là, nous avons été visiter les *Cavallerías Reales*. Ces écuries royales jouissent d'une grande réputation, mais on n'y voit pas grand-chose de bien extraordinaire. Dans la sellerie, où sont réunies toutes les livrées des domestiques de la Cour, on appelle l'attention des visiteurs sur quelques harnais richement ornementés, et sur les chaises à porteurs de Philippe V, de Charles III et de Ferdinand VII. On nous montre ensuite les voitures de « demi-gala », et on nous fait entendre que celles de « grand gala » ne peuvent être vues que par une faveur spéciale. Cela signifie qu'il faut se montrer géné-

reux au moment de donner le premier pourboire. Nous avons répondu par un sourire significatif ; et dès lors, comme sous la baguette d'une fée, toutes des portes se sont ouvertes sur nos pas.

Dans le grand hangar, où sont remisées les voitures « historiques » et celles dont on se sert les jours de cérémonies exceptionnelles, on remarque une voiture en chêne, couverte de riches sculptures, à la quelle le guide accorde 470 ans d'antiquité ; le carrosse où monte le roi le jour de l'ouverture des Cortès, celui de Don Carlos IV, et un autre qui fut donné à ce prince par Napoléon ; l'équipage de Charles III, orné de nacre de perle avec des peintures représentant Apollon et Amphitrite ; celui de Ferdinand VII, construit pour le jour de son mariage ; la voiture de Marie-Louise, femme de Carlos IV ; celle du duc de Montpensier, toute entière de palissandre ; et enfin des produits français de la maison Binder, dont on s'applique à nous faire admirer les rares mérites.

Nous avons hâte d'en finir : cette visite ne tarde pas à devenir fastidieuse. Un coche, un peu plus modeste que ceux que nous venons de contempler, nous conduit, pour terminer notre promenade, au palais du marquis de Salamanca, à quatre ou cinq kilomètres en dehors de Madrid.

C'est une charmante résidence, dont la décoration générale et les richesses de tous genres qui y sont accumulées rappellent la ravissante

villá Demidoff, aux environs de Florence. On y rencontre une énorme quantité de peintures à l'huile, parmi lesquelles on découvre de loin en loin quelques tableaux de maîtres et, à chaque pas, des hauts faits de badigeonneurs. Notre guide tient à appeler tout particulièrement notre attention sur une toile où l'on voit un petit bonhomme qui regarde une lune d'une grandeur étrangement démesurée planant au-dessus de sa tête, et de beaux portraits de pores-épics.

Quelques sculptures de valeur ornent les appartements, entre autres « le Mars et Vénus » de Canova.

Dans la salle des festins, le groupe en pied de Joseph se refusant à une conversation délicate avec madame Putiphar fait face à une autre statue, également en marbre blanc, qui représente Adam et Ève.

On a exposé, dans une pièce plus loin, deux berceaux garnis de soie rose et blanche, dans lesquels on a élevé la reine Doña Isabel II, un cercueil en or, ou plutôt en sculptures de bois doré garni de velours rouge, et qui a servi de corbeille de noces ; un riche fauteuil pour peser les gros visiteurs ; de jolies chambres coucher avec des *retretes* établis dans des placards ; une vitrine d'oiseaux empaillés simulant un combat entre les Carlistes et les Libéraux, avec cette inscription :

YSABEL 2^A. PATRIA. LIBERTAD ;

de grandes et magnifiques tables en mosaïque et en marqueterie ; des porcelaines et des faïences de tous les temps et de tous les pays.

De vastes jardins, ornés d'une foule de bustes en marbre blanc, ayant, sans en excepter un seul, le nez cassé, environnent cette délicieuse résidence que la plupart des touristes ont certainement tort de ne pas aller visiter.

A notre retour, nous passons sur le pont de Tolède que Victor Hugo a poétisé, mais qui serait sans cela un des ponts les plus prosaïques du monde entier. Le maigre paysage qui l'encadre n'offre guère aux yeux du promeneur que d'innombrables morceaux de linge ou de guenilles que font sécher au vent d'épais bataillons de blanchisseuses.

Comment passerons-nous la soirée ? On nous engage à aller au *Teatro de Variedades*, berceau de l'opéra comique espagnol, voir jouer une petite comédie. Nous prenons deux *butacas*, fauteuils d'orchestre, pour la première « fonction ». Dans une même soirée, ces petits théâtres jouent plusieurs pièces (*funcion*), à la suite de chacune desquelles il faut se retirer, sauf à rentrer pour la suivante en s'étant muni d'un nouveau billet. La comédie à laquelle nous assistons est fort bien rendue ; nous aurions été charmés d'en connaître le dénouement ; mais elle est en deux actes et le second acte sera joué seulement demain soir. Tant pis pour nous ! Cosas de España.

Madrid pullule, comme Paris, de théâtres de toutes sortes. Mais ce n'est pas le *Teatro Real* ou grand opéra qui répond, en ce moment, à notre état d'esprit. Nous voudrions voir un estaminet musical, un lieu de rendez-vous nocturne de la population madrilène. Non sans peine, nous parvenons à découvrir le petit café *Imparcial*, où l'on chante des airs nationaux, entremêlés de danses andalouses et bohémiennes. Dans un local d'assez maigre apparence, des individus appartenant aux basses classes de la société, mais en général bien vêtus et d'une tenue des plus décentes, viennent assister pendant quelques heures aux exhibitions théâtrales qu'on leur a préparées, pendant qu'ils consomment des mazagrans, du chocolat, de la bière ou de simples verres d'eau sucrée. Une petite scène a été établie sur une estrade de planches dans le fond de la salle; l'estrade est ornée de trois glaces, de deux pochettes et de deux guitares. Quatre sièges sont préparés pour les artistes de la soirée. Sur les murailles on aperçoit de grandes affiches qui annoncent encore une *corrida* de taureaux. Le service des tables est fait par des garçons qui ont le grand tort, suivant nous, de ressembler à s'y méprendre à des garçons d'estaminets parisiens.

A neuf heures, deux hommes, une jeune femme et une fillette prennent place sur l'estrade. Les deux hommes sont Andalous; les

deux femmes sont Gitanas. Après une chansonnette débitée d'un ton nasillard par le plus petit de nos deux Andalous, la femme bohémienne, vêtue d'une robe de cotonnade rose claire, d'un jupon rouge écarlate et d'une pañoleta de laine bleue, nous donne le spectacle d'une danse de caractère, avec force contorsions, claquements de doigts et appels de pied; les deux hommes, pour lui servir d'accompagnement, frappent en cadence le plancher de leur canne, et la petite fille jette d'instant en instant des cris aigus pour l'encourager. Puis le grand Andalous exécute, à son tour, non sans une certaine grâce, les pas d'une danse de sa province, avec vociférations et battements de mains. La petite fille, enfin, vient nous montrer son savoir, et la séance est momentanément interrompue pour permettre aux quatre artistes de se désaltérer à la table des spectateurs qui veulent bien les inviter à trinquer avec eux. Un quart d'heure après, la même représentation recommence. Nous en avons vu suffisamment.

Le théâtre espagnol a été le premier théâtre du monde à la grande époque littéraire que les Espagnols appellent leur « siècle d'or », c'est-à-dire entre les années 1530 et 1590. Cette période, au début de laquelle on rencontre Garcilaso de la Vega, Boscan et Hurlado de Mendoza, arrive à son apogée avec Cervantès et Lope de Vega, et se termine brillamment par

les écrits de Solis et les admirables productions de dramatiques de Calderon. Puis, tout d'un coup, l'art dramatique abandonne le sol de l'Espagne, où, malgré quelques remarquables efforts tentés dans ces derniers temps, il ne paraît guère songer au retour.

Comment expliquer cette décadence, pour ne pas dire davantage? Quelques auteurs ont voulu l'attribuer à l'Inquisition. On a répondu avec justesse que le théâtre espagnol était né à l'époque même où l'Inquisition s'établit en Espagne, c'est-à-dire vers la fin du xv^e siècle, et que c'était pendant que cette fatale institution avait eu le plus de puissance que la comédie avait été florissante dans la Vieille-Castille. Lope et son disciple bien aimé Montalban, appartenaient au personnel de l'Inquisition, et Calderon, Tirso, Moreto, Solis étaient prêtres. M. Damas-Hinard, le savant traducteur de Calderon, croit que la cause particulière du déclin de l'art dramatique en Espagne est d'abord le bigotisme aveugle du roi Charles, ensuite et surtout, l'avènement du petit-fils de Louis XIV au trône d'Espagne. Avec ce prince, les idées et les mœurs française firent irruption dans la péninsule, où, jusqu'alors, l'influence étrangère ne s'était, en quelque sorte, jamais fait sentir : « Comme il n'y avait plus de Pyrénées, il n'y eut plus de comédie espagnole. »

Pour que l'art se manifeste avec toute sa puissance dans un pays, — on l'admet du moins

assez communément, — il faut que ce pays soit profondément pénétré de foi religieuse et de patriotisme. La foi religieuse et le patriotisme donnent essor à certaines grandes passions; il n'y a pas d'art là où il n'y a pas de grandes passions. Les peintres les plus célèbres de l'École italienne rêvaient au paradis et aux anges, en mélangeant les couleurs sur leur palette; il y en avait même qui n'auraient point osé peindre le portrait de la Vierge autrement qu'agenouillés devant leur chevalet. Les idées de gloire nationale et d'intolérance dogmatique étaient à la mode sous le règne du Roi Soleil, et jamais la France n'a produit, en un seul âge, pareille pléiade de poètes, d'écrivains et d'artistes éminents dans tous les genres. Durant son *siècle d'or*, l'Espagne, plus croyante que les croyants Maures qu'elle avait chassés de son territoire, fière de promener son drapeau triomphant sur une hémisphère dont la découverte était le plus colossal événement des temps modernes, l'Espagne ne respirait que sentiments chevaleresques, ne caressait que son patriotique orgueil. De toutes parts, à Madrid, à Valence, à Séville, à Barcelone, le génie national se traduisait par des chefs-d'œuvre dans la poésie, dans la musique et dans la peinture. Voilà du moins ce qu'on dit. Pour ma part, je ne suis pas bien convaincu de la justesse de ce raisonnement.

A priori, il me semble singulier qu'il faille

attribuer à l'obscurantisme religieux le développement de l'art chez un peuple quelconque. Il y a des peuples qui professent des religions fausses, où tout est erreur, mensonge et fourberie. Y a-t-il donc dans l'erreur, le mensonge et la fourberie tant de germes féconds, que l'art, cette sublime manifestation de l'intelligence humaine, doive nécessairement y établir son berceau? Et la pensée, à laquelle tous les peuples ont donné des ailes, ne peut-elle donc accomplir ses évolutions que courbée sous le poids de la plus lourde des chaînes, l'ignorance? J'en douterais à coup sûr, si je ne l'entendais affirmer par les esprits les plus respectables du monde.

A posteriori, je juge les arguments qu'on fait valoir pour expliquer la production des grands siècles littéraires et artistiques comme peu convaincants, parce qu'ils sont tant soi peu inexacts. Y avait-il donc une si grande somme de foi dans l'esprit d'Eschyle, du Dante, de Shakespeare et de Goëthe? Lucrèce, qui ne croyait à rien, est-il vraiment un plus mauvais poète que le cardinal de Polignac qui devait croire à tout? Le patriotisme si ardent de nos pères de 89 a-t-il produit une foule d'écrivains et d'artistes éminents, et les innombrables triomphes de Napoléon I^{er} ont-ils donc empêché le mauvais goût de régner en France aussi despotiquement que le héros du 18 brumaire dans son empire? En parcourant l'histoire, nous

trouvons autant de périodes de liberté que de périodes de servitude, autant d'époques de foi que d'époques de scepticisme, durant lesquelles l'art est impuissant à se manifester. Il en résulte que ni la liberté, ni la servitude, — ni la foi, ni le scepticisme ne suffisent pour permettre à l'homme de recueillir, dans les replis de son intelligence, le feu sacré qui illumine un âge des plus sublimes clartés. Ce qu'il faut au grand art, c'est le culte de l'idéal. Sans idéal, point d'art. Si l'on s'attachait à étudier de près quel était le courant des idées, dans les siècles où la littérature a été la plus florissante, — et cette étude mériterait d'être entreprise avec le soin qu'elle exige, — je suis convaincu qu'on y reconnaîtrait toujours les premiers symptômes d'un idéal nouveau, d'une conviction nouvelle dans les destinées infinies du vrai, du beau, du bien absolu. Les idées relatives et restrictives, le positivisme issu de doctrines sceptiques et décourageantes, ne peuvent rien créer de supérieur au niveau terre à terre qu'ils n'osent franchir. Il n'est point d'œuvres immortelles sans confiance en l'immortalité.

XVIII

DANS QUELLES CIRCONSTANCES SINGULIÈRES IL M'A ÉTÉ
DONNÉ D'ALLER A TOLÈDE AVEC MON COMPAGNON SUAVIS.

Les premières lueurs du jour n'éclaireront pas avant une heure la voûte cérulée du ciel. Je saute du lit et m'habille en hâte, car nous devons partir sans délaier pour une excursion à Tolède. Comme nous y passerons seulement une journée, inutile de charger nos malles de vestures : ce que nous portons sur nous, un flacon d'aigue, des tortels et quelques autres victuailles dans nos sacs, suffiront pleinement pour nos besoins, puisque nous serons de retour à vêpres. Bien qu'il soit grand matin, à la seule pensée de visiter aujourd'hui une cité dont on a dit tant de merveilles, je me sens tout resbaudi.

En peu de minutes, l'omnibus de l'hôtel nous conduit à la gare, où le hasard nous fait rencontrer de vieilles connaissances basques de San-Sebastian, Idefonso Échézarréta le marin, Luisa Élizaldé et sa petite sœur. Tant mieux : nous leur ferons bonne chère et nous monterons avec eux dans un compartiment de troisième

classe. De la sorte, au lieu de nous endormir en route, nous pourrons abaveter tout à notre aise, et ainsi *pasar el rato*, comme on dit gentiment en Espagne.

Le train se met en marche. En esle pas, comme pour nous souhaiter la bienvenue, l'Aube riante et gracieuse s'avance d'un pas rapide. Les fleurettes des champs se relèvent et se redressent sur leur tige ; le cristal liquide des ruisseaux, murmurant au travers des blancs et gris cailloux, court offrir son tribut aux rivières qui l'attendent. La terre joyeuse, le ciel clair, l'air limpide, la lumière sereine, tout donne des signes manifestes que le jour qui foule déjà du pied la robe de l'Aurore sera un jour pur et radieux.

Bientôt nous franchissons plusieurs petites vallées arbrueses qui se dessinent en contreval de chaque côté de la voie de fer ; nous traversons e Manzanarès aux eaux couleur d'opale, et nous arrivons tout à coup à une plaine aride et désolée. Il n'y a plus rien à esgarder par les fenêtres. Luiza Élisadé ! racontez-nous donc une jolie histoire de votre pays :

Il était une fois, sur le versant nord de la montagne d'Aitzgorry, de l'autre côté de la Navarre et à peu de distance de l'ermitage de San-Adrian, un vieux château environné de huit ceintures de murailles crénelées et de trois cordons de fossés dont la profondeur était telle que lorsqu'on y jetait une pierre, il fallait at-

tendre plus d'un quart d'heure avant qu'on l'entendît résonner sur les rochers qui en garnissaient le lit. Dans cet antique castel, habitait un noble seigneur appelé Crête-Noire qui avait renoncé à fréquenter le monde, désolé que le ciel n'eût jamais consenti, malgré ses ferventes prières, à lui accorder un enfant. La châtelaine, de son côté, avait fait de nombreux pèlerinages et répandu de larges aumônes, dans l'espoir d'obtenir un héritier. L'un et l'autre étaient déjà parvenus à un âge avancé, lorsqu'un jour, après une matinée où l'on avait éprouvé une chaleur suffocante inconnue à pareille altitude, survint un orage, accompagné de coups de vent d'une violence telle qu'on qu'on entendait de toutes parts les rochers brisés tomber avec fracas dans les gorges de la montagne et rouler jusque dans les vallées voisines. A la chute de la nuit, la fureur des éléments se montra plus terrible encore ; puis on crut un instant le calme rétabli dans la nature ; mais bientôt une brillante traînée lumineuse, suivie d'une épouvantable décharge de tonnerre, vint ébranler la grande tourelle du château et renverser le clocheton surmonté d'une croix d'argent. C'était dans cette tourelle que se trouvaient les appartements de la châtelaine.

Crête-Noire qui, pendant ce temps, n'avait cessé de parcourir son domaine dans toutes les directions, pour prévenir autant qu'il était en

lui les causes de désastres, voyant l'incendie s'allumer dans la tourelle, courut s'assurer s'il n'était pas arrivé quelque malheur de ce côté. Mais la tempête avait démoli l'escalier tournant qui conduisait aux appartements, de sorte qu'il lui fallut attendre qu'on eût apporté des échelles pour escalader les décombres. Quand il eut pénétré dans la chambre de la châtelaine, il la trouva étendue sans mouvement sur son lit. En écoutant de près, il reconnut, par les battements du cœur, que la mort n'était cependant pas venue la frapper.

Après de vains efforts pour la réveiller, Crête-Noire, entouré de ses plus fidèles serviteurs, résolut de passer la nuit à ses côtés, dans l'impossibilité où l'on était, à cette heure indue, d'aller quérir un médecin à la ville la plus voisine.

Au point du jour, la châtelaine se réveilla et dit à son seigneur qu'elle ignorait ce qui était arrivé, si ce n'est qu'elle avait vu en rêve un vieillard aux cheveux d'azur et à la barbe écarlate qui lui avait annoncé qu'elle donnerait bientôt le jour à une fille; que cette fille aurait sur les épaules une longue chevelure d'or et sur le cou un léger duvet d'argent. Le vieillard avait ajouté que cette jeune fille périrait si, avant l'âge de dix-huit années, elle pouvait, seulement un instant, apercevoir son image dans l'iris des yeux d'un jeune homme.

Crête-Noire ne prêta d'abord que peu d'atten-

tion au récit de ce rêve : mais bientôt il n'eut plus d'autre pensée, car il lui naquit une fille en tout point semblable à celle que le vieillard avait annoncée.

Se souvenant alors des avertissements donnés à la châtelaine, et sans tenir compte, pour plus de sûreté, de l'âge de ses gens, il intima l'ordre à toutes ses serviteurs mâles de quitter incontinent le château. Puis il plaça à l'entrée des trois ponts-levis un poste de femmes armées de pied en cap et annonça à son detrompe dans les pays avoisinants qu'il ferait sans pitié mettre à mort les hommes jeunes qui pourraient être aperçus, à une lieue à la ronde, aux alentours de son manoir.

Ces précautions étaient sans doute excellentes ; mais Crête-Noire eût été plus sage encore si, avant de chasser ses serviteurs, il ne s'était laissé aller au plaisir de se vanter de la merveilleuse beauté de son nouveau-né.

Il n'en fallu pas davantage pour que les fils des seigneurs du pays Basque et de la Navarre éprouvassent l'ardent désir de voir l'incomparable enfant aux cheveux d'or et aux épaules couvertes d'un duvet d'argent.

Avant qu'aucun d'eux ne se risquât à s'aventurer aux environs du château, il s'écoula d'assez longs temps ; mais le récit de mon histoire marche plus vite que le temps, et déjà Fleur-de-Beauté approche de sa dix-huitième année.

Or, la princesse n'avait jamais quitté l'inté-

rieur du manoir. Pour adoucir sa captivité et chasser loin d'elle la tentation de franchir ses huit murailles et ses trois fossés, son père avait improvisé, dans la gorge de la montagne, un jardin délicieux où il avait réuni tout ce que l'art pouvait découvrir pour rendre un pareil séjour agréable.

Au milieu d'une pelouse toujours verte, émaillée de pâquerettes blanches lisérées de rose, de campanules lilacées et d'escholtzias aux fleurs d'or, un petit ruisseau courait en serpent sur un lit d'onyx laiteux, de calcédoines et de grenats. Ce petit ruisseau qui prenait sa source aux hautes régions du versant Nord, pénétrait dans le jardin par les légères fissures d'un rocher de cristal, sur lequel venaient se refléter les nuances infinies de l'arc-en-ciel et des nuages. Puis c'étaient des allées de sable doux au marcher comme les plus épais tapis d'Orient ; des plates-bandes où se succédaient sans cesse de fraîches couronnes de plantes en pleine floraison ; des treillages rustiques artistement façonnés, sur lesquels s'entrelaçaient la vigne aux fruits colorés d'ambre et pourpre, le lierre odorant du Caucase, la glycine aux grappes d'améthyste, le jasmin au parfum délirant ; puis des massifs d'arbustes rares et exotiques, au pied desquels rampait la pervenche azurée et la fragile verveine ; enfin d'épais bouquets où le promeneur fatigué trouvait, sous l'ombrage, un instant de repos, pendant les chaleurs accablantes du jour.

Très probablement la princesse, enfermée dans cet éden ravissant, où l'Aurore ne se levait jamais sans lui apporter un nouveau sujet de plaisir et de distraction, eût laissé venir doucement à elle son dix-huitième printemps sans songer à la liberté, si, par imprudence, son père n'avait peuplé les paisibles taillis de son jardin de toutes sortes d'oiseaux rians et chanteurs.

C'était sur le midi, un de ces beaux jours de février, où le soleil répand parfois dans l'atmosphère une chaleur exceptionnelle. La nature, surprise par les caresses inattendues d'une brise ardente, s'éveille tout à coup. L'air est pénétré d'une senteur étrange. La sève, trop longtemps emprisonnée dans les tissus secrets des plantes, fait de vigoureux efforts pour s'échapper, et déjà sa puissance se traduit sur les arbres par de frais bourgeons. Le papillon diapré vient butiner les fleurs précoces et leur ravir le doux pollen dont il se rassasie. Les oiseaux voltigent sur les branches qui promettent de se couvrir bientôt de feuilles, et célèbrent par leurs refrains passionnés l'heure de leurs premiers travaux.

Fatiguée par une promenade plus longue que de coutume, la princesse captive était venue se reposer sous l'ombrage d'un cèdre toujours vert. En entendant les oiseaux saluer son arrivée par leurs chants mélodieux, des pensées inconnues se répandirent dans son âme ; elle se

laissa aller à un rêve, et dès lors ce rêve n'abandonna plus la jeune fille. En un instant, ses traits, sa contenance, sa gaieté folâtre, tout changea. Son beau front se couvrit de sueurs brûlantes ; ses yeux, tour à tour éteints et enflammés, se couronnèrent d'une auréole bleuâtre. Sur sa poitrine, des mouvements fébriles et saccadés semblaient correspondre à la rougeur vermeille et à la pâleur livide qui, sur son visage, se succédaient à de rapides intervalles. Elle s'asseyait sur le gazon, se levait, et s'asseyait de nouveau. Un moment, elle s'étendit sur un lit de mousse, au milieu des violettes et du serpolet : mais elle n'y trouva pas le repos et courut follement se cacher dans les allées les plus ombreuses du bois. Puis elle s'en retourna du côté du château. Son père, effrayé à sa vue, lui demanda ce qui lui était arrivé, si elle se trouvait malade. Les yeux hagards, elle ne lui donna d'autre réponse que quelques sons plaintifs, entrecoupés par des rires et par des pleurs ; puis elle voulut s'enfuir.

Les convenances exigent que, dans l'état où se trouve la jeune fille, nous ne la poursuivions pas davantage d'une indiscrete curiosité. Quittons-la donc un instant, et descendons dans la plaine où la réputation de sa beauté n'a point cessé d'enflammer l'âme des plus riches seigneurs du pays de Guipuzcoa.

XIX

COMMENT NOUS AVONS FAILLI NE PAS CONNAITRE LE
DÉNOUEMENT DE L'HISTOIRE DE NOTRE BASQUAISE.

— Je ne puis terminer mon histoire, nous dit alors Luiza Elizaldé; car je crois que nous sommes arrivés à Tolède.

— Nous n'y sommes pas encore, interrompit un voyageur qui, enveloppé dans sa longue capa noire et coiffé d'un large sombrero, n'avait pas desserré les dents depuis notre départ de Madrid. C'est seulement ici l'embranchement de Castillejo, où vous devez changer de train.

En hâte, nous quittons notre compartiment, et nous nous installons tant bien que mal dans une autre voiture.

— Maintenant, Luiza Élizaldé, reprenez votre récit. Vous aurez sans doute le temps de le finir avant que nous ayons atteint le terme de notre voyage.

— Le bruit que Fleur-de-Beauté était retenue captive dans l'enceinte du château de Crête-Noire s'était depuis longtemps répandu fort au-delà du pays Basque et de la Navarre. Aussi, dans leurs conversations, les jeunes gens ne

parlaient-ils plus que de leur ardent désir d'aller contempler la merveilleuse princesse et de l'arracher à sa solitude. La plupart d'entre eux se flattaient de pénétrer dans le manoir, en dépit des dangers que présentait une tentative aussi audacieuse ; mais, en somme, aucun ne se décidait à affronter les périls d'une si téméraire aventure. De sorte que les mois et les années s'écoulaient sans que personne n'osât braver les ordres impitoyables du vieux châtelain.

Mais que nous importent les mois et les années, puisque le récit de mon histoire marche plus vite que le temps, et que bientôt Fleur-de-Beauté atteindra l'heure solennelle de son existence.

Or, quelques jours avant l'époque où nous avons laissé l'unique héritière du châtelain en proie à ces agitations secrètes qui font de la tendre enfant une jeune femme, il y avait, aux environs de San Estevan, le fils d'un riche marchand de Bilbao qui habitait pendant l'été avec sa mère et ses sœurs dans un magnifique domaine du pays. Sa fortune était tellement considérable qu'on avait fini par l'accueillir dans la société des nobles. En sa présence, on le nommait Don Pedro ; mais quand il n'était pas là, on ne l'appelait jamais que « le petit hidalgo de gouillère » (*el hidalgo de gotera*), épithète donnée dans notre pays aux roturiers qui essaient de se faire passer pour gentilshommes. Toujours est-il qu'il était parvenu

à se mettre dans les bonnes grâces d'un des plus illustre seigneurs des Asturies qui, complètement ruiné, n'avait pas hésité à lui promettre sa fille unique et à célébrer leurs fiançailles, en attendant la prochaine cérémonie du mariage.

De mémoire d'homme, il n'avait jamais existé dans le pays une jeune fille d'une égale beauté, et son futur époux, qui en était éperdument amoureux, ne se lassait pas de répéter qu'on chercherait en vain dans le monde une aussi ravissante créature. Cependant, à la longue, le bruit qui se faisait au sujet de la fille de Crète-Noire finit par lui troubler le cerveau, et il devint aussi désireux que les autres jeunes gens du pays de savoir à quoi s'en tenir par lui-même. On ignore si ce fut la jalousie, la simple curiosité, le charme du fruit défendu, ou tout autre sentiment qui le fit agir. Toujours est-il qu'il se décida à entreprendre une aventure qui avait déjà découragé bien des désirs et déçu bien des ambitions.

Informé qu'un des anciens serviteurs du manoir s'était retiré avec sa famille aux environs de Tolosa, il se rendit auprès de lui, afin d'obtenir des informations sur les moyens d'arriver à l'accomplissement de ses espérances. Le père de cet homme était sorcier de son état, et n'avait laissé en mourant, pour toute fortune à son fils, que quelques importantes recettes de son art.

Lors donc que le vieux serviteur vit venir à

lui le riche héritier de San-Estevan, il devina de suite le motif de sa visite; ce qui d'ailleurs était facile, car depuis longtemps il n'y avait plus qu'un seul objet de préoccupation chez les jeunes gens dans toute la contrée.

— Je consens, lui dit-il, à vous indiquer le moyen d'arriver jusqu'à l'intérieur du jardin de Crête-Noire, puisque vous vous sentez le courage d'affronter d'innombrables périls; mais c'est à la condition de vous conformer de point en point à l'engagement que je vais vous demander. J'ai certainement à me plaindre de mon ancien maître qui m'a chassé de son château, sans se préoccuper de mon sort; mais je n'ai pas oublié que, pendant mon enfance, il m'a souvent comblé de ses bienfaits. Et s'il m'a renvoyé si brusquement de son service, c'est parce qu'il savait que la vue d'un jeune homme causerait la mort de son enfant bien-aimée, si celle-ci pouvait se mirer un seul instant dans la prunelle de ses yeux, avant d'avoir atteint sa dix-huitième année. Je ne veux donc point me prêter à l'accomplissement d'une pareille infortune; et si je vous facilite un moment d'entrevue avec la belle princesse, c'est à condition que vous vous transformiez en vieillard, afin que cette entrevue ne soit pas la cause d'un malheur irréparable. Prenez cet anneau et portez-le à la main droite jusqu'à ce que vous ayez franchi les obstacles qui vous séparent du manoir; car pour triompher des difficultés que vous allez

avoir à surmonter, vous avez besoin de conserver toute la vigueur de la jeunesse. Mais jurez-moi qu'avant de paraître devant la fille de Crête-Noire, vous mettrez l'anneau à votre main gauche, afin de vous transformer en vieillard. Aussitôt que vous l'aurez quittée, il vous suffira de le porter de nouveau à la main droite, pour redevenir tel que vous êtes aujourd'hui.

Don Alonzo remercia le vieux serviteur, lui remit en présent un sac de douros ; puis, après avoir pris ses dernières instructions, il se rendit sur le versant sud-ouest de la montagne d'Aitzgorry, qui lui avait été indiqué comme le seul côté par lequel il trouverait accès dans l'antique manoir.

À cet endroit, la montagne est formée d'énormes rochers qui semblent avoir été posés les uns sur les autres par la main des géants, jusqu'à une hauteur de plusieurs milliers de pieds. Entre chacun de ces rochers, il y a des crevasses tellement profondes, qu'on prétend que, dans les anciens temps, elles étaient habitées par des hommes qui en avaient fait leur logis.

L'hidalgo, ayant appris de la bouche du vieux serviteur qu'il ne lui faudrait guère moins d'une année pour arriver au terme de son ascension, s'était muni des vivres nécessaires pour subsister pendant la durée de ce pénible voyage ; et, au moyen d'une échelle de corde qu'il essayait d'accrocher aussi haut que possible, en la lançant d'un bras vigoureux sur les aspérités

de la montagne, il arriva peu à peu à se rapprocher du but de sa périlleuse aventure. Au bout de trois cent soixante-cinq jours d'efforts surhumains, il atteignit un rocher à large ouverture par lequel il n'y avait plus de difficulté pour pénétrer dans le jardin de la princesse. Il jugea cependant qu'il fallait éviter à tout prix d'éveiller ses soupçons, et résolut en conséquence de s'établir dans la cavité pour y attendre le moment favorable.

Nous avons quitté le jardin du manoir le soir de la sainte Marianne. Le lendemain, jour de la saint Siméon, la fille de Crête-Noire, qui avait passé une nuit très agitée, demanda la permission d'aller seule dans son petit bois, convaincue, disait-elle, qu'elle pourrait s'y livrer doucement au repos et réparer ainsi les fatigues de la veille. Cette permission lui aurait été sans doute refusée, si son père n'avait redouté les suites fâcheuses de l'état de surexcitation générale dans lequel elle se trouvait plongée.

Après quelques heures de promenade auprès de la verdoyante couronne de sa cascade de cristal, la triste enfant se dirigea lentement vers un bosquet de myrtes et de citronniers, s'étendit sur le gazon, détacha sa mantille pour s'en former un oreiller, et doucement... doucement s'endormit. Elle était pâle comme les statues des tombeaux de nos rois ; sa poitrine, que recouvrait à peine sa longue chevelure d'or, n'avait plus aucun de ces soubresauts fiévreux qui eussent pu

révéler la veille les mystères qui s'accomplissaient dans son âme ; elle était immobile, calme comme le silence de l'éternité. Et cependant elle était belle, et plus que jamais belle d'une indéfinissable beauté.

Avant que Dom Pedro eût escaladé le dernier rempart qui le séparait de la princesse, il se passa un assez long temps, mais le récit de mon histoire marche plus vite que le temps, et déjà le jeune seigneur n'est plus qu'à quelques pas de la jeune fille endormie.

Il avait hésité à accomplir la promesse qu'il avait faite au fils du sorcier de transporter sa bague de la main droite à la main gauche ; mais le sentiment de l'honneur finissant par triompher, en un instant il avait perdu toutes les apparences du bel âge.

Les glaces de l'hiver avaient tout à coup fait disparaître les fleurs du printemps ; de longs cheveux d'albâtre, plus blancs que le lait de nos génisses et que la neige de nos montagnes, flottaient sur ses épaules ; l'orbite de ses yeux s'était creusé profondément, des rides à longs plis sillonnaient son visage. Seuls, la bague enchantée, n'avait pu éteindre les éclairs qui s'échappaient de la prunelle de ses yeux.

A pas lents et incertains, jetant tout autour de lui un regard inquiet pour être sûr de n'être point aperçu, il s'avancait, puis s'avancait encore.

A cet instant, des voix enchanteresses, — les

voix des esprits de la montagne, — répandirent sous la feuillée leurs plus douces mélodies ; et tandis que la tendre enfant se laissait aller à ces rêves qui font palpiter et bercent le cœur des jeunes filles, elle s'entendit appeler : « Le jour est venu, tu m'appartiens ; ne renferme pas plus longtemps dans ton cœur l'haleine de ta brûlante corolle. Fleur vermeille, épanouis-toi ! »

Et comme si la nature entière conspirait pour s'emparer de la dormeuse, un papillon d'azur, dans sa course folâtre, vint doucement effleurer ses lèvres. Ses grands yeux noirs, illuminés de tous leurs feux, s'entr'ouvrirent, mais ils ne rencontrèrent pas le vieillard qui avait épié leur réveil. Le vieillard avait oublié la promesse du jeune homme, et l'anneau merveilleux, reporté à sa main droite, avait fait succéder les tendres ardeurs du printemps aux durs frimas de l'hiver.

.

— M'aimeras-tu toujours, mon Pedro ? dit l'enfant.

Puis après un instant de silence, elle répéta :

— M'aimeras-tu toujours ? Réponds ; m'aimeras-tu toujours ?

— Pourquoi ne t'ai-je pas connue plus tôt, répondit le jeune hidalgo ? Pourquoi ton père a-t-il voulu t'enfermer aussi longtemps dans cette prison de rochers ? Mon cœur ne serait pas aujourd'hui partagé entre les deux plus ravissantes créatures que le Ciel ait jamais formées.

Fiancé depuis plus d'un an avec la plus belle princesse de la plaine, je ne puis te donner un cœur que je lui ai déjà donné. Mais puisqu'une explicable destinée m'a conduit jusqu'à toi, je te laisse le soin de décider de mon sort.

L'enfant lui répondit : « Je ne puis consentir au sacrifice que vous m'offrez, et je ne me sens point la force de vivre en songeant que le cœur de celui que j'ai connu sera toujours, comme l'héliotrope, tourné vers le plus beau soleil. L'âme de la jeune fille qui n'est point aimée doit s'évaporer et s'anéantir dans l'immensité des cieux. » Et la jeune fille ne parla plus et s'affaissa sur elle-même.

Crête-Noire, inquiet de ne pas voir revenir Fleur-de-Beauté, la trouva ensevelie mollement sur les fleurs, dans sa blanche tunique de gaze. Il tenta de la réveiller, de la saisir dans ses bras; mais elle lui échappa, et il ne vit plus qu'une légère vapeur qui lentement, lentement s'éleva et se perdit dans les cieux.

Le jeune homme, terrifié, aurait voulu changer de main sa bague merveilleuse; mais, dans sa précipitation, le précieux talisman lui échappa et il fut transformé en un rocher de basalte qui surplombe encore aujourd'hui sur le haut de la montagne d'Aitzgorry. Sa bague avait roulé aux pieds de Crête-Noire : celui-ci se baissa pour la ramasser. Il fut aussitôt changé en un bloc de granit noir.

— J'ai vu moi-même ce bloc de granit noir,

dit en terminant Luiza Élisaldé, il se dessine sur le ciel bleu comme une ombre de lugubre présage. Les habitants de la plaine le nomment la *Crête-Noire*. Ils ne manquent jamais de le montrer aux voyageurs et de leur apprendre en même temps la lamentable histoire que je viens de vous raconter.

Elle venait à peine de finir son récit, que notre train s'arrêta, aux cris de : Toledo! Toledo!

Mais, au lieu de débarquer à Tolède, je me trouvai couché tranquillement dans ma petite chambre de la *Fonda de la Paz*. J'avais dormi un peu trop longtemps pour être prêt à partir avec mon ami Suavis ; et, pendant que je me complaisais dans le pays des rêves, seul il cheminait dans le pays de la réalité.

PENDANT QUE NOUS BOUCLONS NOS MALLES, NOUS ENTENDONS TRAITER DES QUESTIONS D'ANTHROPOLOGIE TRANSCENDANTE PAR UN DE NOS DEUX EMBALLEURS.

Nous partirons ce soir. En attendant, la journée sera laborieuse, car nous n'avons pas seulement à caser dans nos malles tout notre matériel de photographie : les livres et les objets scientifiques que nous avons amassés, pendant notre séjour à Madrid, sont tellement nombreux qu'il faut renoncer à l'idée de les transporter avec nous dans la suite de notre voyage. Nous les ferons mettre dans des caisses que nous laisserons à la *Fonda de la Paz*, où nous viendrons les chercher au moment de retourner en France.

Deux emballeurs ont été appelés pour nous aider dans notre besogne.

— *Vuestra Excelenza tiene muchos libros*, me dit l'un d'eux, en me voyant tirer d'un placard une foule de volume grands et petits, pour les mettre en paquets.

— En effet, lui répondis-je ; j'en ai même un peu trop pour un voyageur.

— Votre Seigneurie s'occupe d'anthropolo-

gie, ajoute en jetant les yeux sur mes photographies le second emballer que son copain appelle *Manriqué*. C'est une science très intéressante : si j'avais plus de temps et plus surtout plus de pesetas, il me semble que j'aurais beaucoup aimé à l'étudier. J'ai acheté un livre fort curieux où l'on explique comment ont été créés les animaux, et de quelle façon le crapaud qui était, je parle de longtemps, l'être le plus parfait de la terre, a fini, d'âge en âge, par devenir un de ces singes d'où sont issus nos premiers aïeux.

— Quel est donc ce livre intéressant, où vous avez trouvé des choses aussi extraordinaires ?

— Je ne me rappelle pas bien exactement le titre ; mais je sais qu'il a été composé par un certain Don Carlos Darvino, un vrai savant, s'il en fut jamais, celui-là ; vous le diriez tout comme moi, si vous aviez lu son ouvrage.

— Alors vous avez adopté les théories de ce certain Don Carlos, et elles vous satisfont tout à fait ?

— Pardonnez, señor, les théories de ce Don Carlos sont loin de s'ajuster à mon goût dans les feuillures de ma charpente crânienne, mais elles m'ont fait réfléchir ; et aujourd'hui j'ai des idées à moi, qui trottent d'une façon singulière dans mon cerveau. Vous ne le croiriez probablement pas : mais elles se sont enfoncées dans ma tête aussi profondément que mes clous dans les rainures de cette boîte, et il faudrait je ne

sais quelles grosses tenailles pour arriver à les arracher.

— Et quelles sont ces idées?

— Je ne me ferai pas prier deux fois pour vous le dire, car je ne trouve pas souvent de joint pour pouvoir caser de ces articles-là. Votre Seigneurie jugera sans doute que je suis bâti d'un bien pauvre bois; mais elle ne voudra peut-être pas me béchier, car, loin d'être un savant, je ne suis qu'un pauvre diable d'ouvrier qui ne réfléchit pas quand il veut, et qui n'a pas assez raboté d'idées pour avoir mieux à son service qu'un petit copeau de gros savoir.

Avant d'avoir lu le livre de Don Carlos, j'avoue que ma manière de comprendre le créateur et la création s'appuyait sur d'assez médiocres tasseaux. Ou bien il fallait m'imaginer le bon Dieu produisant en un coup, et un certain jour, par le plus singulier des miracles, une foule d'êtres n'ayant aucune connexion entre eux, ou bien ce même bon Dieu prenant la peine de former l'une après l'autre chaque espèce de notre monde, depuis le caillou ou la mousse, jusqu'à l'animal le plus perfectionné et jusqu'à l'homme. Cette idée me semblait impertinente; car du moment où j'imagine Dieu, je l'imagine assez parfait, assez puissant pour créer un élément unique capable de tirer tout de sa propre substance; et il me semble que Dieu diminue du moment où il se met à faire maintes sortes de choses successivement. S'il n'a pas produit

la création en plusieurs fois, mon petit bon sens me dit qu'il a forcément créé un élément unique, et que la nature entière, l'univers si vous voulez, n'est qu'un immense et éternel transformisme.

Don Carlos, voyez-vous, señor, en soutenant le transformisme, entrainé comme un vrai tenon dans la mortaise de ma jugeotte; mais voilà qu'un savant de la ville, Don ***, que vous connaissez sans doute, chez qui j'ai fait des emballages, m'a enlevé en un instant toutes les chevilles de mes illusions. Il m'a dit que le livre de Don Carlos n'était rien autre chose qu'un roman, et que la science positive de l'observation prouvait que les doctrines de cet auteur étaient de pures fantaisies; il a ajouté notamment qu'il n'y avait pas une académie en Europe où l'on admit qu'une espèce ait jamais pu se transformer en une autre espèce. Et comme je lui demandais si cette théorie de l'espèce était absolument d'équerre, il me ferma la bouche plus serrée qu'un étou, en me disant carrément :

— Ce n'est pas une théorie, mon brave homme : c'est un dogme.

— Un dogme, répondez-je ? Oh ! dans ce cas, je n'ai plus rien à objecter.

Dieu me garde de ne pas croire ce que disent les académiciens : j'avoue cependant à Votre Seigneurie que les explications de mon savant client m'ont un peu démonté, et que je suis poussé, je ne sais trop pourquoi, à revenir tou-

jours au système exposé dans mon petit livre. Seulement, ce qui me tourmente, c'est que ce système, du moment où il est dû à la fantaisie, ne soit pas un système complet. C'est pour moi comme un clou sans tête ni pointe. J'ai beau vouloir l'enfoncer dans mon cerveau ; je n'arrive pas à le faire pénétrer sans le tordre à chaque coup ; ce qui ne contribue pas à le rendre bien solide. Si j'étais moins inhabile, j'essayerais de lui refaire une tête et lui effiler une pointe. Don Carlos me montre les animaux dérivant d'une souche commune ; mais que fait-il des végétaux et surtout des minéraux ? Si Dieu a créé trois types, pierre, plante et bête, j'avoue qu'il me devient fort égal qu'il en ait créé beaucoup plus, et alors le roman que j'ai lu perd son plus vif intérêt. Si maintenant la plante provient de la pierre, l'animal de la plante, et l'homme de l'animal, il me semble que la transformation doit se continuer bien au delà ; et dès lors je commence à croire que le curé de mon village n'avait pas tort lorsqu'il m'apprenait qu'au-dessus des hommes il y avait les anges, au-dessus des anges les archanges, et au-dessus des archanges toutes sortes de créatures de plus en plus perfectionnées : Dieu au point de départ et Dieu à la fin.

Et à ce sujet, je me suis souvent demandé si tous les astres de l'univers, parmi lesquels notre globe n'est qu'un pauvre grain de sable insignifiant, ont été créés pour le service exclusif de

notre petite planète ; ou si, dans chaque étoile dans les plus grandes au moins, Dieu a placé des êtres doués d'un organisme semblable ou différent de ceux de la terre. Vous me direz peut-être qu'on n'en sait rien. Mais alors je répondrai encore une fois que le joli roman de Don Carlos est des plus incomplets, puisque son imagination n'a pas été capable de le terminer. Un roman inachevé n'a jamais qu'un assez maigre mérite, et je gage qu'il eût autant valu ne pas le commencer que de l'abandonner sans lui avoir donné le dernier tour de main.

Ensuite je trouve encore une lacune qui m'embarrasse terriblement dans la doctrine de Don Carlos. Suivant ce savant, les transformations s'opéreraient dans la nature, par suite de la sélection naturelle et de la concurrence vitale, c'est-à-dire, si j'ai bien compris, par ce fait que les êtres ont une tendance à s'unir aux êtres qui leur semblent les plus parfaits, et que les forts détruisent les faibles, c'est-à-dire ceux qui sont imparfaits. Cette manière d'expliquer les transformations me sourit assez ; mais je vois, dans ce monde, une autre transformation bien autrement radicale et que je voudrais qu'un académicien m'expliquât quelque peu. Cette transformation radicale c'est la mort.

Pour ceux qui n'admettent qu'un seul principe, le principe matériel, comme pour ceux qui croient à un autre principe, le principe intellectuel et métaphysique, la mort est néces-

sairement le signal du plus énorme des transformismes. Et à ce sujet, je me demande si la théorie actuelle de la cellule, considérée comme élément constitutif des êtres, nous montre bien le problème réduit à sa plus simple expression. L'atome ou parcelle indivisible n'est pas bien remplacé, dans les doctrines modernes, par la cellule destructible, elle et ses parois; et je m'inquiète de savoir si, en somme, ce n'est pas cet atome qui est l'élément essentiellement supérieur et parfait de la nature, si ce n'est pas enfin dans cet élément que résident les plus splendides prérogatives de la perpétuité. Qui peut fixer des bornes à la puissance de cet atome capable de pénétrer au travers des corps subtils, solides, liquides et éthérés? Qui peut nous dire que ses évolutions, réglées par des lois encore inconnues, ont pour domaine restreint les limites étroites de notre atmosphère, et non point les immensités de l'infini?

Mon emballer s'animait de plus en plus; mais comme il ne cessait pas un instant de travailler tout en me racontant ses théories, je n'avais garde de l'interrompre.

La cloche de l'hôtel, appelant les voyageurs à la table d'hôte, m'obligea cependant de mettre un terme à la conférence dont il nous gratifiait si généreusement, et je fus obligé de prendre à mon tour la parole :

— Mon brave homme, lui dis-je, je regrette vivement de quitter Madrid ce soir; car, sans

cela, j'aurais été fort curieux de vous entendre continuer l'exposition de vos idées. Je ne veux point vous dissimuler, cependant, combien ces idées sortent du cadre de la science positive.

Vous avez lu, dites-vous, un roman de Don Carlos Darvino ; mais vous ajoutez furieusement du romanesque à ce roman. Quand je serai de retour à Paris, je vous enverrai quelques bons livres d'histoire naturelle qui modéreront peut-être un peu la hardiesse de vos hypothèses. Je suis cependant charmé de vous avoir entendu, et je vous promets de réfléchir à ce que vous m'avez dit.

Manriqué me serra chaleureusement la main, et me remercia de mes promesses. Son copin, pendant ce colloque, n'avait pas soufflé mot ; mais on voyait, dans ses yeux, des sentiments d'admiration mal dissimulés. Il se borna, au moment de nous séparer, à pousser cette exclamation :

— Comme c'est beau, tout de même, d'être savant !

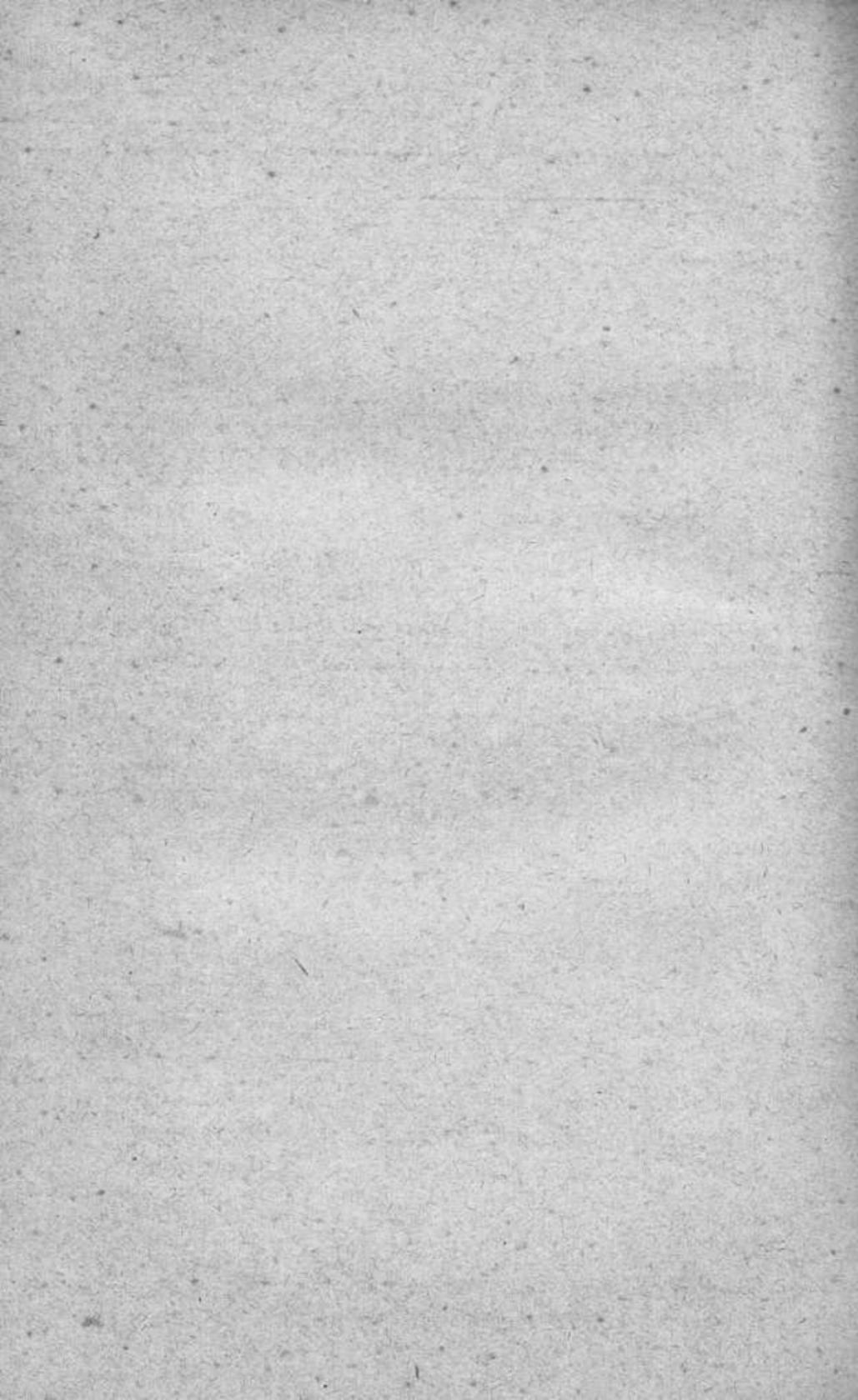
Pendant le dîner, je n'ai pas cessé de songer à mon emballer et à ses théories. Je ne sais si l'on trouve à Madrid beaucoup de gens de cette trempe parmi les menuisiers, comme on en compte à Paris parmi les cordonniers et les collecteurs de chiffons, gens dont le métier, à ce qu'il paraît, est très favorable au travail de la pensée. Toujours est-il que je n'oublierai pas de lui envoyer les livres que je lui ai promis.

A neuf heures, nous quittons la *Fonda de la Paz* pour monter dans l'omnibus qui doit nous conduire à la gare. Nous allons passer deux nuits et un jour en wagon, car nous nous rendons en une tire à Lisbonne.

Départ à neuf heures cinquante minutes du soir.

A bientôt !

II
LE PORTUGAL
ET L'ESPAGNE DU SUD



X XI

OU L'AUTEUR VOUS AFIE QUE TERRIBLEMENT SE BOULE
QUI CUIDE QU'AVEC DES POTS-DE-VIN LE POT DE TERRE
PEUT IMPUNÉMENT VOYAGER AVEC LE POT DE FER.

La distance qui sépare Madrid de Lisbonne est de près de huit cents kilomètres : nous l'avons franchie en 32 heures. Quoiqu'il ne faille d'ordinaire que seize à dix-huit heures pour parcourir en wagon huit cent soixante-quatre kilomètres entre Paris et Marseille, je trouve que c'est prodige en Espagne, où les chemins de fer ne brillent pas précisément par leur extrême vélocité. Je dis donc, en dépit de quelques gens hargneux, que la grande ligne Hispano-Portugaise mérite éloges et encouragements.

Malgré la rapidité de ce parcours, il est encore trop long pour que nous ne cherchions pas à en diminuer la fatigue par une installation confortable. Nous avons demandé un coupé-lit : impossible de l'obtenir. En France, grâce à nos mannequins, nous sommes restés seuls dans notre compartiment. En Espagne, le meilleur procédé doit-être de recourir à ce puissant levier qu'on appelle le pourboire.

L'usage de donner des « pourboires » ne devrait se rencontrer que chez les nations barbares. Il faut reconnaître qu'il n'est guère répandu chez les peuples du Nord, et, par contre fort à la mode chez les nations de l'Europe latine. Le travailleur doit recueillir un prix convenable de ses services, mais ce prix doit être réglé à l'avance : il n'a pas à tendre la main pour demander l'aumône, quand on lui a remis son salaire. De telles aumônes mécontentent presque toujours autant celui qui les reçoit que celui qui les donne : elles ne servent qu'à encourager la mendicité sous un déguisement d'autant plus méprisable qu'elle ne réussit le plus souvent que par la crainte du chantage. Une de ses conséquences inévitables est de faire disparaître la politesse du parler et des manières.

En France, en Italie, et surtout en Espagne, il est à peu près impossible de se soustraire à cet impôt d'autant plus vexatoire qu'on n'arrive jamais à connaître le taux auquel il est fixé. Si nous avions su à quoi nous en tenir au sujet des habitudes espagnoles, nous n'aurions pas eu à regretter les ennuis que nous avons éprouvés à la douane au début de notre voyage. Aujourd'hui que nous jouissons d'un peu d'expérience, les douanes et les octrois ne nous préoccupent pas plus que s'ils n'existaient point.

Nous nous adressons donc au chef du train ; et, en lui glissant une petite pièce d'argent dans

la main, nous lui demandons si, dans l'impossibilité où nous nous trouvons d'obtenir un coupé-lit, il ne pourrait pas nous installer dans un wagon où nous serions quelque peu à notre aise.

— Si vous voulez, señores, je vous donnerai un compartiment « réservé ».

Ce mot « si vous voulez » signifie « si vous voulez me donner un bon pourboire ». — Nous nous hâtons de comprendre; et, en un instant, le conducteur nous introduit dans une voiture qu'il ferme à clef pour qu'il n'y entre aucun voyageur avant le moment du départ.

Puis, lorsque le train est en marche, notre brave employé vient nous souhaiter la « buena noche », en nous montrant qu'il a placé, pour plus de sûreté, l'écriteau « réservé » au devant de notre portière.

Par mal-chance pour notre homme, le ministre des Travaux Publics voyageait ce soir-là dans le même train, et, sans doute en son honneur, le personnel de service avait été doublé. A quelques kilomètres de Madrid, un inspecteur entre dans notre compartiment, et nous demande à quel titre on a placé le mot « reservado » sur notre voiture.

Au lieu de lui répondre, nous nous bornons à lui passer à son tour un petit pourboire. Ce pourboire lui paraît sans doute insuffisant, en raison de la circonstance; car, en sortant, il nous dit en un français prononcé à la castil-

lane : « J'enlève votre écriteau, car je ne suis pas une..... canaille. » Peu nous importe en somme : du moment où personne n'est entré avec nous au départ de Madrid, nous demeurerons très probablement seuls pendant toute la nuit. Quant à la journée et à la nuit de demain, nous verrons ce que nous aurons de mieux à faire. A chaque instant suffit sa peine.

J'ai appris depuis un procédé excellent pour être seul sur un chemin de fer espagnol. En France, il y a d'ordinaire, dans chaque train, un seul compartiment réservé pour les fumeurs. En Espagne, c'est tout l'opposé : on n'y trouve en général qu'un seul compartiment réservé *pour les hommes* qui ne fument pas ». Or, comme tous les Espagnols ont l'habitude de fumer sans relâche et que les dames n'ont pas le droit d'entrer dans ce compartiment réservé, il en résulte qu'il est à peu près toujours vide. Il suffit donc de s'y installer bravement pour n'être gêné par personne et pour pouvoir user à son gré du cigare ou de la cigarette, sans avoir l'inconvénient de vivre dans l'atmosphère épaisse qui caractérise, dans les autres pays, le compartiment réservé aux brûle-lèvres et au tabac.

A six heures quinze minutes du soir, nous apprenons avec plaisir, à Elvas, ville frontière du Portugal, que la visite des bagages n'aura lieu qu'à la capitale, où nous arriverons le lendemain à 5 h. 40. Autant nous avons été tour-

mentés sottement à la douane espagnole d'Irun, autant nous trouvons de courtoisie et de bon sens chez les douaniers de Lisbonne. Après avoir décliné nos noms et sur ma simple déclaration que mes colis renferment des plaques photographiques en danger lorsqu'elles sont exposées à la lumière, avant même que j'aie présenté les lettres de recommandation que m'avait données mon excellent ami M. le chevalier de Faria, le chef de la douane s'empressa de défendre à ses agents d'ouvrir aucune de nos caisses, même celles que nous lui déclarions de nature à être visitées sans inconvénient.

Le Délégué-Général de l'Alliance Scientifique pour le Portugal, M. le chevalier Possidonio da Silva, architecte du Roi et correspondant de l'Institut de France, qui nous attendait à notre arrivée à Lisbonne, nous avait fait préparer des appartements à l'Hôtel Central.

Notre installation est excellente : de nos chambres et de notre salon, nous jouissons d'une vue magnifique sur l'estuaire que forme le Tage depuis le moment où il s'élargit considérablement à la partie sud de la grande île marécageuse de Lezirias jusqu'à Almada, où le fleuve se rétrécit pour aller bientôt après déverser ses eaux dans l'océan Atlantique. Le mobilier de l'hôtel, sans être très luxueux, est de bon goût et confortable ; le service est à peu près suffisant ; la table d'hôte n'est pas trop mauvaise. Le premier jour, j'ai exprimé mon

étonnement qu'on ne nous servit pas au dessert quelques figues d'opuntia et un régime de banane. Dès le lendemain nous avons eu à profusion de ces fruits délicieux des contrées tropicales qu'on se procurerait certainement avec plus de difficulté à Madrid qu'à Paris ou à Londres.

La première impression qu'a produit Lisbonne sur notre esprit a été très favorable et elle est devenue plus avantageuse encore lorsque nous avons contemplé son panorama des hauteurs de Calcilhas, sur la rive gauche du Tage. A l'intérieur, il y a quelques rues larges et une grande place qui ne manque pas de beauté; mais, dans une cité de cette importance, l'étranger s'étonne de ne pas rencontrer plus de monuments, plus d'édifices dignes de fixer son attention. La ville d'*Olisipo*, à laquelle la légende donne pour fondateur le sage époux de Pénélope, aurait certainement besoin de quelques embellissements : elle deviendrait alors une des plus charmantes résidences de notre hémisphère.

Au point de vue de sa situation géographique, Lisbonne occupe une position exceptionnelle en Europe. Quoique n'étant pas située sur l'Océan, dont elle est séparée par une douzaine de kilomètres, on doit la citer parmi les ports de mer les plus considérables du monde, car elle est accessible aux vaisseaux du plus fort tonnage, le chenal qui conduit à son estuaire mesurant partout plus de 30 mètres de profondeur. L'abri

pour les navires y est en outre excellent ; et, au point de vue de la défense militaire, deux forts qui croisent leurs feux à l'entrée du détroit en rendent l'abord des plus difficiles en temps de guerre. En outre, Lisbonne, placée à l'extrême limite occidentale de l'ancien monde, est comme sa sentinelle avancée du côté de l'Amérique et sa dernière grande station pour les navires qui veulent entreprendre le périple du continent africain.

Ce sont, sans doute, ces avantages qui ont inspiré à quelques rêveurs l'idée de voir à Lisbonne la future capitale de l'Europe. Il n'est pas impossible qu'une telle conception, qui ne provoque guère aujourd'hui que le sourire, soit de nature à préoccuper sérieusement si non les rois du moins les peuples du siècle à venir. Faire de l'Europe une seule contrée, comme l'avait projeté Napoléon, sera sans doute de bien longtemps une utopie, et l'on ne voit guère comment cette utopie pourrait aboutir à des avantages sérieux et durables. Transformer les états européens en une vaste et puissante confédération serait une pensée plus praticable, d'autant mieux qu'en dehors des intérêts de quelques familles princières dont la fortune repose sur le maintien du statu-quo, les peuples se rapprochent de jour en jour et voient leurs causes de rivalités s'amoinrir sans cesse davantage. Mais avant que cette idée soit réalisée, si elle est doit l'être jamais, ne serait-ce

pas un progrès en rapport avec la civilisation moderne que de décider l'établissement en permanence dans une ville neutre, à Lisbonne par exemple, d'une assemblée de tous les citoyens de l'Europe, à laquelle échoierait le soin de régler les questions internationales et de sauvegarder les intérêts des peuples ? Les décisions de cette assemblée souveraine, dans certains cas déterminés, primeraient la volonté des rois et des parlements locaux : elles auraient une sanction assurée par ce fait qu'elles ne s'appuieraient jamais que sur les sentiments qu'ont les masses de la légitimité de leurs besoins ; et les armées locales seraient impuissantes à lutter contre des décrets qui auraient un écho profond dans la conscience des peuples.

Cette assemblée internationale européenne est peut-être moins loin de voir le jour que quelques politiciens de notre époque sont portés à le croire. A en juger par la rapidité avec laquelle se comblent les fossés qui naguère servaient de limites entre les monarchies européennes, et par la force latente qui assure le rapprochement des nations, il n'est peut-être plus téméraire de prédire pour le *xx^e* siècle, dans quelques vingt ans, la naissance d'une pareille institution. Quant à savoir s'il en résultera, pour l'Europe, le système unitaire ou fédéral, c'est une question qu'auront à débattre nos petits neveux, et qui, pour l'instant, ne doit

que fort peu nous préoccuper. Il suffit, pour l'honneur de notre temps, que nous ayons aperçu, dans le clair-obscur de la destinée, ce que nos successeurs auront le privilège de contempler à la grande lumière des âges futurs.

XXII

OU L'AUTEUR COMPARE LES PLUS JOLIES PORTUGAISES A
L'AMANTE DU ROI SALOMON, ET LES MEILLEURES INSTI-
TUTIONS POLITIQUES A CELLES DU ROI BÉERSÉEBA III.

Dès notre arrivée à Lisbonne, nous sommes frappés de la profonde dissemblance qui existe au point de vue du type et de la physionomie entre la population portugaise et celle des pays espagnols que nous avons déjà visités. En jetant les yeux sur la carte d'Europe, il semble tout d'abord que la division de la péninsule ibérique en deux états distincts est une de ces anomalies que les caprices de la politique ont seuls pu produire. Le voyageur ne tarde pas à changer d'opinion à cet égard ; et, malgré quelques traits communs, d'ailleurs fort rares, il reconnaît bien vite qu'il s'agit de deux nations essentiellement différentes. Après un court séjour dans leur pays, ce n'est plus seulement l'aspect extérieur qui fait distinguer les Portugais des Espagnols ; c'est, encore et surtout, le caractère moral, les goûts, les aptitudes. Il y a eu quelques hommes d'état, dans la Vieille-Castille, qui ont rêvé la réunion des deux

contrées en une seule. Je ne sais si ce rêve continue et s'il sera jamais réalisé ; mais il faudrait pour cela qu'il se produisit de bien grands changements dans l'humeur des parties contractantes ; et tant que ces changements ne seront pas accomplis, je doute fort qu'il puisse naître rien de bon d'une annexion à un titre quelconque du Portugal à l'Espagne.

De chaque côté de la frontière, il y a plus que des sentiment hostiles : il y a une répulsion réciproque qui, dans bien des cas, se traduit par des expressions de dédain, pour ne pas dire de mépris.

Cet antagonisme provient évidemment de causes multiples, mais il n'est pas impossible que la principale soit la diversité des éléments ethniques qui ont contribué à former la nationalité espagnole et la nationalité portugaise. S'il est vrai que la première présente des caractères qui la distinguent des autres nationalités néo-latines, on peut dire sans hésiter qu'il existe un abîme entre la seconde et toutes les sociétés européennes sans exception. Le sang n'est plus le même : et le sang n'étant plus le même, il s'ensuit tout naturellement que les cœurs ne peuvent battre à l'unisson.

L'étude du type portugais soulève un des problèmes les plus intéressants et les plus utiles de la science anthropologique. Suivant une certaine école, les hommes seraient, sinon de plusieurs espèces, au moins de plusieurs

racés, qui ne pourraient se mélanger entre elles sans aboutir plus ou moins rapidement à leur extinction. En d'autres termes, les produits des races différentes cesseraient d'être féconds au bout d'un certain nombre de générations ; et il y aurait à tirer de cette théorie un enseignement pratique, suivant lequel les unions seraient condamnées entre peuples de souches trop différentes les unes des autres. Une telle doctrine entraîne des conséquences détestables. S'il était prouvé qu'elle fût vraie, il faudrait bien se résoudre à l'admettre. Or, non seulement il n'est pas prouvé qu'elle est vraie, mais plusieurs faits bien constatés tendent à établir qu'elle est fautive. De ce que certaines nations supérieures ont de la répugnance à s'allier avec des populations placées à des degrés plus ou moins infimes de l'échelle sociale, et que, dans ce cas, les résultats du métissage, lorsqu'ils s'effectuent, sont peu prospères, il n'en résulte pas qu'un phénomène identique doive se produire toutes les fois qu'il y aura alliance entre des groupes éloignés dans l'espèce humaine.

Du moment où l'Anglo-Saxon et le Germain professent une répulsion à contracter des mariages avec des femmes Noires ou Indiennes, il va de soi que, lorsque ces mariages viennent accidentellement à se conclure, le père de famille passe pour avoir dérogé et tombe en conséquence, lui, sa femme et ses enfants, dans une situation abjecte, plus ou moins compa-

nable à celle des parias ; que, par suite, repoussé de la société de ses anciens congénères, il ne sera vraisemblablement point dans les conditions voulues pour assurer l'existence à ses descendants ; qu'enfin, il se trouvera isolé dans un milieu absolument contraire à la perpétuité de sa race. Mais en est-il de même là où n'existent point de tels sentiments de répulsion, de tels préjugés à l'égard de la couleur de la peau ? Les Espagnols n'ont pas hésité à se mêler aux populations indigènes partout où ils se sont trouvés en contact avec elles : les produits de leurs unions ont été à peu près partout vivaces, satisfaisants, et il en est résulté des métis qui paraissent destinés au plus sérieux avenir.

Le métissage, qui s'est opéré dans une si énorme proportion chez les Portugais, a produit un phénomène bien autrement remarquable encore. Ce n'est plus seulement des unions de peuples Blancs avec des Indiens assimilés tant bien que mal aux peuples Jaunes ; ce sont des alliances contractées entre les points extrêmes de la série anthropologique, entre la race Caucasiennne et la race Noire. Et ces alliances ont donné des produits d'une incontestable valeur. Au point de vue de l'évolution civilisatrice de l'humanité, en effet, que peut-il y avoir de plus utile, de plus nécessaire qu'une population active et intelligente qui ait, en outre de ces qualités, le précieux privilège de l'immu-

nité du climat ? Les Portugais ont été, pendant un temps, la première nation maritime du monde ; aucun peuple ne pourrait les égaler comme nation colonisatrice, s'il voulait rivaliser avec eux. On dit qu'au dernier siècle, les gens de couleur formaient un cinquième de la population de Lisbonne. Je suis convaincu qu'aujourd'hui, on trouverait des traces de sang noir dans plus de la moitié des habitants de cette grande ville. J'ai examiné avec une attention toute particulière les Portugais que je voyais dans les rues, dans les salons, dans les cafés, dans les théâtres ; et je suis arrivé à la conviction que le plus beau type portugais est celui où l'on aperçoit des traces évidentes de sang noir. J'aurais voulu photographier bien des femmes que je rencontrais sur ma route ; le temps, les circonstances ne me l'ont pas permis. Je le regrette, car j'aurais démontré *de visu* que les plus jolies portugaises sont celles qui peuvent dire comme l'amante, dans le *Cantique des Cantiques* : « Je suis noire, mais je suis belle ! »

Loin de ma pensée cependant de prétendre que les Portugaises sont la résultante d'un mélange unique de Blancs et de Noirs ; je crois qu'ils proviennent d'une foule de métissages différents. Le point essentiel est que tous ces métissages aient abouti à former une nation distincte, autonome, intelligente et progressive. Le fait me semble incontestable. Et, sans avoir

des idées absolument arrêtées à cet égard, j'incline à penser que lorsque les mélanges se font dans les conditions voulues, plus ils sont nombreux, plus la population qui en résulte acquiert de supériorité physique, morale et intellectuelle. Il y a là un problème d'anthropologie d'un immense intérêt pratique. Je me propose de l'étudier un jour avec tous les soins dont il est certainement digne.

Rousseau a dit qu'il y avait « beaucoup de gens que les voyages instruisent encore moins que les livres, parce qu'ils ignorent l'art de penser ». Je voudrais, moi, qu'on élevât à la hauteur d'un enseignement l'art de faire des observations, non seulement dans les voyages, mais dans les rues. On crée à grands frais toutes sortes de musées, soi-disant pour l'éducation publique. Je suis loin de m'en plaindre : je voudrais qu'on en créât davantage ; je voudrais qu'on consacraît au progrès des sciences des sommes énormes, et qu'on en fut arrivé à une époque de civilisation où le plus petit des budgets serait le budget de la guerre. Je soutiens cependant qu'il existe, dans tous les pays, bien plus de musées qu'on n'est porté à le croire ; et, parmi les plus curieux, j'ai toujours mis en ligne de compte les rues des villes et des villages. Seulement pour que les rues des villes et des villages soient des musées instructifs, il faudrait qu'on enseignât la manière de savoir observer. Si j'étais potentat, je serais

dans le cas d'instituer par décret un cours d'observation dans toutes les écoles de mon empire. Quel malheur que le sort ne m'ait pas fait naître autocrate en Chine ou au Monomotapa !

C'était justement au Monomotapa que je rêvais, lorsque, appuyé nonchalamment sur la main courante de ma fenêtre, je contemplais, au-delà du quai de Sodrè, entre les éclaircies des arbres et la statue du maréchal duc de Terceira, qu'entoure un charmant pavage en mosaïque, le mouvement de la population portugaise, sur la rive droite du Tage.

Vendredi dernier, dit une lettre qu'on m'apporte à l'instant, il s'est passé les plus incroyables événements sur la pente occidentale des monts Lopata, qui séparent le Monomatapa de la partie sud des établissements portugais de la côte de Mozambique. Un certain Malouti, descendant des anciens rois de Sofala, qui était parvenu à établir son autorité d'une manière absolue sur vingt-sept tribus, vient d'être renversé. Ce petit despote africain, suivant les mœurs politiques de ses ancêtres, avait fondé son pouvoir sur la terreur qu'il avait réussi à répandre à cent lieues à la ronde. Après s'être arrogé, sans consentement du parlement local, le titre de *Grand Bandit*, il avait imaginé de se former un ministère sur un plan différent des ministères que nous connaissons en Europe. Résolu à tout décider par lui-même, il lui avait semblé inutile de créer des départements dans son cabinet

et de donner des portefeuilles à ses secrétaires d'État ; d'autant plus que, personne ne sachant ni lire ni écrire dans le pays, les portefeuilles auraient toujours été vides, ce qui eût été un affreux malheur pour la population. Ses ministres, au nombre de quatre, n'avaient donc pour mission que d'augmenter la somme de ses facultés personnelles, en doublant la portée de ses sens. De la sorte, le premier de ses ministres s'appelait ses Yeux, le second s'appelait sa Bouche, le troisième s'appelait ses Oreilles ; quant au quatrième, il rappelait ses plaisirs intimes, car il est bien juste qu'un roi qui travaille beaucoup soit aussi un roi qui s'amuse. Tous les autres fonctionnaires, au nombre de quatre cents, ni plus ni moins, portaient un seul et même titre : on les appelait les Bourreaux de sa Clémente Majesté.

Malouti ne sortait jamais sans être précédé de ces quatre cents fonctionnaires, tous habillés de rouge et coiffés d'une espèce de grand turban noir ; montés sur autant d'éléphants gris, ils s'étaient habitués à en descendre avec une incroyable prestesse, de façon que leur maître n'eût jamais à attendre un instant l'exécution de ses ordres.

Sa Clémente Majesté, entourée de ses quatre ministres, reposait majestueusement sur le dos d'un grand éléphant blanc que le roi de Siam lui avait envoyé comme cadeau de noces, l'année dernière, à l'occasion de son ma-

riaga avec une fille que ce dernier avait eue d'un des cent-gardes féminins de son palais de Bangkok.

L'empire de ce grand monarque était en paix depuis plusieurs années et tout s'y passait comme dans le meilleur des mondes. On y coupait peut-être un peu trop de cous; mais, à cela près, doucement on y passait la vie, en célébrant le *moutokouanit*, le *boyaloa* et l'amour. Par malheur, un ancien avoué de Périgueux, jaloux de la gloire des Barth et des Livingstone, était parvenu à remonter le cours du Zambèze; et, grâce à la connaissance parfaite qu'il y avait acquise de la langue du pays, il avait réussi à contracter avec les indigènes les liens de la plus étroite amitié.

Un jour que Sa Majesté Malouti, après avoir passé un peu plus de temps qu'il ne convenait avec son quatrième ministre, était sorti mal d'aplomb sur son grand éléphant blanc, et qu'il avait imposé un travail par trop excessif à ses quatre cents fonctionnaires d'avant-garde, l'avoué de Périgueux crut le moment favorable pour appeler le peuple à la rébellion. Ses paroles eurent, en un clin d'œil, le plus complet écho dans toute la tribu, et, en moins d'une heure, l'autocrate de Monomotapa était allé faire un rapport sur son empire au Grand Esprit de la Fumée-Noire.

On offrit alors le sceptre et la couronne à notre brave avoué qui se fit un peu prier avant

de consentir, mais qui finit par se dévouer au bonheur de ses bien-amés sujets. Au premier jour de la nouvelle lune, on le hissa sur un large bouclier de peau de bœuf, puis on le proclama, aux hurras de la populace, « Seigneur de la Vie », sous le nom de Béerséba III. Quelques savants du pays prétendent que les deux premiers Béerséba furent des rois sages et honnêtes; mais, à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres de Sofala, on soutient qu'ils n'ont jamais existé. Les érudits sont vraiment des gens insupportables avec leur scepticisme historique. Qui peut assurer que, dans un siècle, on ne dira pas également que Béerséba III n'a pas plus existé que Napoléon I^{er} ?

Toujours est-il que le nouveau potentat tint à prouver, à la face du soleil et de la lune, qu'il n'était pas un souverain inactif. Tout le personnel du *Journal officiel* de Monomotapa, depuis quinze jours qu'a eu lieu le couronnement du nouveau monarque, est littéralement sur les dents. Les décrets tombent du haut du trône comme une véritable averse. Le peuple ne travaille plus à autre chose qu'à se faire lire les affiches qu'on colle du matin au soir sur les petites vespasiennes des boulevards.

DÉPARTEMENT DE LA GUERRE. En temps de paix, tous les mâles, grands ou petits, vieux ou jeunes, sont tenus de venir jouer au soldat, une fois par semaine, sur l'esplanade du grand bazar.

En temps de guerre, il est interdit de s'oc-

cuper de dresser les rôles de l'armée. Tout le monde, sans exception, hommes, femmes et enfants, étant appelé au service, il n'y aura personne dans les bureaux pour mettre de l'encre sur du papier et de la poudre sur de l'encre. On usera de la poudre d'une toute autre façon. Les jeunes gens et les hommes encore valides feront le coup de feu, les enfants fabriqueront des cartouches, les femmes coudront les habits, les souliers, ou bien elles prépareront la soupe.

L'armée active sera bien nourrie. Celui qui aura mieux diné qu'elle sera sur le champ incorporé dans un bataillon de discipline; et, s'il est trop vieux pour allumer la mèche d'un canon, il allumera la pipe aux grands gardes et leur racontera des histoires pour les amuser ou tout au moins pour les empêcher de dormir.

En cas d'invasion étrangère, ce qui sera inutile dans le pays sera détruit en quatre temps et trois mouvements. Et en attendant la guerre (puissions-nous l'attendre bien longtemps!), vive mon bon peuple Monomotapan!

Tel est le texte d'un décret pris au hasard dans le tas; un décret peu poli, puisqu'il ne débute pas par une révérence, comme on le fait dans les pays civilisés, mais enfin un décret qui est clair et bien senti. A bons entendeurs, salut!

DÉPARTEMENT DE LA MARINE. Considérant que, parmi les habitants de tous les empires, il existe une classe de cerveaux fêlés qui rêvent

sans cesse de prendre la lune avec les dents et qui ne savent à quoi employer leur exubérance d'activité, j'ordonne qu'ils soient embarqués au plus vite sur les vaisseaux de ma future marine, afin qu'ils aillent chercher fortune au delà des mers. Tel aventurier qui, dans sa patrie, n'aurait fait que du mal, pourra réaliser de grandes choses sur de lointaines plages.

Ne possédant pas de côtes, je nommerai ultérieurement un amiral parmi mes suisses, et je lui donnerai pour mission d'ouvrir des débouchés à notre commerce aux quatre bouts du monde. Je ne tiens pas à posséder de nombreuses colonies, mais je veux établir partout des comptoirs ; et je ne planterai le drapeau militaire des anciens rois de Sofala que là où il sera nécessaire d'assurer par la force la protection de mes chers sujets.

En fait de navires, je ne veux guère que des bâtiments de commerce; j'aurai seulement un bateau cuirassé et un monitor de petite dimension pour orner les vitrines du Musée des arts industriels de ma capitale.

Quant aux expéditions pour la découverte des pôles, je n'autoriserai à y prendre part que ceux qui seront atteints de la fièvre chaude.

DÉPARTEMENT DE LA JUSTICE. Considérant que pour prévoir tous les cas qui peuvent se présenter, un code doit être d'une longueur interminable; que, fût-il d'une longueur inter-

minable, il serait encore loin d'être complet ; qu'il ne me convient pas d'entreprendre quelque chose d'interminable ; que d'ailleurs l'expérience que j'ai acquise dans les pays civilisés me prouve qu'avec les codes les plus savamment élaborés, on ne cesse de rendre des arrêts iniques et de juger tout de travers, je décrète :

Article premier. — Il n'y aura point de code dans l'empire de Monomotapa.

Article 2. — Il est institué, dans chaque préfecture, un Tribunal du Bon Sens, composé d'un seul juge responsable de ses arrêts devant tous mes fidèles sujets.

Article 3. — Il sera alloué pour traitement au juge qui aura manqué de bon sens une roulée de coups de bâton proportionnée à sa sottise.

Article 4. — Au lieu d'établir dans chaque village, aux frais du gouvernement, des juges de paix qui entretiennent la discorde parmi les habitants, ce qui serait d'ailleurs coûteux et en somme plus embarrassant qu'utile, les plaideurs choisiront eux-mêmes qui bon leur semblera pour leur rendre justice, et nul n'aura le droit de décliner une pareille mission.

Article 5. — Lorsque les partis ne pourront s'entendre sur le choix d'un arbitre, ils seront condamnés l'un et l'autre à une bonne et honnête bastonnade, et dans les affaires civiles la

somme ou l'objet de la revendication sera, par ce seul fait, acquis au Trésor public.

DÉPARTEMENT DES CULTES. — Désirant gouverner un peuple moral et bien pensant, j'institue comme religion nationale la religion anabaptiste, avec exclusion de tous les autres cultes ; mais chacun sera libre de pratiquer la religion qu'il lui conviendra pourvu qu'il se dise anabaptiste et qu'il se fasse rebaptiser lorsqu'il aura commis une faute grave.

Les prêtres chargés du baptême prendront à leur charge et à leurs risques et périls les fautes ou crimes de ceux qu'ils auront absous en les ondoyant ; et plus ils auront donné d'absolutions, plus ils descendront bas dans la hiérarchie sacerdotale. Le dernier des prêtres, celui qui aura prononcé le plus de pardons, sera le plus pauvre et le plus misérable ; il se vêtira de haillons et se nourrira de racines. Mais comme, dans une église bien organisée, le dernier doit être le premier, ce pauvre diable aura le titre de primat du Monomotapa. Les prêtres qui n'auront pas beaucoup baptisé et pardonné, ne pourront sortir de chez eux que vêtus de pourpre et d'or.

Les questions dogmatiques seront tranchées par un conseil composé des trente-trois plus pauvres prêtres de l'empire. Il leur est interdit de faire connaître à qui que ce soit le résultat de leurs saintes délibérations.

DÉPARTEMENT DES TRAVAUX PUBLICS. — Un pre-

mier réseau de chemins de fer sera immédiatement établi dans mon empire, de façon à se raccorder au réseau portugais de la côte de Mozambique et à conduire mes fidèles sujets à la mer, s'ils désirent prendre des bains. Les voitures de ce réseau ne ressembleront point à celles des réseaux de la France, de la Navarre, de la Castille et des Algarves, parce que mon peuple n'est pas un peuple de sauvages, et que, chez les sauvages seulement, on a pu imaginer d'emprisonner de malheureux voyageurs dans d'étroits compartiments, où ils ne peuvent rien trouver pour satisfaire leur faim, leur soif, leur désir d'avoir les mains propres et tous les autres besoins que nous impose la nature. Il y aura communication facultative d'un bout à l'autre des trains, et dans chacun d'eux on mettra à la disposition des touristes tout ce qu'on peut rencontrer dans un hôtel bien organisé.

Lorsque les voyageurs auront à faire des arrêts de nuit aux stations, ils y trouveront des sofas où ils pourront s'étendre et dormir à leur aise.

Enfin, des signaux, clairs pour tout le monde, préviendront en temps voulu ceux qui auront à monter en voiture ou à en descendre. Dès que mon peuple saura lire, des écriteaux bien visibles aux stations et sur les wagons leur rendront les méprises absolument impossibles.

A la sortie de chaque gare, un agent de la compagnie, fournira les renseignements dont on

pourra avoir besoin pour se guider dans la localité et pour se loger d'une façon en rapport avec les bourses les plus lourdes comme avec les plus légères.

Les hommes qui voyageront dans l'intérêt public n'auront pas besoin de prendre des billets aux guichets. La circulation leur sera accordée gratuitement; les actionnaires de la Compagnie leur paieront en outre, pour leurs menues dépenses, une petite somme fixe par tant de kilomètres parcourus. — Les abus seront déférés à notre Tribunal du Bon-Sens.

Une bibliothèque publique, avec des annexes renfermant des musées et des laboratoires à la disposition de quiconque voudra y travailler à sa guise, sera immédiatement construite aux frais du trésor.

Si, ces grands travaux publics terminés, il reste encore quelques reis au fond de mon sac, on les emploiera à construire un palais royal de mille pieds carrés, élevé sur une plate-forme à laquelle on arrivera en tous sens par douze cents marches de pierre, de sorte que le seuil des cent quarante-quatre portes de ce palais atteindra à une plus grande élévation que la plus haute des pyramides d'Égypte. Un railway vertical servira d'ascenseur pour arriver sans perte de temps au cabinet du monarque, qui d'ailleurs ne sera presque jamais chez lui.

Dans le cas où les ressources de l'État ne permettraient pas de couvrir immédiatement

les frais de cette construction, le trésor prendra à sa charge la location, pour le roi, d'un petit logement composé d'une chambre à coucher, d'un cabinet de débarras et d'une cuisine, dans un des faubourgs de la capitale. Sinon il s'endormira à l'ombre d'un grand chêne ou d'un vieux marronnier.

J'aurais volontiers employé ma journée entière à lire les autres décrets du fameux Beer-séba III; mais mon compagnon me rappelle que nous ne sommes que pour peu de jours à Lisbonne et que nous avons mieux à faire qu'à passer notre temps à parcourir des journaux, enfermés dans notre petit appartement. Je renonce donc à ma lecture, mais je conserve avec soin mes curieux documents monomotapans; et, lorsque j'aurai quelque loisir, j'en donnerai sans doute une édition complète, accompagnée d'un commentaire perpétuel.

L'heure est trop avancée pour que nous songions à faire une bien longue promenade. Une petite tournée dans les quartiers avoisinants nous suffira pour aujourd'hui. A deux pas de notre hôtel, nous trouvons le charmant largo do Barrao de Quintella, sorte de petit square au milieu duquel est un jardin où croissent avec vigueur les plus jolies plantes de la flore tropicale. On se croirait déjà sur le continent africain.

XXIII

DISCOURS SUR LES EPIDÉMIES, LES TREMBLEMENTS, LES ROIS ET LES AMBASSADEURS

En vérité, je vous le dis : c'est chose fort étonnante que les Portugais n'aient pas perdu tout sentiment religieux. Loin de là : il existe encore à Lisbonne et dans le reste du royaume une quantité innombrable de capucinerie; et, en temps de fête, la foule ne manque pas dans les églises. Cela prouve, d'une part, que les habitants de l'Estramadour et des Algarves ont la foi robuste; et, d'autre part, qu'ils sont indemnes en présence de cette effroyable maladie de notre époque qu'on nomme le scepticisme.

S'il est permis à un peuple de douter de la Providence et de la générosité de ses desseins, c'est à coup sûr à la nation portugaise. Nulle n'a vu plus opiniâtre et plus cruel le fléau des épidémies; nulle n'a assisté à plus horrible spectacle de la nature en fureur, nul n'a plus souffert des désordres de la création. Pestilen-

ces, tremblements de terre, incendies formidables, débordement des eaux, rien n'a manqué à Lisbonne depuis plusieurs siècles. Et cependant Lisbonne, comme le phœnix ou comme la Jérusalem, est toujours ressuscitée de ses cendres, radieuse et rajeunie, si charmante que ses habitants ont été en droit de dire : « Qui n'a vu Lisbonne n'a rien vu de beau. »

Il en prenait bien à son aise, le Job de la Sainte Écriture, lorsque mollement assis sur son fumier, il se permettait d'apostropher Jehovah et lui reprochait de multiplier ses blessures sans motif. Pendant qu'il gémissait doucement, sous un ciel pur et constellé, d'aimables visiteurs venaient s'entretenir avec lui et calmer l'amertume de son imagination en délire. Les souffrances dont on peut faire part à un être sensible, sont des souffrances à moitié guéries.

Au clair de la lune, bien à leur aise sont aussi les discoureurs qui se demandent pourquoi Dieu a créé des astres destinés à n'être plus un jour, comme notre satellite, qu'une masse inerte et sans vie, roulant la mort pour l'éternité dans les vastitudes du vide. Après avoir raisonné et déraisonné quelques heures sur l'immensité qui se rit de leur courte vue, nul ne leur défend d'aller prendre ensuite du repos dans leur couchette.

Autre a été le sort de ces malheureux Portugais qui depuis cinq cents ans ont eu à subir

coup sur coup les fléaux de la peste, des incendies et des tremblements de terre.

La pestilence des tropiques, le vomissement noir, ou si l'on préfère appeler cette terrible épidémie de son nom plus gracieux, le typhus amaril, la fièvre jaune enfin, a débordé plusieurs fois sur les rives du Tage. En 1857 encore, elle emportait avec elle des milliers de créatures arrachées brusquement à la vie. Mais ce fléau, bien autrement inexorable que le choléra qui, depuis quelques années surtout, tend à devenir relativement bénin en s'acclimatant en Europe, n'était rien à côté des désastres causés en Portugal par les tremblements de terre.

Durant les épouvantables commotions du 28 janvier 1551, près de deux cents édifices s'affaissèrent sur eux-mêmes, enterrant sous des débris de toutes sortes, les malheureux qui n'avaient pas eu le temps de se sauver pour échapper à la mort.

Une pluie de sang, qu'on attribue à de petits corpuscules vénéneux transportés dans l'espace et mêlés aux vapeurs d'une atmosphère volcanique, vint ajouter à la terreur de ceux qui avaient pu se dégager des décombres et qui cherchaient un refuge dans les campagnes.

Le cataclysme du 1^{er} novembre 1755, pour n'en point citer d'autres, fut encore plus effroyable. A neuf heures du matin, on ressentit une première secousse qui dura deux minutes : elle

fut suivie presque aussitôt par une seconde secousse qui se prolongea près d'un quart d'heure, et durant laquelle les maisons de Lisbonne, ébranlées sur leurs bases, se fendirent en un instant. Quelques minutes après, une troisième secousse vint achever l'œuvre de la destruction. Presque tous les édifices s'effondrèrent avec fracas ; et, comme c'était la fête de tous les saints, les églises encombrées de fidèles furent en un instant transformées en de vastes nécropoles où, sous les lourdes pierres des voûtes et des clochers, hommes, femmes et enfants furent enterrés vifs, sans qu'il fût possible de leur apporter secours. La panique fut générale ; chacun s'enfuyait sans songer aux victimes qu'un peu de dévouement eût sans doute épargnées, et les mères affolées oubliaient elles-mêmes de dégager leurs enfants des matériaux au milieu desquels la tourmente les avait emprisonnés. Trois incendies, attisés par un vent furieux, se déclaraient en même temps dans plusieurs quartiers de la ville, sans que personne ne pût les maîtriser, tandis que la mer mugissante s'élevait à quatre pieds au-dessus du niveau des plus hautes marées, débordait impétueusement sur les quais et se retirait ensuite, emportant avec elle une multitude d'habitants qui avaient cherché un refuge sur les bords du Tage.

Six jours après, une oscillation du sol vint de nouveau consterner la ville et faire croire un mo-

ment que la catastrophe du 1^{er} novembre allait se renouveler. Trente mille personnes avaient péri; les pertes matérielles s'élevaient à deux milliards et demi de francs, et à plus de vingt lieues à la ronde, on ne comptait que des villes détruites. Les rapports du temps disent même que les désastres s'étendirent jusqu'en Afrique, où plusieurs villages marocains disparurent instantanément.

Vingt ans plus tard, Lisbonne offrait encore le délirant spectacle d'un immense champ de ruines, au milieu duquel le promeneur ne pouvait circuler que sur des espèces de ponts de planches établis entre les monceaux de pierres éparses des habitations démolies. A peine apercevait-on, çà et là, quelques rares maisons que le hasard avait épargnées ou des cabanes de bois construites pour contenir le matériel de sauvetage.

Si les victimes de ces désastres sans cesse renouvelés avaient eu le temps de se reconnaître et de réfléchir, qu'auraient-elles donc pensé du bon ordre de cette nature si vantée par de pieux et enthousiastes apologistes, et qu'auraient-elles pu dire d'édifiant au sujet de la merveilleuse économie du globe et de la haute intelligence providentielle qui le gouverne?

L'homme prend, à la rigueur, son parti des fléaux qu'annoncent à l'avance de sinistres symptômes; il doit s'attendre à la mort, puisque la mort est, en somme, ce qui lui est échu de

plus clair en partage. Mais il semble que l'éternelle Justice devrait au moins lui permettre d'en pressentir les funestes approches. L'idéal le moins exigeant réclame, en faveur de l'être éphémère qu'on nomme « le roi de la nature », une période, fût-elle très courte, de recueillement à l'heure où il est appelé à entreprendre le plus grand et le plus énigmatique de tous les voyages.

Bien fausse est la doctrine qui enseigne à l'homme qu'il doit, à chaque moment de son existence, travailler aux préparatifs de son ultime départ. Les hommes qui professent cette doctrine néfaste, néfaste au moins dans la pratique, deviennent des êtres inutiles dans le monde. Ils perdent les instants de leur courte existence à nourrir des rêves creux, ou s'hébetent dans de sourdes terreurs qu'ils cherchent vainement à dissimuler.

En attendant le jour radieux où la science de la pensée pourra nous dire comment il convient d'accorder le fait des grands cataclysmes avec une logique quelconque de l'univers et avec la bonté du créateur, il n'y a d'assez inébranlable que la foi religieuse pour résister aux débordements du scepticisme et aux inutilités de l'anathème.

Heureux Portugais qui, après avoir vu tant de fois votre vaste métropole réduite en cendres ou en décombres, avez eu le courage de la relever de ses ruines, coquette et toujours sou-

riante, avec ses innombrables édifices et ses gracieuses villas revêtus d'*azulejos* ou faïences de couleur, avec ses squares pavés de mosaïque, ses églises de marbres rares et de porphyre, où se dressent fièrement des autels d'argent massif, de lapis-lazuli, de cornaline et d'améthyste, avec ses couvents aux arcades garnies de dentelle, avec ses places grandioses et ses majestueuses avenues. Vous avez sans doute oublié.....

L'oubli, pour le malheureux, est le calmant qui reconforte et qui soutient. Sans l'oubli, morne, abattu par la souffrance, sans désir et sans volonté, traînant après soi le lourd boulet du désespoir, trop affaibli pour faire surgir de son cœur le sentiment de la révolte ou de ses lèvres le cri de la malédiction, vêtu sans cesse de la dernière toilette du condamné, l'homme, découragé par une lutte inégale et incessante contre les caprices inexplicables de la nature n'aurait pas même ici-bas la pensée de coudre le suaire de son ensevelissement, ni d'ajuster les cloisons de son cercueil; indifférent aux douces illusions de la vie, il ne songerait plus à donner le jour aux êtres destinés à recueillir son pénible héritage, et la mort de l'individu ne serait plus autre chose que la mort de l'espèce entière.

Lorsque l'oubli n'a pas pour conséquence de fermer la porte aux remords, lorsqu'il n'est point une insulte flagrante aux revendications

du sentiment moral, l'oubli est pardonnable et salutaire, puisqu'il a pour effet de détruire les attaches terrestres, et que la destruction des attaches terrestres facilite à l'âme les moyens de prendre son essor vers les horizons purs de l'idéal.

C'est en somme, l'oubli que le grand instituteur du bouddhisme recommande à la créature, parce qu'il juge la créature trop faible pour atteindre à une sphère plus haute que celle où elle doit se contenter de vivre en communion, sans égoïsme et partant sans individualité, avec la puissance absolue de la création. Le bouddhisme n'est certainement pas la formule dernière, la formule parfaite que la pensée humaine est appelée à énoncer, mais c'est l'expression de ce que l'homme doit ambitionner de meilleur, tant qu'il n'aura pas découvert, dans les replis intimes de sa conscience, le verbe logique et rationnel des mondes. La vieille Asie a été impuissante à aller au-delà. L'Europe moderne lutte avec un noble acharnement pour franchir cette désolante limite imposée à la raison, en deçà de laquelle nul ne trouvera jamais les forces nécessaires pour atteindre à sa véritable émancipation. Le dix-neuvième siècle, malgré l'impuissance philosophique sous laquelle il demeure écrasé, n'a cependant jamais souffert qu'on lui dise : « Tu n'iras pas plus loin ! »

Nous aussi, nous avons essayé d'oublier pendant notre séjour en Portugal, d'oublier les

lugubres annales des désastres de Lisbonne, afin de ne pas être guindés sans cesse par l'idée que la terre allait peut-être s'entr'ouvrir sous nos pas ; et nous avons un peu fréquenté la société de la ville, dans l'espoir de donner à nos pensées un cours moins sombre, moins lugubre.

Notre première visite a été pour le représentant de la France, M. de Laboulaye, ministre accrédité près du roi Dom Luiz. J'ai retrouvé ce charmant diplomate, dont j'avais fait la connaissance quelques années auparavant, alors qu'il était chargé d'affaires à Pétersbourg, toujours aussi avenant, toujours aussi aimable que par le passé. Madame de Laboulaye fait les honneurs de ses salons avec une courtoisie ravissante, et les instants que nous avons passés dans leur compagnie, au palais d'Abrantès, resteront certainement gravés parmi nos meilleurs souvenirs. J'ai tiré à l'ambassade quelques photographies, notamment celle de la chaire de saint François Xavier, apôtre des Indes, qu'on y conserve comme une précieuse relique ; et, dans un moment d'oubli, puisqu'il fallait oublier, j'ai pris instantanément le portrait de notre gracieuse ambassadrice, alors qu'elle s'enfuyait, prévoyant sans doute les perfidies de mon petit appareil.

Jadis, à l'époque où les rois étaient tout et les peuples un peu moins que rien, un ambassadeur figurait un valet à la riche livrée qu'un monarque envoyait à un autre monarque pour lui faire des compliments et à l'occasion pour le

tromper et le détrousser. Il était entendu que, pour être bon diplomate, il fallait renfermer, sous des dehors musqués, tous les talents d'un échappé de galère doublé d'un membre de l'Académie de Moncrabeau; on devait être enfin, dans l'attitude et les manières, doucereux, ingénieux, nébuleux, facétieux, fatrouisseur, malicieux, vapoureux, visqueux, sémillant, amusant, élégant, piquant, pénétrant, insinuant, luisant, gluant, souple, malin, fanfrelucheur, raffiné, dissimulé, entortillé, enkysté, hoquilleur, fallateur, souvent flegmatique et parfois paradoxal, menteur, craqueur, fauteur, blagueur, hâbleur, fatrouilleur, abourdeleur, fleuroteur, essurgueteur, lanternier, bretonneur, flaireur, bribonneur.

Aujourd'hui, — personne n'y contredit, — il en est tout autrement; et les diplomates comprennent que ce n'est pas précisément les intérêts des têtes couronnées qu'ils doivent défendre, mais les intérêts de la vile multitude. C'est fort ennuyeux, peut-être, de servir de commis à la foule enguenillée. Mais que faire à cela? Le progrès veut qu'il n'en soit plus autrement. Dans ces conditions, la ruse ne peut plus être chez eux qu'une qualité accessoire : ils ont presque autant à gagner à se montrer loyaux et honnêtes que malins et finassiers; ce qui ne veut pas dire qu'ils doivent renoncer au tact et à la prudence. Ils ont à pratiquer, il est vrai, un art bien plus qu'une science; mais

cet art exige de moins en moins la fourberie en principe. Dans les actes de leur vie politique, une idée peut prendre, suivant les événements, une foule de formes en apparence fort différentes. Le succès ou l'insuccès de leurs entreprises est presque toujours une question de nuances, et tout dépend chez eux de l'habileté avec laquelle ils savent faire usage des couleurs de leur palette et en profiter pour mettre en lumière certains points essentiels au triomphe de leur cause, tout en laissant dans le clair-obscur ou même dans l'ombre la plus intense ce qu'il est opportun de ne montrer à certain moment que d'une manière vague, douteuse ou parfois inappréciable à la vue.

Les diplomates sont sur le chemin de la Cour; et là où se trouve une Cour, pour un bon touriste ce serait manquer à soi-même, de ne pas pénétrer jusqu'aux abords du trône. Les trônes coûtent d'habitude fort cher, mais il n'y a guère de belle chose qui ne coûte beaucoup; et tant que l'homme aimera les spectacles et la comédie, je gage qu'il tiendra à voir des trônes, fût-ce dans des pays bien éloignés de celui qu'il habite.

Pour ma part, je ne suis pas fâché d'avoir vu Dom Luiz, et surtout de la faveur qu'il m'a fait d'un entretien avec lui beaucoup plus long que je ne pouvais m'y attendre. Mon impression, en arrivant dans le palais de Ajuda, où réside Sa Majesté le Roi de Portugal et des Algarves, — je dois l'avouer franchement, — avait été peu

favorable. Les abords de la résidence royale, qui d'ailleurs n'est pas terminée, sont assez tristes; de misérables petites ruelles et de pauvres maisons n'ont pas encore été complètement démolies et les jardins qui doivent l'environner sont encore en provenir. J'avais, en outre, trouvé les vestibules littéralement encombrés de laquais et de valets se pavanant tous invariablement avec un large cordon de l'ordre du Christ suspendu à leur cou, ce qui m'avait semblé d'un médiocre effet sur le premier plan du tableau.

Au moment où, ma visite du palais terminée, je me disposais à revenir à notre hôtel, on m'informa que Dom Luiz m'invitait à son audience. Le roi, revêtu ce jour-là de l'uniforme d'officier général de l'armée portugaise, portait en sautoir un cordon vert, rouge et violet, réunissant les différents ordres de son pays; il venait de se faire présenter les officiers supérieurs d'une frégate française récemment entrée dans les eaux de Lisbonne.

Après les salutations d'usage, Sa Majesté, qui parle le français avec la plus grande aisance, me fit l'honneur de me dire qu'Elle connaissait mes travaux scientifiques et me demanda si c'était en vue de les continuer que je m'étais rendu à Lisbonne.

Je m'empressai de répondre qu'en effet c'était dans l'intérêt de mes études que j'étais venu en Espagne et en Portugal; qu'à Madrid, j'avais eu la bonne fortune de trouver un manuscrit.

yucatèque inédit et que, grâce à la bienveillance du savant directeur du Musée Archéologique, Don Juan de Dios de la Rada y Delgado, j'avais pu l'étudier commodément et même le photographier.

Je crus, à cette occasion, pouvoir dire quelques mots de mes essais de déchiffrement de l'écriture sacrée de l'antiquité américaine et de la méthode que j'avais suivie dans mes recherches paléographiques. Quel ne fut pas mon étonnement de voir Dom Luiz au courant de cette question tout autant que les américanistes les mieux informés. Le Roi fit plus : il me communiqua quelques idées si justes et si originales que j'oubliai tout à coup que j'étais en présence d'un souverain d'où l'on ne doit sortir que lorsqu'on est congédié. Je saluai Sa Majesté, après l'avoir remerciée de son charmant accueil, et je me retirai pour réfléchir à mon aise à la conversation qui s'était engagée entre nous.

M. de Laboulaye, notre ministre, me fit observer que j'avais manqué à l'étiquette des cours. Je m'empressai de l'avouer humblement et je me bornai à ajouter, pour mon excuse, que, me trouvant déjà depuis trois quarts d'heure en présence du Roi, j'avais craint d'abuser outre mesure du gracieux intérêt qu'il m'avait accordé. Cette excuse n'était pas satisfaisante ; et je reconnais de bon gré que, lorsqu'on met le pied à la Cour, on doit se conformer aux usages de la Cour.

Si ces lignes tombent par hasard sous les yeux de Dom Luiz, je souhaite qu'elles plaident en ma faveur les circonstances atténuantes et lui disent que l'étonnante perspicacité scientifique de son jugement est la seule cause de mon inconvenance. Un entretien comme j'en ai eu quelquefois avec des têtes couronnées m'aurait sans doute inspiré la pensée de me tenir au bas des marches du trône, comme le courtisan le plus poli du monde.

Je raconterai un jour, si Cuculcan me prête vie, l'entretien que j'ai eu, l'an de grâce 1867, avec un puissant prince de ce monde. Mon récit servira à expliquer, s'il ne la justifie pas, mon attitude singulière au palais d'Ajuda. Je savais que dom Luiz était homme d'esprit ; mais à ma honte, je l'avoue, j'ignorais qu'il fût un savant critique et un très remarquable archéologue.

XXIV

OU TYRSIS NOUS RACONTE L'HISTOIRE DU PRINCE
SULEÏMAN ET DE L'HAFIDAT-EL-MÉRID.

Après le palais, la chaumière. L'homme aime le changement, le voyageur plus que les autres. Pour nous reposer des grandeurs de la Cour, nous avons résolu de traverser le Tage et d'aller jouir une après-midi du bon air des champs.

En quelques minutes, un bateau à vapeur nous transporte sur la rive opposée et nous débarque à Calcilhas.

Le quai est encombré de matelots et de faquins aux types les plus divers. Leur costume rappelle celui des lazzarone de Naples, sans cependant lui ressembler tout à fait. Le bonnet phrygien, qu'ils portent avec une certaine coquetterie, leur sied à merveille. Le *far niente* semble leur plus sérieuse occupation.

Nous aurions bien voulu causer un instant avec eux, mais ils accueillent assez mal nos ouvertures. Décidément, il ne faut pas déranger l'honnête homme qui dort.

Nous nous arrêtons à l'idée de gravir les

hauteurs qui dominent le quai d'embarquement, afin de nous trouver en rase campagne. De ces hauteurs, on jouit d'un charmant coup-d'œil, et les regards embrassent la ville de Lisbonne toute entière qui se déroule en panorama de l'autre côté du fleuve. La végétation est peu variée : ce qui nous frappe le plus, ce sont, autour des jardins, des haies d'aloës gigantesques qui l'emportent en vigueur sur celles que nous avons vues en Espagne.

Au milieu d'une prairie, un berger fait paître ses moutons. Nous nous approchons de lui. Peut-être sera-t-il plus avenant et plus communicatif que les faquins du port.

Ce berger est un aimable conteur :

.....
 Il était une fois un jeune prince nommé Suleïman, dont la beauté était si extraordinaire que personne n'avait jamais rien vu de pareil dans le monde. C'était à l'époque où les Maures, vainqueurs de Rodrigue, roi des Goths et maîtres de l'Andalousie, avaient ensuite envahi notre pays et occupé Lisbonne, à laquelle ils donnèrent le nom de *Alfama*.

Le père de ce jeune prince, l'émir Abdul-Aziz, avait un grand nombre d'enfants, mais il chérissait celui-ci infiniment plus que les autres; et, dans son bonheur de le posséder, il n'éprouvait qu'une seule tristesse, celle de ne jamais réussir à trouver quelque chose qui pût

lui être agréable. Durant l'enfance du jeune prince, les jouets les plus merveilleux l'avaient toujours laissé indifférent, et c'était à peine s'il jetait un regard égaré sur les cadeaux de toutes sortes qu'on lui apportait matin et soir.

Arrivé à l'âge de seize ans, son père fit rechercher dans la contrée, et même de l'autre côté du détroit de Gibraltar, les plus ravissantes jeunes filles qu'il fut possible de découvrir; il les réunit dans un harem délicieux construit à son intention, à l'extrémité d'un jardin situé à quelques pas de son palais.

Après avoir passé sous un portique ogival peu élevé, mais décoré à profusion d'arabesques bleues et or, on se trouvait dans une de ces salles à ciel ouvert que les Espagnols appellent *patio*, et qui formaient alors le vestibule habituel de toutes les villas des musulmans.

Aux quatre côtés de ce *patio*, dans des corbeilles d'opale incrustées d'argent, d'épais buissons de camélias, aux fleurs légèrement découpées dans l'ivoire, se mêlaient aux vigoureuses touffes de lauriers surmontées d'étoiles taillées dans du satin rose. L'oranger laissait pendre ses pommes dorées comme les cheveux de Daphné, et les beaux citronniers, avec leurs fruits semblables aux tétons d'une vierge, exhalaient dans l'air le doux parfum de leurs tendres fleurs. La grenade montrait, en s'entr'ouvrant, un rouge qui faisait perdre au rubis le prix de sa couleur. Puis c'était le lys candide,

arrosé par les larmes du matin, la marjolaine, la jacinthe sur laquelle se voient les signes tant aimés du fils de Latone. Il eût été difficile de décider, en contemplant au ciel et sur la terre les mêmes reflets, si l'Aurore donnait aux fleurs leurs nuances, ou si c'étaient les fleurs qui lui renvoyaient leur éclat. Zéphire et Flore coloraient la violette de la couleur des amants; puis fleurissaient l'iris purpurin et la rose aussi belle et aussi fraîche que celle qui s'épanouit sur les joues d'une jeune fille.

On pénétrait dans la partie réservée de l'édifice, en passant par trois petites salles consécutives dont le dôme, semblable à des stalactites d'émeraude et d'améthyste, était supporté par de légères colonnettes aux formes sveltes et capricieuses. Ces petites salles étaient entourées de divans moelleux, richement recouverts d'épais coussins en soieries de Bagdad et d'Alep. Dans celle du centre, une fontaine d'albâtre, incrustée de gemmes éclatantes, répandait à la ronde une agréable fraîcheur, parfumée par les plus suaves arômes de l'Orient.

Puis on arrivait à la chambre à coucher, toute capitonnée de taffetas rose clair et bleu céleste. De petites fenêtres doubles, garnies de verres dépolis, laissaient pénétrer dans l'intérieur une lumière blafarde qui donnait aux reflets des étoffes et des crépines d'or une teinte douce et voluptueuse. Dans le fond, sous un dais aux franges de perles, se trouvait un large lit de repos, auquel

on parvenait après avoir monté quatre gradins recouverts de précieux tapis de Damas. Ces gradins étaient disposés de façon que de jeunes servantes y prissent leur sommeil, toujours prêtes à répondre aux moindres désirs de leur maître ou de sa favorite.

Au milieu de cette chambre, et autour d'une corbeille de fleurs d'or et de pierrerie, des tables de thuya Atlantique formaient une sorte de fer à cheval faisant face aux gradins du lit. Sur ces tables, les mets les plus rares et les plus délicats étaient étalés sur des plateaux de métal habilement ciselé, tandis que les fruits savoureux du Maghreb remplissaient de gracieuses corbeilles en fine sparterie d'Égypte ; les vins les plus généreux montraient tout autour les nuances variées de leur enivrant nectar sous un verre léger comme la gaze de l'Inde ou sous un cristal aux mille facettes.

Introduit dans ce pavillon de délices, Suleïman jeta un coup d'œil distrait sur les merveilles qu'on y avait accumulées ; et c'est à peine s'il aperçut les incomparables jeunes filles nonchamment étendues sur les degrés de son lit de satin et de dentelles.

La rapidité avec laquelle il acheva sa visite, ne montrait que trop combien peu tant de prodiges avaient su l'intéresser ; et, bientôt de retour sur le seuil du portique extérieur, il demanda à son père la permission d'habiter encore quelque temps dans son ancien logis.

Abd-ul-Aziz n'eut garde de s'y refuser ; et, dès lors, il ne fut plus question du somptueux harem.

Sur ces entrefaites, une violente épidémie se déclara dans la contrée. L'émir manda, en conséquence, son grand astrologue et s'enquit sur ce qu'il y avait à faire pour apaiser le courroux de Dieu.

L'astrologue lui répondit qu'une jeune fille de Lisbonne était la cause de tout le malheur ; que cette jeune fille était née d'un chien de chrétien dont elle pratiquait la maudite croyance : que, dans un récent combat, elle avait arraché des mains d'un musulman l'étendard de Mahomet et prononcé des paroles de blasphème contre le Prophète ; que, poursuivie par des cavaliers, elle avait pu s'échapper à la faveur de l'obscurité, mais qu'il serait facile de la reconnaître, parce que, durant la lutte, un coup de yatagan lui avait laissé une légère marque sur le front.

L'astrologue ajouta que, pour faire cesser le fléau, il fallait que l'émir lui-même se mît à la recherche de cette jeune fille, se saisit de sa personne et la gardât secrètement enfermée jusqu'au premier jour de moharèm où il aurait à la livrer à la vengeance du peuple qui lui ferait subir son châtement.

Le sultan congédia son astrologue ; et, sans perdre un instant, il annonça qu'il allait parcourir Lisbonne en tous sens, afin de se rendre compte de l'étendue du fléau et de distribuer

des secours aux plus nécessiteux. Son arrière pensée était d'arriver, de la sorte, à découvrir la jeune fille qui devait être sacrifiée à la colère du Très-Haut.

Au bout de plusieurs jours de recherches inutiles, l'émir allait renoncer à ses investigations, lorsqu'il lui vint à la pensée qu'il ne s'était pas encore rendu dans un grand hangar situé à un quart de lieue de la ville où l'on transportait chaque jour les pestiférés sans foyer et ceux qui, trop pauvres, ne pouvaient se faire soigner dans leur demeure. Il n'est pas permis à un monarque de fuir les lieux d'infection où s'accumulent les victimes d'une épidémie : Abd-ul-Aziz n'hésita pas d'y pénétrer.

Une centaine de malheureux gisaient pêle-mêle, misérablement étendus sur le sol que recouvrait à peine un peu de paille, fraîche il est vrai, mais très parcimonieusement étalée. Des haillons infects, provenant sans doute des habits des malades ou des décédés, servaient à quelques-uns de couverture ; d'autres n'avaient pas eu le temps de se déshabiller et se torturaient dans les débris de leurs vêtements déchirés.

Au moment où l'émir, après une visite assez longue, se disposait à quitter cette atmosphère de miasmes et de corruption, il s'arrêta tout à coup. Il venait d'apercevoir la jeune fille dont il poursuivait la trace et qui, seule dans ce hangar, donnait quelques secours

ou quelques consolations à ceux qui allaient mourir.

Que faire? Retirer à ces malheureux agonisants l'*Hâfidat-el-Mérid*, la seule créature qui ait consenti à les soigner, à relever le courage de ceux qui faiblissaient devant la douleur, à dire à ceux qui trébuchaient le dernier adieu? Cette pensée sembla irréalisable à l'émir. Il comprit qu'il ne lui restait qu'un seul moyen de s'acquitter de son devoir et d'aboutir à ses fins : il manda au palais qu'il avait pris la résolution de soigner lui-même les malades du Dâr-el-Oudja ; qu'en conséquence, il ne se rendrait plus à la Cour avant que l'épidémie n'eût abandonné Lisbonne, et qu'il chargeait son fils Suleïman de gérer en son absence les affaires du gouvernement.

L'émir, qui, pendant son séjour au Dâr-el-Oudja, avait pu juger par lui-même du dévouement à toute épreuve de la jeune fille balafrée, voyait approcher avec douleur le jour où il devrait abandonner cette malheureuse créature à la férocité de la populace.

Le jour lointain ne tarda pas à être proche ; le jour prochain, déjà, est arrivé.

Le peuple de la ville, informé la veille que la jeune chrétienne sacrifiée à la colère d'Allah lui serait livrée le lendemain, attendait, avant l'aube du jour, l'heure où on la ferait sortir du Dâr-el-Oudja. Cette heure sonna ; et , lorsqu'ignorant le sort qui lui était réservé pour

prix de son dévouement, deux soldats de la police la poussèrent brutalement sur le seuil de l'hospice, la foule, houleuse comme la mer inconsciente et sans bornes, l'accueillit par un de ces cris sauvages que font entendre les hommes lorsque les passions surexcitées ont retiré de leur cœur les sentiments de justice et de compassion qui les font différer de la brute.

Les cris : « à mort ! à mort ! » retentirent de toutes parts ; et, par une fin rapide, la triste victime eut échappé, sans doute, aux tortures qu'on lui préparait, si une forte troupe de soldats n'était venue retarder son supplice, afin d'assurer l'accomplissement ponctuel des instructions du grand astrologue.

Suivant ces instructions, la jeune fille devait être traînée dans les rues de Lisbonne, exposée aux maléfices, aux injures et aux mauvais traitements du peuple, mais sa vie devait être sauvegardée ; et, la promenade finie, elle devait être déposée vivante sur un monceau d'immondices en dehors des murailles d'Alfama.

Ces instructions furent suivies de point en point, en dépit des murmures de la foule, qui rêvait bien d'autres horreurs et bien d'autres supplices. L'Hâfidat-el-Mérid, couverte de la boue qui lui était jetée sans cesse au visage, marchait calme et résignée au milieu de son fatal cortège. Tandis qu'elle suivait la route, l'émotion la rendait si belle, que les étoiles, et le firmament, et l'air pur, tout, en un mot, ce

qui la voyait, en devenait amoureux. La populace seule ne sut point voir son angélique beauté; et, après avoir déposé sa victime sur un monceau d'immondices, elle rentra dans la ville en poussant des cris d'allégresse et en chantant.

Pendant que ces misérables affolés se livraient à toutes les orgies, un grand événement se préparait à la Cour. Le prince Suleïman faisait informer son père que s'il ne consentait point à venir le voir sur l'instant, le muezzin de la mosquée n'aurait pas le temps d'appeler à la prière de minuit avant qu'il eût renoncé à la vie.

Abd-ul-Aziz reçut au Dâr-el-Oudja, où il était demeuré pendant la triste cérémonie du jour, le message de son fils bien-aimé. Il confia aussitôt à quelques convalescents le soin des malades en péril et se hâta de retourner à son palais.

— Mon père, dit Suleïman, j'ai toujours refusé les faveurs sans nombre que votre amour a sans cese répandues sur la route de mon existence, parce qu'il me semblait que rien n'était enviable en ce monde. J'ignore quel changement subit et profond s'est opéré dans mon être : mon insouciance pour les choses d'ici-bas a fait place à un désir si ardent que, s'il n'est pas satisfait, ce désir sera mon dernier désir. O mon père adoré, accédez-vous à ma prière ?

Abd-ul-Aziz tira de sa poche un petit *Coran* qui ne le quittait jamais, déposa le saint livre

au bord d'un guéridon, appuya sa main droite sur le premier feuillet et répondit : « Par Mahomet (que Dieu veuille sur lui et sur sa famille !) et par cette loi révéralée de nos pères, je jure de l'accorder ce que tu souhaites, dût-il m'en coûter et mon royaume et ma vie. »

L'émir avait cru deviner que son fils désirait quelque belle fille de ses états. Aussi, lorsque Suleïman lui eut dit qu'il s'agissait, en effet, d'une fille, d'une fille qu'il voulait prendre pour seule et unique épouse, ses traits devinrent radieux, et il ne put dissimuler la joie qui débordait de son âme.

Cette joie ne fut pas de longue durée, et Abdul-Aziz regretta bientôt le serment solennel qu'il avait prononcé. La fille demandée par le jeune prince était celle que la populace avait été déposer sur un monceau d'immondices, après l'avoir traînée plusieurs heures dans la boue et l'avoir souillée d'ordures.

Le prince ajouta : « Puisque cette faveur est la seule que j'aie jamais sollicitée depuis ma naissance et la dernière que je m'engage à demander jusqu'à ma mort, je désire qu'elle soit complète, qu'elle soit digne de votre toute-puissance et de votre amour paternel. Ordonnez que notre union soit contractée cette nuit même, avant le prochain lever du soleil ! »

Pour accomplir dans un si court délai la promesse qu'il avait faite, l'émir n'avait pas un instant à perdre. Il n'essaya donc pas de

changer les idées de son fils, en engageant une discussion. Il se borna à lui répondre que son vœu serait satisfait, et qu'il se retirait de suite pour en assurer l'accomplissement.

La nuit avait à peine parcouru la moitié de sa route : le cortège se mit en marche.

Au premier rang, soixante cavaliers montés sur de superbes chevaux blancs portaient en main une torche de bois résineux pour éclairer la tête de la procession.

Venaient ensuite les longues trompettes de cuivre qui, même en temps de paix, font songer à la guerre, et les tambourins qui, au combat décisif livré contre les Goths dans les plaines voisines de la rivière Guadalété, avaient annoncé aux soldats maures le triomphe du Croissant contre la Croix.

Au milieu du cortège, environné de tous côtés par les trophées de Tarik-ben-Zeyad, entre une double haie de cavaliers composée de walis, d'alcaïdes et d'autres chefs musulmans, se trouvaient deux riches litières portées par des chameaux du Sahara : l'une couverte de velours rouge brodé d'or et dédiée à Aïcha, l'une des femmes de Mahomet ; l'autre de velours vert également brodé d'or et consacrée à Mahomet lui-même.

Un derviche et de nombreux ulemas suivaient de près ces deux litières, sur lesquelles on avait déposé de saintes reliques : une surate du Coran écrite de la main même du Prophète,

et un fragment de la robe de son épouse Aïcha. Des esclaves africains portaient sur leurs épaules de grandes jarres de terre émaillée contenant de l'eau sainte du puits de Zemzem, dont Ismaël fit jaillir miraculeusement la source pour servir aux besoins de sa mère, et une châsse renfermant une pierre du Hadjinnésa, ce pèlerinage obligatoire pour les Croyants et dont l'oubli dégage les femmes du serment de fidélité conjugale envers leurs maris.

Trois chars suivaient le saint cortège. On y avait accumulé des tissus précieux, des bijoux rares, des parures éclatantes, l'écarlate à l'ardente couleur, le corail aux fines ramées qui, mollement, croît sous les eaux et, dès qu'il en est sorti, devient dur et solide ; tout, en un mot, ce qu'il avait été possible de réunir à la hâte comme présents de noces et de fiançailles.

Enfin, sur de fiers et superbes coursiers des haras du Maghreb, chevauchaient Abd-ul-Aziz, portant sur ses épaules un manteau de riche damas, teint de la pourpre de Tyr, si estimée dans ce pays, et au cou un collier d'or fin, dont l'œuvre artistique l'emportait sur la matière ; sa dague, merveilleusement travaillée, resplendissait à son ceinturon de l'éclat du diamant ; et, pour tout dire, ses sandales de velours étaient brodées d'or et de perles fines. Son fils Suleïman avait la taille ceinte d'une étoffe d'or et portait sur la tête un diadème de gemmes étincelantes. Ses frères et les princi-

paux officiers de l'émirat avaient pris place à ses côtés, vêtus de costumes aux couleurs variées qui réjouissaient la vue.

Une cavalcade de Noirs de l'Atlas, couverts de burnous d'un blanc de neige, portant, les uns, des yatagans aux lames menaçantes, les autres, des torches enflammées, fermaient cette procession nocturne.

Au moment où la somptueuse escorte du prince arriva en vue du monceau d'immondices où avait été abandonnée la jeune balafree, un spectacle extraordinaire vint frapper tous les yeux et répandre dans les esprits un étonnement mêlé d'une religieuse stupeur.

La nuit était sombre, et les torches des cavaliers, malgré leur quantité considérable, ne répandaient dans l'espace que les pâles lueurs d'une lumière diffuse.

D'énormes vapeurs phosphorescentes entouraient en tourbillonnant l'endroit où avait été déposée la victime; et, du milieu de ces vapeurs s'élevait une traînée lumineuse qui serpentait, dans l'espace et se dirigeait vers les cieux.

De temps à autre, une brillante étincelle s'échappait du foyer central, tandis qu'un grondement sourd, semblable aux détonations d'une artillerie lointaine, se faisait entendre.

Tout à coup, du sein des vapeurs phosphorescentes, sortit un large ruban de flamme écarlate sur lequel était écrit en caractères arabes : *La tegrob !* c'est-à-dire « N'approchez pas ! »

Abd-ul-Aziz, troublé par ces apparitions inattendues, se tourna du côté de son fils qui chevauchait derrière lui ; mais le cheval qui portait Suleïman n'avait plus de cavalier.

A la surprise, pour l'émir, succéda la terreur. Il voulut se précipiter vers la butte, en dépit de la légende de feu qui lui en défendait l'approche. Son cheval refusa de faire un pas en avant : son cheval était devenu immobile comme un cheval de pierre. Semblable aux radieuses apparitions d'un rêve enchanteur qui s'effacent tout d'un coup au moment du réveil, en un clin d'œil la brillante cohorte de l'émir disparut, et Abd-ul-Aziz se trouva seul en face du mystère qui s'accomplissait sous ses yeux.

Dans un accès de désespoir, Abd-ul-Aziz, levant les regards vers le ciel sombre, s'écria à haute voix :

« Je t'invoque et te conjure, Dieu de Mahomet, et je t'invoque, toi aussi, Dieu des Chrétiens.....

Avant qu'il eût eu le temps d'en dire davantage, éclairé par un rayon céleste, il vit à genoux devant lui Suleïman, son fils bien-aimé, et à sa droite l'Hâfidat-el-Mérid, dont la tête était environnée d'une auréole scintillante.

— O mon père, dit Suleïman, votre promesse est accomplie ; votre fils vous doit un bonheur que toutes vos richesses et toute votre puissance n'eussent jamais pu lui accorder une autre fois, car ce bonheur est le bonheur éter-

nel. C'est de mes propres mains que l'Hâfidat-el-Mérid a arraché l'étendard musulman perdu, vous le savez, sur les bords du Tage, et c'est sur cet étendard que j'ai lu à ce moment la parole de la vérité. A l'heure où sont tombés dans les pieuses mains de cette jeune héroïne, les insignes de l'Islam, le croissant qui en surmontait la hampe s'est transformé en une croix, et j'ai lu en lettres de feu un ordre écrit par le Tout-Puissant : « Épouse celle qui t'a vaincu, et sois vainqueur à ton tour du mensonge et de l'imposture. Mon père, pardonnez-moi, je suis chrétien ! »

Où ignore ce que devinrent, à partir de ce moment, le prince Suleïman et l'Hâfidat-el-Mérid. Quant à Abd-ul-Aziz, il s'en retourna seul et à pied dans son palais, conduisant par la bride son superbe coursier : il ne tarda pas à mourir. On sait seulement que, depuis cette nuit mystérieuse, des conversions se firent dans le camp musulman, et que les Portugais ne désespèrent plus de recouvrer bientôt leur patrie et leur indépendance.

— Où avez-vous appris cette étonnante histoire ? dis-je alors au berger de Calcilhas.

— Je l'ai entendu plusieurs fois raconter par mon père ; il l'avait lue dans un vieux livre qu'il me souvient encore d'avoir vu dans mon enfance. Je ne puis vous en dire davantage.

Je remerciai chaleureusement notre aimable conteur, auquel nous laissâmes un léger souve-

nir de notre rencontre. Puis nous reprîmes le bateau qui nous reconduisit à Lisbonne, où nous avons dîné et passé une agréable soirée avec M. le vicomte Sanchez de Baëna et M. le chevalier da Silva qui, à son tour, nous a raconté de charmantes histoires, entre autres celle de l'Enfant-Bleu. Je regrette bien que, faute de place, et pour un motif de convenances, il ne me soit pas possible de les rapporter ici.

DANS QUEL CAS ON VOIT PLUS LOIN AVEC UN HORIZON
ÉTROIT QU'AVEC UN HORIZON ÉTENDU.

Faute de trouver à Lisbonne d'anciens monuments américains, objet principal de nos recherches, nous nous sommes encore une fois transformés en modestes touristes et nous avons cherché à voir ce qu'on appelle les curiosités d'une ville. Les antiquités, les objets de collection, tout particulièrement les carreaux de faïence peinte ou émaillée, si variés et souvent si remarquables en Portugal, ont eu pour nous un intérêt exceptionnel.

Les conditions où nous nous trouvions étaient d'ailleurs des plus favorables. Nous avons pour guide dans nos promenades le chevalier Possidonio da Silva, délégué général de l'Alliance Scientifique, architecte du Roi et correspondant de l'Institut de France, dont les connaissances archéologiques sont aussi sûres qu'étendues. M. da Silva est un de ces hommes extraordinaires par leur activité et leur génie d'entreprise qui aperçoivent de suite les créations désirables pour l'honneur de leur pays,

qui se font les promoteurs de ces créations et qui n'ont de repos que lorsqu'ils sont parvenus à les réaliser.

Lisbonne n'avait point de musée d'antiquités, et les autorités locales se montraient peu favorables à l'idée d'en doter la grande ville des rives du Tage. On trouvait qu'on pouvait faire bien d'autre emploi plus utile des deniers publics; et sans argent pas de suisse, dit le proverbe, et encore moins de musée.

Or, il se trouvait à Lisbonne un terrain où subsistaient les ruines assez bien conservées de l'ancienne église des Carmes. On y avait établi des écuries militaires, et les chevaux de la cavalerie portugaise mangeaient paisiblement leur foin et leur avoine entre les colonnades ogivales de ce pittoresque monument du xiv^e siècle. Après d'innombrables démarches et des sacrifices personnels, M. le chevalier da Silva parvint à obtenir la concession de ces ruines pour y réunir les anciennes collections que tous les voyageurs se font aujourd'hui un plaisir de visiter pendant leur séjour à Lisbonne. Ce musée, qui n'est l'objet d'aucune dotation de l'État, est certainement inférieur à une foule d'autres musées publics de l'Europe; on y rencontre cependant des monuments précieux pour l'histoire de l'art et dont l'analogue se chercherait vainement ailleurs. Il a, en outre, le mérite d'être un dépôt sûr où sont conservées désormais les antiquités

qui se découvrent chaque jour en Portugal et qui, avant sa fondation, étaient le plus souvent abandonnées au hasard ou perdues. Le célèbre critique Don J. Amador de los Rios, dans sa magnifique publication intitulée *Museo español de Antigüedades*, parle du Carmo avec des éloges bien mérités et fait ressortir le zèle infatigable et désintéressé de son fondateur, l'éminent président de la Société Royale des Antiquaires portugais.

Antérieurement à la création du Museo do Carmo, les architectes les plus distingués étaient confondus avec les vulgaires maçons, et leur art était généralement dédaigné en Portugal. L'étude de l'architecture est cependant bien nécessaire pour un peuple qui veut marcher dans les voies de la civilisation et qui tient à participer au culte du beau. Un peuple qui ne professe pas le goût de l'architecture est un peuple qui renonce par ignorance à des conditions de milieu presque toujours indispensables pour provoquer chez lui le sentiment élevé de la beauté parfaite et l'idéal du vrai et du bien. Ce sentiment, qui émancipe l'homme en le dégageant de ses attaches matérielles les plus avilissantes, semble, au premier abord, n'avoir pas besoin d'être emprisonné dans les murailles toujours trop étroites d'un édifice quelconque pour se produire et se développer; et l'on est tenté de croire que c'est en présence de la grande nature, en face du firmament constellé

et sans bornes, qu'il doit parvenir le mieux à prendre son essor. Si l'homme n'était en ce monde qu'un pur individualisme, qu'un accident sans lien avec le passé, sans attache avec les autres êtres, dont il ne diffère jamais que par du plus ou du moins, il en serait sans doute ainsi. Mais l'homme est un être essentiellement solidaire avec les créatures qui ont vécu avant lui, avec celles qui existent en même temps que lui, avec celles qui viendront après lui. Le travail de sa pensée se perd à la vue de l'infini, et il ne lui a pas été donné de s'abstraire au point de compter pour rien le travail de ses précurseurs et de juger inutile de préparer celui des générations à venir. De la sorte, le panorama de la nature trouble bien plus sa raison qu'il ne sert à l'éclairer : il faut qu'il puisse embrasser d'un regard l'expression synthétique de tous les progrès accomplis, de toutes les aperceptions acquises par l'être moral et intellectuel. C'est à l'architecture, considérée dans sa plus haute acception, qu'il appartient de lui fournir le sanctuaire le plus favorable à l'éclosion de sa pensée.

Il ne m'est pas possible de visiter une église quelque peu remarquable par son architecture, sans songer aux discussions qu'ont engagées les critiques et les archéologues sur le caractère particulier et le mérite relatif des monuments de style grec et de style gothique. Et, comme sur une pente inévitable, je me laisse aller à réfléchir sur l'influence et la portée de l'art religieux dans

les différentes contrées du globe. C'est évidemment un sujet immense, sur lequel on pourrait composer des dissertations et écrire de gros volumes. Il me semble cependant que la partie essentielle de ces dissertations et de tous ces volumes pourrait être formulées en peu de pages. Loin de moi la prétention d'arriver à un tel résultat. Qu'il me suffise d'en avoir entrevu la possibilité et peut-être d'énoncer quelques idées utiles pour y parvenir.

La manière de voir que j'ai formulée brièvement, dans un chapitre antérieur, au sujet de la musique, me semble applicable à toutes les branches de l'art sans exception. L'art n'a sa raison d'être, l'art n'existe qu'à la condition d'éveiller dans notre esprit des pensées morales, des sentiments supérieurs qui se résument par un mot, l'*idéal*. Je n'ignore pas combien cette appréciation peut causer de révolte et de contestes dans le monde artistique, et je sais tant bien que mal ce qu'on a dit ou ce qu'on peut dire sur le beau sans signification, sur l'esthétique sans sanction intellectuelle.

Je laisse à d'autres le soin d'expliquer comment la note ou la ligne peut être belle sinon par elle-même, du moins dans ses rapports avec d'autres notes ou avec d'autres lignes. Le mérite des compositions artistiques repose évidemment, dans une certaine mesure, sur des rapports et sur des oppositions; mais les rapports et les oppositions ne se traduisent dans

l'esprit en puissances artistiques, qu'autant qu'ils ont pour moteur une idée dont ils sont les agents fidèles et obéissants.

L'église, le cloître et la tour de Bélem, que nous avons tenu à visiter avant notre départ, comptent certainement parmi les plus remarquables modèles de monuments gothiques du xvr^e siècle. Plusieurs architectes de talent participèrent à cette œuvre à laquelle on est cependant parvenu à donner une certaine homogénéité et qui appartient à ce style original connu sous le nom de *Manuelin*, parce qu'il a été celui des principaux édifices construits sous le règne de Don Manoel, de la maison de Bourgogne (1495-1521). De précieux souvenirs se rattachent au cloître, dont la fondation remonte à Vasco de Gama. La porte latérale de la basilique est un véritable bijou de sculpture, avec ses guirlandes, ses fleurons et ses statues. L'intérieur est un des spécimens les plus purs de l'art mauresque. Les piliers de marbre blanc qui soutiennent la voûte, et qui ont résisté aux tremblements de terre, sont d'une rare hardiesse, d'une légèreté et d'une ornementation ravissantes.

Je me garderai bien de tenter la description quelque peu détaillée de toutes ces merveilles de l'architecture portugaise, parce qu'un tel sujet m'entraînerait trop loin, et surtout parce qu'il s'agit de monuments qui ont été l'objet de monographies rédigées par des critiques

d'une compétence et d'une autorité incontes-
tables. Faute de pouvoir m'occuper des mille et
mille particularités qui signalent de telles pro-
ductions à la sollicitude des juges compétents,
j'ai cherché à formuler dans mon esprit quelques
idées générales sur la portée de l'art gothique
et sur l'influence que cet art a dû avoir sur
la marche du progrès et de la civilisation. J'ai
fait acte de rêveur peut-être; mais je ne puis
me décider à croire que de tels rêves sont
absolument dépourvus d'utilité.

Je n'éprouve probablement pas moins que
d'autres un sentiment d'admiration sans fard
et véritable, lorsque je suis en face d'une belle
cathédrale gothique. Mais aussitôt que j'a
rompu le charme du premier coup d'œil,
dès que l'idée morale et rationnelle a pris
la place de la sensation inconsciente et irréflé-
chie, j'arrive peu à peu à regretter mon juge-
ment trop précipité, et il me semble que je me
suis laissé surprendre par une satisfaction en-
fantine. Du moment où l'on veut me montrer
le sanctuaire où l'idéal ineffable, la beauté sans
taches, la perfection sans borne, doivent être
adorés d'esprit, ce n'est pas le lieu d'étaler à
mes regards tout ce que le caprice a pu ima-
giner de figures étranges et d'ornements raffi-
nés. Il faut que l'architecte, convaincu que sa
mission tient à la fois du prêtre et du penseur,
m'offre, par la simplicité grandiose et pure
de ses concepts, un milieu favorable à la mé-

dition religieuse. Je veux voir l'idée de Dieu s'avancer jusqu'à moi par une large avenue, dégagée de tout accessoire inutile, et non point venir à la dérobée, paraître et disparaître, sous un perpétuel enchevêtrement de fleurs, de feuillages et de guipures.

L'art gothique est, à mes yeux, bien plus attrayant pour l'érudit que pour le penseur et pour l'homme qui, sans dédaigner l'étude du passé, ne peut se résoudre à renoncer à la contemplation de l'avenir.

Je trouve, par exemple, que Giraud, le poète enthousiaste de cet art, a fait une bien fautive application de ses principes quand il a dit que c'était l'art païen qui

D'ornements somptueux s'attache à couronner
Ce terrestre séjour qu'il craint d'abandonner.

L'art grec n'est pas absolument mon idéal ; et sur ce sujet j'avoue mon tort, car mon idéal, en fait d'architecture, je serais fort contrarié si l'on m'obligeait à dire où je l'ai aperçu. Le Panthéon de Rome, dans sa mâle simplicité et dans sa sévère harmonie, est peut-être le type qui me satisfait le mieux. En d'autres termes, si un temple est fait pour y entendre la parole de Dieu, je le désire sobre d'ornements et de peintures.

Ceci me rappelle un souvenir d'enfance qui est resté profondément gravé dans ma mémoire.

C'était en 1848. Je m'occupais un peu, durant mes moments de loisir, d'un art qui m'intéres-

sait vivement, l'art dramatique. A cette époque, Rachel, enveloppée dans les plis d'un large drapeau tricolore, provoquait au Théâtre-Français des explosions d'enthousiasme frénétique en récitant sur la scène le chant de la *Marseillaise*. Un hasard me valut la faveur d'être conduit chez l'incomparable artiste, qui demeurait alors rue Trudaine. Elle était ce jour-là revêtue d'un costume qu'elle affectionnait : une toilette absolument noire, relevée par quelques rares bijoux de corail. La causerie, chez elle, devait, on le comprend, se porter sur ce que le public appelle la *déclamation*, mais sur ce qu'au Conservatoire on nomme la *diction*. Rachel voulut bien nous faire entendre un morceau de *Phèdre* qui transporta d'admiration le petit auditoire ; et tous demeurèrent convaincus que jamais, sur la scène de la rue Richelieu, elle n'avait paru aussi sublime. Rachel, tout en acceptant les éloges que chacun lui prodiguait, répondit : « Je comprends fort bien votre appréciation. Les vers que je viens de dire vous ont semblé plus beaux ici qu'au théâtre, parce qu'ici il n'y a pas de décors, et que les décors nuisent bien plus au vrai talent qu'ils ne peuvent lui venir en aide. »

Je crois, en effet, que pour pénétrer les âmes sensibles des plus sublimes inspirations de l'idéal, rien n'est tel que la simplicité du milieu. Pour acquérir le sentiment d'une grande

idée religieuse, je ne sais si de tous les temples je ne préférerais pas ceux des Guèbres où, dans l'obscurité du sanctuaire, il n'existe, pour tenir l'esprit en éveil, rien que la pâle lueur d'une flamme bleuâtre, ou ceux des Sintauistes dans lesquels il n'y a qu'un miroir où les fidèles doivent chercher à découvrir jusqu'au moindre repli de leur conscience, comme ils y aperçoivent les moindres traits de leur visage. Est-ce à dire que ces temples de peuples à demi-civilisés l'emportent en mérite sur les grandes créations de la Grèce et de la Rome antique ? Nullement. Je n'ai cité ces singuliers exemples que pour montrer combien, dans l'art religieux le plus parfait, le plus savant, le plus étudié, je prise avant tout la sobre économie des décors, parce qu'elle provoque en nous des idées bien autrement respectables que tous les ornements frivoles des plus habiles découpeurs de pierres.

Les innombrables festons des monuments gothiques, leurs torsades, leurs ogives et leurs astragales, ces niches décorées avec profusion, où s'enchâssent des personnages plus ou moins édifiants, ont pour résultat d'engendrer et de transmettre d'âge en âge tous les préjugés et toutes les idolâtries. On dit qu'un art est parfait lorsqu'il répond au but de ceux qui l'ont mis en pratique. A ce titre, mais à ce titre seulement, il est permis de louer sans réserve le beau gothique des monuments religieux. Il était admirablement approprié aux intérêts de

ceux qui ne cherchaient, dans la religion, qu'un instrument pour abrutir et hébéter les masses. On ne réussit plus aujourd'hui dans la construction de ces monuments, 'parce qu'elle n'est plus autre chose qu'un anachronisme. L'art gothique, c'est l'art par excellence des temps de servitude et d'obscurantisme.

.

Nous avons terminé nos excursions par une promenade dans la pittoresque région de Cintra. La végétation, sans être encore celle des tropiques, est aussi luxuriante que possible. Les routes sont tantôt ombragées par des arbres aux feuillages les plus variés, tantôt à ciel ouvert, bordées de massifs en fleurs et de treillages garnis de grands géraniums grimpants. Ce ne sont de tous côtés que des bois de magnolias, d'orangers, de lauriers roses ou de figiers énormes. Dans les jardins entourés de murs construits à sec, avec chaperons en pierres rocailleuses et ornementales, on cultive le bananier, l'aloës, l'ananas, le bambou, le palmier, et une foule d'autres plantes exotiques. A l'hôtel où nous sommes descendus pour prendre une petite collation, on nous a servi des *taxonia*, sorte de figes de Barbarie à baies jaunes et d'un goût excellent.

De retour à Lisbonne dans la soirée, nous avons fait nos préparatifs pour nous en retourner le lendemain en Espagne et visiter quelques-unes des villes les plus célèbres de l'Andalousie.

XXVI

UN CURÉ QUI N'AIME PAS L'EAU M'ENGAGE A ENTRER
DANS LE NIRVANA AFIN DE ME DISTRAIRE
DE L'ENNUI DU TRAJET.

A peine installés dans le véhicule du chemin ferré de la ligne d'Espagne, un vieil ecclésiastique à la barbe grise, au large chapeau de feutre, au rabas jadis blanc, vient prendre place, ajuste ses vêtements, s'appuie la tête dans un angle, tend les bras, et sans plus de préambule se livre au plaisir du sommeil. L'ami Suavis ne tarde pas à l'imiter.

Que faire, ainsi seul, pendant un trajet de vingt-six heures, quand il n'y a pas à causer et que le paysage qui se dessine aux fenêtres est triste et insipide, dénudé, sans cesse le même ? Des plaines incultes, des arbustes chétifs, des plantes languissantes et malades, la plupart desséchées sur leur tige ; pas une malheureuse fleur ; rien que des feuilles jaunies, et çà et là quelques rares haies de cactus et de figuiers de Barbarie.

Que faire ? Regarder les arbres qui, sur le premier plan, semblent venir au devant du train, tandis que, sur les plans plus reculés, ils

paraissent le suivre dans sa marche. Après quelques minutes, ce spectacle enfantin lasse, devient fastidieux; et il ne reste plus rien de mieux à faire que de se recueillir et de penser.

Penser! Mais quelles pensées peuvent venir à l'esprit abattu par l'absence d'événements capables de le réveiller, de le distraire, durant l'inactivité des membres? Dans l'état de chagrin, les idées arrivent difficilement à se fixer sur un sujet; et, telles que des âmes en peine, elles errent au gré de la brise qui des éteint à l'instant même de leur naissance. Le cerveau se ressent du malaise général: il est vide, indifférent, inactif.

Cet état singulier de l'esprit, ce spleen intellectuel, serait-il par hasard l'état rudimentaire, le prélude, le début de ce fameux *nirvâna* indien, béatitude, en même temps que fin suprême, de l'être dégagé de ses attaches terrestres? J'ai peine à l'admettre. Si tel était le nirvâna que le créateur du Bouddhisme est parvenu à faire désirer à tant de milliers d'Asiatiques fidèles à ses préceptes, mieux vaudrait certainement se dire satisfait de la vie d'ici-bas, malgré ses vicissitudes et ses amertumes, que de chercher une fausse quiétude qui ne peut être acquise qu'aux dépens des appels les plus chers et les plus sacrés de l'être sensible. Et celui qui a cueilli le fruit de l'arbre de la science du bien et du mal préférerait certainement, même en plein dix-neuvième siècle, la

liberté avec les périls qu'elle entraîne à sa suite, aux félicités radieuses mais imméritées du paradis terrestre.

Tandis que je réfléchissais ainsi, le vieil ecclésiastique se réveilla. Je ne tardai pas à engager avec lui une petite causerie. Ce brave curé avait vécu dans l'Inde au delà du Gange pendant plus de quinze années successives et s'était familiarisé avec les systèmes religieux des castes brahmaniques et avec ceux des principales sectes buddhiques. Après quelques instants d'entretien, je m'aperçus que les maximes indiennes lui avaient un peu fait vaciller la tête. Sa manière de s'exprimer révélait d'ailleurs une grande franchise et une aimable simplicité. Je me fis un plaisir de l'entendre :

« Frère, me dit-il, dussé-je te causer un scandale, — et Dieu sait que tel n'est pas le but que je désire atteindre, — je t'affirmerai que les préceptes du buddhisme méritent le respect de ceux qui cherchent la lumière sans préjugé et sans parti pris, et qui veulent travailler à la répandre. Nul, sache-le bien, n'a été plus pur et plus sincère que le Buddha. Et, afin que tu puisses accepter cette vérité et la saisir de la main, bien qu'il me semble que je m'invite à parler sans en être prié, si cependant cela ne t'ennuie pas, et si tu veux me prêter pendant un bref instant un esprit attentif, je te dirai ma pensée entière.

« Le Nirvâna, la quiétude dégagée des chaî-

nes de la sentimentalité nerveuse, ne se manifeste, ne peut se manifester, que si l'esprit est parvenu à s'identifier au panthéisme universel et à participer sans arrière pensée et sans regret, d'une manière effective et désintéressée, à sa puissance créatrice et à sa finalité. Cet état que le Buddha déclarait l'état le plus enviable et le plus heureux que puisse rêver la créature, ne peut s'imaginer qu'autant que l'être sensible et pensant s'est affranchi du sentiment individuel; car tant que le sentiment individuel n'est pas éteint, l'être sensible et pensant ne désire exister sans fin, durer éternellement que si la vie éternelle est un peu plus en sa faveur que la vie éternelle de la matière qui remplit l'espace. Ce qu'il lui faut, ce qu'il cherche, ce qu'il veut, ce qu'il revendique avec une persévérance que rien ne dément, c'est l'individualité permanente, c'est le maintien, au travers des temps, de ce qui est lui et n'est pas un autre; c'est la durée indéfinie et infinie du travail actif de l'essence intime.

« La dispute que fait naître le sentiment inné et indestructible de l'individualité en face de la matière universelle, c'est en résumé celle de l'indépendance en face de la fatalité. Cette dispute est, à vrai dire, la plus grave, la plus terrible, la plus périlleuse qui puisse être engagée; car si l'esprit, à la rigueur, peut se faire une idée d'un univers avec un but précis et intelligible, elle est bien plus embarrassée

quand il s'agit d'attribuer un but, d'affecter une destinée, à chaque individualité prise séparément. Depuis qu'existent la terre et les planètes, les chiffres les plus élevés de l'arithmétique ne sauraient certainement pas exprimer la quantité d'êtres, animaux, plantes et minéraux que la nature a engendrés. De l'espèce même à laquelle appartient le chef de la série animale, il a dû naître et périr tant de myriades qu'il serait inutile de chercher à les calculer. Et s'il est admis que chaque âme se perpétue indéfiniment, il faut admettre aussi que ces myriades incalculables d'âmes se multiplient sans cesse. Eh bien! quel but attribuer à cette infinité d'êtres à chaque heure grandissante, dans l'œuvre générale du Créateur? Que dire? de quelle manière assigner une place à tant de fruits imparfaits d'un arbre primitif certainement très imparfait lui-même? Que de créations inutiles à perpétuer et auxquelles il faudrait faire une place quelque part dans l'inexplicable pêle-mêle de l'infini! Quel ciel qu'un empyrée ainsi envahi de nullités du plus bas étage, à peine préférable à l'enfer sans limites, rempli de scélérats, de bandits et de fainéants!

« La difficulté serait quelque peu aplanie, s'il était admis, par exemple, que les âmes peuvent être les unes éternelles et les autres ne pas être éternelles, suivant leurs qualités, leurs mérites et leurs tendances, et si le beau privilège de l'éternité n'appartenait dans la na-

ture qu'à ce qui est *nécessaire*. Mais un tel système, que j'ai caressé pendant bien des années, n'est pas satisfaisant, puisqu'il ne dit pas ce que deviendraient les âmes inutiles et qui cependant auraient existé. Il est plus sage d'admettre qu'il y a des âmes parvenues au terme dernier de l'état parfait, et des âmes auxquelles il reste à gravir des degrés de l'échelle du bien avant d'atteindre à cet état.

« S'il en est ainsi, les âmes, en vue de s'épurer, de rectifier leurs défauts et leurs faiblesses, transmigrent fatalement jusqu'à l'heure suprême de la délivrance. Et, dès qu'il est admis qu'elles transmigrent, il est également vraisemblable que bien peu cessent de transmigrer. L'univers, ainsi entendu, est d'âge en âge à peu près repeuplé des mêmes créatures ; et celles qui échappent par leur vertu à la fatalité de renaître, celles-là ne craignent plus de se perdre dans l'essence même de l'univers, parce qu'elles arrivent à s'identifier avec elle.

« Dans la phase imparfaite de l'existence, c'est-à-dire avant de s'être rendue apte à entrer dans le nirvâna, la créature, quand elle prétend tenir à la perpétuité de l'âme, s'abuse elle-même. Ce qu'elle veut, c'est faire vivre à jamais sa charpente matérielle, parce que c'est cette charpente qui est, à ses yeux, l'instrument du plaisir qu'elle ressent en cette vie : elle n'est pas capable de rien saisir de plus enviable, de supérieur à l'enivrement de ses sens.

« Quand, en revanche, la créature s'est élevée jusqu'à l'état suprême du Nirvâna, elle ne s'intéresse plus aux appels de la chair, et ne prise, dans l'être physique, que le seul élément divin qui réside en lui et qui est par sa nature identique au principe de la vie éternelle, parfait et insensible dans les sphères innumérables de l'espace céleste. »

Pieusement et recueilli, je suivais, avec un mélange de ferveur religieuse et d'hébêtement ascétique, le récit que me faisait le vieux curé des enseignements qu'il avait recueillis dans l'Inde et qu'il semblait s'être naïvement assimilés. Je sentais qu'à l'exemple de ce saint évangéliste, j'allais me laisser entraîner peu à peu sur la pente des errements spéculatifs des sectateurs de Çākya-muni ; et si l'arrivée du train à la gare de Mérida ne m'avait rappelé aux nécessités de la vie pratique, je suis à me demander à présent si je ne serais pas revenu de l'Espagne bouddhiste, aussi persuadé de la vérité de ce culte que le furent, il y a quelques années, les révérends Pères Huc et Gabet, ex-prédicateurs de l'évangile dans la patrie du Dalai-lama.

C'est qu'il y a, dans le Bouddhisme, un charme inexplicable qui entraîne l'esprit et captive le cœur. Le Bouddhisme est cependant le culte qui assure la plus petite carrière aux agréables égarements de l'espérance, et celui qui exige le plus de sacrifices en échange du

plus minime, du plus négatif des salaires : le néant de l'individualité.

Je venais à peine de quitter le respectable abbé qui m'avait prêché de si excellents préceptes, que je me rappelai un petit incident singulier qui m'était arrivé durant ma jeunesse. J'avais à peine, en ce temps-là, vingt-cinq à vingt-six ans. Lancé sans guide dans la carrière des érudits, je me livrais à l'étude du buddhisme, étude qui m'avait paru de nature à me mener par la suite au seuil de la célébrité. J'étais, à vrai dire, un peu exalté et persuadé, peut-être à l'excès, de l'avenir réservé à cette étude. Invité à un bal, chez une des grandes dames de Paris, M^{me} D.-D., j'arrivai quelques instants avant que les musiciens eussent appelé les amateurs à se livrer aux plaisirs de la danse, et le hasard me fit parler de buddhisme au milieu d'un petit cercle de femmes. En un instant, je m'aperçus que j'étais au sein d'une véritable assemblée d'adeptes, et je ne fus plus libre de quitter le sujet dans lequel je m'étais un peu imprudemment engagé. L'air retentissait en vain des valseles plus entraînantes de Strauss, de Gruber et d'Arditi : aucune des dames, et par *aucune* j'entends *pas une seule*, ne céda aux instances réitérées des valseurs qui faisaient auprès d'elles les plus aimables tentatives à l'effet de les arracher à leur rêverie. Je me demandais si j'avais causé, si j'avais prêché, si j'avais magnétisé. Le bal se termina sans

qu'un quadrille ait pu se mettre en train, et les musiciens s'en revinrent chez eux, sans être parvenus à distraire un seul instant le beau sexe du champ d'idées dans lequel il s'était laissé attirer. Il arriva même qu'une des plus jeunes femmes du bal, une femme belle s'il en fut, aux grands yeux bleus et à l'épaisse chevelure de géai, demanda à réunir dans la semaine les fidèles, afin d'édifier à Paris un temple du Nirvâna. Je ne savais plus que dire, de quelle manière me tirer de ce mauvais pas; et je n'ai dû le salut qu'à l'aube matinale qui, en pénétrant peu à peu au travers les rideaux de satin et de dentelle de la salle de danse, me permit de m'esquiver. Je jurai de ne plus jamais prêcher l'évangile du Buddha indien, particulièrement en présence de la plus belle partie du genre humain. J'avais fait dévier des têtes : je ne m'attendais certainement pas que ce serait un vieux curé Castillan qui ferait plus tard dévier la mienne à sa guise sur le même terrain. J'ai été puni par l'instrument même qui m'avait servi à..... empêcher des dames de danser au bal.

La suite du trajet se passa sans autre incident. Fatigué peut-être de la gymnastique intellectuelle à laquelle je venais de me livrer pendant plusieurs heures, je fermai les yeux et ne me réveillai plus qu'à la gare de Castuéra. Si je parviens à me retirer du cerveau les arguments qui militent en faveur du Nirvâna, je

n'en chasserai certainement jamais l'image de cet excellent curé de Castille qui, du reste, n'avait cessé, pendant sa causerie, d'avaler des petits verres de vin pur d'Alicante. Décidément, il n'est pas défendu à un chrétien, et même à un fervent buddhiste, de ne pas aimer l'eau. En cherchant à me rappeler ce récit, j'ai pris à tâche d'imiter le digne pasteur, et, en écrivant ce chapitre, je n'ai pas fait usage d'eau. Cherchez.....

oo
 ooo
 ooo
 ooo
 ooo
 ooo
 ooo
 ooo
 ooo

oo

oo

oooooooooooooooooooooooooooo

oooooooooooooooooooo

oooooooooooo

oooo

o

XXVII

COMMENT ON ARRIVE A TRANSPORTER SES IDÉES SUR
UN AUTRE TERRAIN, QUAND ON RENCONTRE SUR SA
ROUTE DES GANGA ET QUELQUES MARTINS-PÊCHEURS.

A la gare de Castuéra, je ne sais pour quelle raison, nous avons dû descendre du train et attendre une grande heure avant qu'il plût aux employés de la Compagnie de nous conduire jusqu'à la bifurcation d'Almorchon, située seulement à 24 kilomètres de distance. Cet arrêt imprévu nous a engagé à faire un petit tour dans la campagne environnante dont l'aspect est d'ailleurs moins triste que celui des régions que nous venions de parcourir.

Ce sont là, partout, de vastes pâturages qui donnent quelque peu de vie au vallon formé par une chaîne de montagnes parallèle à la Sierra Morena. Des troupeaux de moutons, dont la laine est exceptionnellement fine et moëlleuse, paissent de tous côtés. Sur le bord du chemin, nous apercevons, parmi les oiseaux qui folâtraient dans les champs, de nombreuses ganga et quelques martins-pêcheurs. J'ai acheté un exemplaire de chacun

de ces oiseaux pour étudier le système de coloration de leur plumage et pour essayer de reproduire cette coloration au moyen de la photographie. N'ayant rien de mieux à faire en ce moment, je me suis livré à quelques observations.

Autant le plumage constellé de l'alcyon ou martin-pêcheur jette d'éclat par l'azur à reflets métalliques qui s'étale sur le sommet de sa tête, sur son cou et sur ses ailes, autant celui de la ganga semble au premier abord insignifiant, terne et cendré. Si, néanmoins, on y regarde de plus près, on ne tarde pas à apercevoir, chez ce dernier oiseau, des nuances d'une délicatesse extrême et qui, tantôt chatoyantes, tantôt diaprées, provoquent d'autant plus l'admiration qu'elles n'ont pas frappé de suite la vue et qu'elles se modifient sans cesse suivant les différentes réverbérations de la lumière.

En général, dans la nature, les couleurs les plus brillantes se rencontrent sur les corps les plus petits. Chez les animaux de première grandeur, elles sont presque toujours sombres, noires, noirâtres, brunes ou de teintes fortement rompues. Chez les animaux moyens, elles sont plus claires et plus vives; et, dans l'ordre ornithologique, par exemple, elles fournissent parfois d'une façon très pure les nuances dites élémentaires du prisme. Chez les êtres les plus petits enfin, et à peu d'exceptions près chez ces êtres seulement, elles acquièrent le plus vif éclat.

Cette différence d'intensité de la coloration est attribuée à juste titre, au genre de structure du tissu exposé aux rayons de la lumière; mais ce genre de structure lui-même dérive d'une cause dont le point de départ doit être cherché dans le réceptacle où se trouve condensée la matière constitutive du poil, du duvet ou de la plume. Ce réceptacle, auquel on a donné le nom de *bulbe*, est le foyer générateur, non seulement de la plume, tige, lame, barbe et barbules, mais c'est en même temps le centre d'évolution créatrice de tous les produits analogues par le caractère et par le but qui se rencontrent chez les êtres organisés. Il y a, je pense, identité de procédé physiologique dans le travail qui s'opère, non seulement pour la naissance de la plume, du poil et de l'écaille, — identité déjà reconnue d'ailleurs par Aristote, — mais pour celle des bourgeons chez les végétaux. De part et d'autre, c'est la résultante d'une rupture opérée dans la bulbe par la pléthore de la sève qui s'y trouve accumulée; et, suivant que la résistance à la rupture a été plus ou moins forte, plus ou moins laborieuse, la substance qui s'en échappe est plus ou moins riche, plus ou moins brillante. En d'autres termes, les plumes chez l'oiseau, comme les écailles chez le poisson, sont le effets de l'exubérance de la sève vitale, qui assure le développement de tous les tissus chargés de garantir et de protéger le substratum essentiel de la vie.

La compression qui précède la rupture du point de sortie du tube capillaire, tout comme celle du bourgeon et même de la fleur dans les organismes végétaux, concentre sur un point toutes les forces vives de la sève; et c'est par le fait de cette concentration que ces revêtements secondaires arrivent à réunir les qualités voulues pour se colorer dans une proportion adéquate à l'énergie de la puissance compressive.

On pourrait à priori concevoir, comme une conséquence de l'unité nécessaire dans la nature, un système de formation analogue de tous les organismes dans les différentes classes d'êtres. L'observation devait confirmer, et elle a confirmé ce pressentiment de la pensée. L'aile de l'oiseau, dit Agassiz, est, quant à la structure, identique avec le bras de l'homme ou le membre antérieur du quadrupède, et elle correspond rigoureusement à la nageoire de la baleine mammifère et à la nageoire pectorale du poisson ovipare. Le foyer embryonnaire de ces organes doit être, lui aussi, constitué dans des conditions analogues.

J'ai fait, il y a quelques années, plusieurs expériences sur des plantes grasses : ces expériences me sont revenues à l'esprit pendant mon séjour dans l'Espagne méridionale. Les mêmes plantes, que j'arrivais difficilement à conserver à Paris, où elles restaient toujours chétives et malingres, se rencontraient à chaque pas sur ma route, même sur des terrains in-

cultes et abandonnés, et je les apercevais partout dans des conditions de vigueur inconnues sous la latitude de Paris. Je me disais alors que les expériences que j'avais tentées dans des centres si désavantageux pourraient probablement être reprises avec succès sous le climat de l'Andalousie.

Ces expériences m'avaient donné lieu de penser qu'il s'opérait dans les tissus organiques des animaux et des végétaux des compressions analogues à celles qui sont produites artificiellement par le procédé de la greffe. Je voudrais que des circonstances favorables me permissent d'étudier un jour le rôle des agents extérieurs sur la formation des foyers actifs de création dans les tissus organiques des plantes, le caractère de ces agents extérieurs et leur mode d'assimilation ou plutôt d'*agglutination* avec la substance végétale; les lois mécaniques de la sève, tant dans la bulbe du cheveu ou de la plume que dans l'organisme correspondant du bourgeon; les rapports qui peuvent expliquer le mode de structure des enveloppes colorées de la charpente extérieure des êtres; enfin la question de savoir si l'enveloppe circonvolutive des bulbes ne jouit pas d'une puissance reproductrice semblable à celle qu'on a constatée, par exemple, en examinant l'évolution du périoste dans le système ostéologique des animaux. Mais ce n'est pas ici le lieu où je puis développer le système général

de morphologie naturelle qui me préoccupe depuis bien des années et me semble de nature à satisfaire l'esprit philosophique plus que n'y sont parvenues la plupart des doctrines transformistes proposées jusqu'à ce jour; et je vais essayer de me faire pardonner ce qu'on est en droit d'appeler ici un hors-d'œuvre, en revenant, sans autre digression, au récit même du voyage que je me suis proposé de raconter.

Un peu avant l'heure fixée (neuf heures et demie du soir), nous arrivons à la gare de Cordoue. Il descend du train un grand nombre de voyageurs; et, chose étonnante, parmi ces voyageurs, il y a beaucoup de Français. Tous iront loger à l'Hôtel Suisse, qu'on dit le meilleur de la ville. Cette fois, nous ne suivrons pas la foule. Nous est avis qu'il sied mal d'arriver en masse dans un même hôtel.

Nous nous faisons donc conduire à la *Fonda d'Oriente*, située sur une charmante avenue plantée d'orangers à haute tige et que l'on appelle le « Grand-Capitaine ». Nous demandons qu'on nous serve à dîner, car il est bien temps de prendre quelque nourriture. La cuisine de la Fonda est assez médiocre, et les mets qu'on nous sert ne sont pas précisément des produits de cordons bleus. Qu'importe, après tout? la meilleur sauce du monde, c'est la faim. Nous avons fait honneur à notre modeste repas.

Malgré l'heure avancée, nous voulons accom-

plir un petit tour dans la ville avant d'aller nous coucher et voir la célèbre mosquée d'Abd-er-Rhaman au clair... des étoiles. La nuit est en effet très sombre et les rues sont à peine éclairées de loin en loin par quelques rares réverbères. Nous faisons flamber des allumettes chimiques pour consulter notre plan : mais cela ne nous amène à rien : le vent ne veut pas qu'elles nous viennent en aide.

Heureusement, nous rencontrons bientôt des *serenos* qui consentent à nous servir de guide. Les *serenos* sont des gardiens de nuit qui, pour prouver à la population qu'ils ne s'endorment pas, poussent d'instant en instant le cri : « Sereno ! Sereno ! », c'est-à-dire « Il fait beau ! Il fait beau ! » aussi bien, je crois, quand le ciel est pur que quand les cataractes du firmament s'effondrent en torrents de pluie. Mais c'est là un petit détail tout à fait secondaire, une *cosa de España* ; et il faudrait avoir la rage de la critique pour chercher à s'y appesantir.

Le point important, c'était à coup sûr que ces *serenos* soient des gens abordables et, avec l'aide de la « bonne main », des gens disposés à nous rendre service en nous indiquant notre route. Ils l'ont été dans toute la force du terme. Seulement, comme chacun d'eux est cantonné dans un petit quartier, il ne peut pas nous conduire bien loin. Le premier auquel nous avons recouru, au moment de nous quitter, nous a chaleureusement recommandés à un collègue, celui-ci

à un autre ; de telle sorte que nous avons fini par parcourir la ville dans tous les sens, et nous sommes finalement arrivés à la fameuse mosquée.

Ce que nous avons rencontré sur notre singulier itinéraire nocturne serait difficile à décrire, d'autant mieux que le lendemain matin, par un incroyable miracle, nous n'avons plus rien vu de ce que nous avions admiré la veille. On eût dit que Cordoue avait été métamorphosée sous la baguette d'une fée. Il peut se faire que, dans l'obscurité profonde de la nuit, nous ayons aperçu, avec les lentilles grossissantes de l'imagination, bien des choses que les yeux du corps eussent eu beaucoup de peine à apercevoir en plein jour ; et je ne suis pas bien certain que le souvenir de ce que nous avons lu sur la célèbre capitale mauresque n'ait pas ressuscité dans notre esprit quelques-uns des aspects enchanteurs de la vieille métropole musulmane, ruinée depuis la conquête chrétienne.

Le lendemain matin, nous avons recommencé notre rapide exploration de Cordoue et passé une bonne partie du jour dans la mosquée.

XXVIII

EN MÉDITANT SUR LA FRAGILITÉ DES CHOSES HUMAINES,
NOUS ARRIVONS A ÉMETTRE DES DOUTES
SUR LA VÉRACITÉ DE L'HISTOIRE

La mosquée de Cordoue est, sans contredit, l'une des plus étonnantes productions de l'art architectural, non seulement chez les Arabes, mais chez tous les peuples du monde. Elle présente au plus haut degré le mérite de l'originalité, et c'est en vain qu'on chercherait, même en Orient, un édifice de nature à lui être comparé.

Abd-er-Rhaman, qui en commença la construction en 770, venait de se séparer de l'empire des Abbassides pour se proclamer souverain indépendant. Il voulait montrer à ses peuples que rien ne le rattachait plus à la domination de Bagdad, et que sa munificence était à la hauteur des suprêmes fonctions de calife qu'il avait usurpées. Aux yeux des musulmans, rien ne pouvait mieux prouver son pouvoir et l'autonomie de son domaine que l'édification d'un somptueux sanctuaire à Allah. Il résolut donc de construire dans sa capitale une mosquée qui ne le cédât à aucune autre, tant par ses dimensions

que par le nombre et la richesse de ses ornements. L'or, les marbres les plus rares et les plus recherchés, les bois précieux de la Mauritanie, tout fut employé avec profusion pour édifier la djâmi qu'il éleva sur les ruines de l'ancien temple de Janus rasé par ses ordres. Cette djâmi fut achevée par son fils Hichem en 793.

L'extérieur du monument est d'une simplicité dont se plaignait amèrement un touriste anglais qui, le Guide Bradshaw en main, visitait en même temps que nous la fameuse mosquée. Avant d'avoir franchi le portique, on n'aperçoit en effet que des murailles nues et massives : pas la moindre frise, moulure ou entablement pour interrompre la froide monotonie de la ligne droite. Ces formes, toujours carrées et rectilignes, sont tellement caractéristiques de l'art musulman en Europe, que là où se trouve une construction circulaire, on peut être sûr qu'elle a été ajoutée depuis la restauration du christianisme.

Il n'entre cependant pas dans ma pensée de prétendre que la nudité extérieure des monuments soit un défaut dans l'architecture arabe. Je crois, tout au contraire, que cet extérieur simple et sans recherche contribue, par un heureux contraste, à rendre plus frappantes les merveilles de décoration qu'on rencontre à l'intérieur. Les Chinois, qui sont certainement le premier peuple du monde dans l'art de dessiner les jardins, n'ont-ils pas l'habitude de cacher tout

d'abord les points de vue les plus charmants de leurs pelouses, de leurs massifs, de leurs bosquets et de leurs fabriques, en simulant un petit « désert » ? Les façades surchargées de sculptures, dans les édifices gothiques, ont le défaut de ne plus laisser de place au plaisir de l'imprévu.

Quelle ravissante surprise, lorsqu'après avoir franchi la Porte du Pardon, on se trouve engagé, sans s'y attendre, au milieu de ces innombrables enfilades de colonnes de marbre, de porphyre ou de jaspe qui s'entre-croisent en tous sens et semblent former une immense forêt d'arbustes en pierres rares et précieuses ! Le peu de hauteur même de ces colonnes, — elles ne mesurent guère plus de deux mètres et demi de haut, — contribue à augmenter l'étonnement en même temps qu'il donne à la créature la conscience de sa faiblesse et lui impose le devoir de l'humilité. Le cœur n'est pas enclin, comme sous les hautes coupoles de nos églises, à prendre son essor vers le Ciel, mais il est fasciné par l'incompréhensible et terrifiante grandeur de la majesté suprême.

Je me suis demandé, néanmoins, si l'architecture des Arabes répondait d'une façon bien exacte à l'idée religieuse qui domine toute leur civilisation. Confucius eut raison, suivant moi, de prétendre que la musique qui n'avait pas pour effet de développer l'esprit et le cœur était une musique sans portée et sans mérite. Il me

semblé qu'il en est absolument de même de l'architecture, et je ne me contente pas de la théorie d'après laquelle, dans un édifice, chaque assise doit être justifiée par son utilité réelle ou vraisemblable pour la solidité et la bonne économie du bâtiment; je veux, en plus, que le bâtiment tout entier soit la représentation d'une idée, ou, mieux encore, qu'il soit un tabernacle propre à l'éclosion d'une idée. Ma manière de voir en matière architecturale n'est peut-être pas celle que préconisent les gens du métier, et je m'expose sans doute à entendre les spécialistes les plus compétents m'accuser d'exagérer les choses. J'avoue que je me consolerais si j'ai des contradicteurs, car parfois ce qui va contre l'exacte mesure peut bien avoir quelque charme. En tout cas, je maintiens ce que j'ai écrit.

Je dis donc que si je vois une mosquée musulmane, je ne suis satisfait qu'autant que cet édifice me fait participer d'esprit au courant d'idées sur lequel repose l'Islamisme.

Or, qu'est-ce que l'Islamisme, considéré au point de vue de l'évolution intellectuelle de l'humanité, sans égard à son rôle politique et à l'influence qu'il a eu sur les destinées éphémères de la race un instant victorieuse et conquérante qui l'a embrassé? — C'est une réaction contre les tendances polythéistes attribuées au Christianisme mal compris et dénaturé, en d'autres termes un manifeste en faveur de l'omnipotence de Dieu, maître absolu et in-

compréhensible de la destinée des créatures. *Islam* veut dire « soumission » ; c'est la subordination sans réserve, c'est le renoncement de l'initiative humaine en présence de la volonté divine ; c'est la résignation de l'être aux décrets de la Fatalité, bien plus encore qu'à ceux de la Providence. « Dieu le sait ! » ou « C'était écrit ! » résume bien autrement la pensée du musulman que sa profession de foi dogmatique : « Il n'y a de Dieu que Dieu qui n'a pas d'associé, et Mahomet est son prophète ! »

Sous l'empire d'une telle croyance, l'art arabe a été logique en proscrivant toute personnification humaine de Dieu et même toute image de l'homme. Mais il me semble qu'il n'a pas fait assez et que la notion qu'il a conçue de l'omnipotence divine et de la fatalité du sort, s'accorde mal avec l'extrême raffinement de ses décorations ornementales.

De même que l'église de la Madeleine à Paris éveille l'idée d'une salle de spectacle, de même la mosquée de Cordoue fait croire aux dépendances d'un harem impérial, où les femmes peuvent jouer avantageusement à cache-cache, quand elles ne sont pas appelées par leur seigneur à la communion, au milieu des murailles octogonales du Mihrab. Temple ou harem, la djâmi d'Abd-er-Rhaman n'en est pas moins une merveille digne des *Mille et une Nuits*. On ne saurait demeurer trop longtemps à en contempler l'incomparable splendeur.

Les richesses les plus inouïes de l'art décoratif finissent elles-mêmes par lasser l'esprit et le cœur. Nous éprouvons bientôt le besoin de quitter le pompeux sanctuaire où, d'ailleurs, on n'adore plus le Dieu pour lequel il a été construit. Un temple dont le culte a été changé n'est qu'un édifice bâtard, incomplet, où les décors ne s'harmonisent pas avec la destination. Transformée en église catholique, la mosquée de Cordoue n'est plus qu'un anachronisme.

Cependant, l'impression que nous avons ressentie durant notre visite à la djâmi avait été si profonde, qu'en en sortant nous caressions la pensée de découvrir dans les faubourgs quelque demeure arabe où nous pourrions, ne fût-ce qu'un instant, participer à la vie mauresque. Inutile de dire que la présence d'une famille arabe est aussi rare à Cordoue qu'à Paris ou à Londres, et qu'il fallut projeter une excursion à la côte africaine pour nous consoler de ce contre-temps.

Dans l'impossibilité de rencontrer des Arabes, nous n'avions rien de mieux à faire que de parcourir la ville pour nous donner une idée de ce que devient une grande métropole après de longs siècles d'abandon et de décadence.

Les rues de Cordoue sont en général très pittoresques et offrent les aspects les plus variés ; elles sont d'ordinaire assez mal pavées et leur entretien n'est pas précisément irréprochable.



LA RUE GONDOMAR A CORDOUE

Les unes sont larges et rectilignes, les autres étroites et irrégulières. Les maisons sont généralement peu élevées et ne comptent guère qu'un et parfois deux étages. La plupart sont ornées de *miradorès*, sortes de cages vitrées qui surplombent au-dessus des trottoirs. Dans les parties excentriques, elles sont environnées de grands jardins ; ailleurs, il n'y a que de petites cours autour desquelles on cultive quelques plantes d'agrément. Dans la rue Gondomar, voisine de notre hôtel, on admire un gigantesque cactus qui, appuyé sur la muraille d'une habitation comme une plante grimpante, avait déjà atteint la hauteur de la toiture. Le *patio* ou cour intérieure, dans lequel on se réunit pour prendre le frais durant les grandes chaleurs de l'année, se rencontre dans toutes les villas un peu opulentes.

Nous dirigeons ensuite nos pas vers les faubourgs et nous venons nous reposer un moment sur les riantes rives de la Guadalquivir.

De là, nous pouvons examiner tout à notre aise le vieux pont de pierre dont les historiens arabes attribuent la construction à Octave-Auguste et à l'extrémité duquel on aperçoit la forterese crénelée dite la *Carrahola*. Ce pont n'est pas une des moindres curiosités de Cordoue : il repose sur seize arches soutenues par de solides contreforts cylindriques, en partie délabrés, mais qui n'en dénotent pas moins un remarquable système architectural.

Une promenade dans le jardin du vieil *Alcazar* nous permet d'utiliser la fin d'une journée intéressante, mais qui avait eu le défaut de répandre dans notre esprit je ne sais quelle impression de tristesse. Les vieux souvenirs que renferment ces jardins, aussi bien d'ailleurs que la ville toute entière, rappellent trop la décevante fragilité des créations humaines. Cordoue ne renferme plus aujourd'hui qu'une quarantaine de mille habitants qui vivent disséminés çà et là dans de petites bâtisses, pour la plupart bien plus semblables à des maisonnettes de village qu'aux édifices d'une grande capitale. D'après la tradition, à l'époque de la domination des califes, on n'y comptait pas moins de deux cent mille maisons, quatre-vingt mille palais, une immense quantité de bains, et, dans la région suburbaine, une douzaine de mille faubourgs ou hameaux ! La description qu'on nous a transmise du fameux *Medina-az-Zahara* ou Palais de la Fleur, édifié par le sultan Abd-er-Rhaman pour servir d'habitation à Ez-Zahara « la Fleur », son esclave favorite, dépasse les plus brillantes conceptions du monde oriental. Ce palais, dont il ne reste plus que des traces insignifiantes et dont on ne connaît guère l'existence que par le récit des historiens, aurait été assez grand pour héberger non seulement le calife et sa cour, mais encore plus de douze mille cavaliers dont ce prince avait l'habitude

de se faire accompagner dans ses excursions. L'intérieur était d'un luxe sans pareil ; on avait fait usage, pour le décorer, non seulement de marbres et de bois rares et précieux, mais encore de cristal et de gemmes de toutes couleurs. Les architectes maures avaient accompli pour son ornementation des prodiges de peinture et de sculpture. Une des fontaines lançait à une assez grande hauteur un jet de vif-argent qui reflétait toutes les nuances de l'arc-en-ciel, et la coupole était incrustée de pierreries au milieu desquelles pendait une énorme perle fine qui n'avait pas de rivale dans le monde. Sur le liquide métallique de cette fontaine, un cygne d'or massif, œuvre inimitable des joailliers de Constantinople, semblait prendre joyeusement ses ébats.

Faut-il croire à toutes ces merveilles, et surtout aux gigantesques proportions qu'on se plaît à attribuer à la vieille Cordoue musulmane ? De la même façon, j'imagine qu'il faut croire aux autres récits de ce genre qui nous sont transmis d'âge en âge par la tradition.

Se refuser d'admettre les données de l'histoire, c'est avouer notre ignorance des choses du passé, et pareil aveu serait vraiment désagréable. Ces données sont sans doute, en bien des cas, aussi inexactes que mensongères ; mais en somme, que nous importe ; elles remplissent notre mémoire, et, à l'heure voulue, elles en